Clément Willemin

Walden x

Essai paysagiste

Walden ou La vie dans les bois (*Walden ; Or, Life in the Woods*) de Henry David Thoreau, publié en 1854, est le récit politique, introspectif et naturaliste d'une expérience de 2 ans, 2 mois et 2 jours dans une cabane isolée à Concord, un village du Massachusetts. Traduit plus de 200 fois dans le monde, c'est un ouvrage fondateur de l'écologie politique, de l'éthique, de l'aménagement du territoire américain, de la Beat Generation et de la pensée libertaire.

Walden Two est un roman dystopique publié en 1948 par le psychologue américain Burrhus Frederic Skinner, apparenté à la pensée comportementaliste. Sa description d'une communauté utopique constitue une réflexion sur le libre arbitre, l'égalitarisme et la gouvernance.

Walden III Middle and High School est une école alternative fondée par Jackson Parker et David Johnston en 1972 à Racine, Wisconsin, inspirée du récit de H.D. Thoreau.

Walden IV est une clinique psychiatrique située à Brasilia, se réclamant de la pensée de B.F. Skinner, l'auteur de *Walden Two*.

Walden 7 est un ensemble résidentiel de 31 000 m^2 situé à Sant Just Desvern, près de Barcelone. Le bâtiment a été livré en 1970 par Atelier Architecture, un groupe de travail interdisciplinaire composé d'ingénieurs, psychologues, philosophes et architectes, parmi lesquels Ana et Ricardo Bofill.

Walden 8 est un ouvrage sociologique et politique du philosophe espagnol José Francisco Fernández Maestra.

Walden 9 est une réserve indienne d'une centaine d'hectares située en Colombie Britanique.

Walden x est un essai paysagiste rédigé sur les bords du lac de Zurich au cours de l'été 2018.

À la base

Préface

Digression infinie du Bad Utoquai — baignade publique aménagée sur le lac de Zurich, à la Seine impuissante à éteindre les flammes dévorant Notre-Dame de Paris, *Walden x* n'est pas un long fleuve tranquille. Par une succession d'étapes formant autant de points sur la carte mentale de son auteur, cet essai dessine en filigrane un manifeste de l'art du paysage selon Clément Willemin.

Oscillant entre lignes d'horizon et axiomes ("séduire plutôt que convaincre"), arborant une confiance absolue dans l'expérience (du corps au territoire), déclinant histoires anciennes (jardin d'Éden, bataille de Morat), anecdotes personnelles, aphorismes et projets de paysage et d'urbanisme (aire de jeux du parc de Belleville, opération de renouvellement urbain du Bas-Clichy, etc.), ce texte déroutant déploie bien davantage qu'une vision du paysage : il esquisse un paysage lui-même. Et démontre au passage que la discipline est métonymique car si la pensée du paysage est un paysage, le paysage est aussi une pensée, et l'expérience sensible une traversée spirituelle.

L'auteur offre du paysage la vision diagonale d'un théâtre d'enjeux sociaux (mobilités vs immobilités), politiques (dirigiste vs permissif) autant que philosophiques, un théâtre d'expériences sans entrave, affaire de plaisir autant que de détails, *gender fluid* si possible. À l'inverse du *landscape urbanism*, le paysage selon Clément Willemin ne connaît ni frontières, ni lignes directrices et pas vraiment de continuités. Du parc au parking, des loisirs au plaisir,

Walden x parcourt les versants d'une pensée presque magique, à l'affût de signaux et de résonances, cherchant à créer des lieux extraordinaires. Chemin faisant, le texte annonce une pratique qui associe librement le plan (sol) et la coupe (strate), et dévoile un programme éminemment politique : chacun de nous est un jardin, cultivons-le.

Annabelle Hagmann, fondatrice de AHA

Préface 3

JARDIN
(**culture, clôture, chevelure**) **9**

I - Bad Utoquai : un jardin 11
II - Chacun de nous est un jardin 19

PAYSAGE
(**agriculture, architecture, voiture**) **39**

III - Bad Utoquai : un paysage 41
IV - Les villes changent plus vite que les hommes 55
V - Le paysage est le monde 67

APPRENDRE DU JARDIN ET DU PAYSAGE **97**

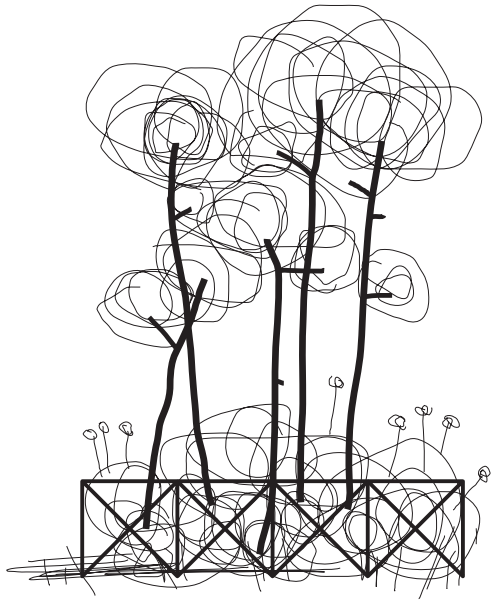
VI - Faire paysage 99
VII - Histoires de détails 127
VIII - Lieu, milieu, motif 155

TRAITER DES VILLES PAR LE PAYSAGE **163**

IX - Conclusion : Le paysage est la marque du respect que nous témoignons aux générations futures 165

X - Épilogue 169

Index des notes de bas de page 176
Chronologie 178
Projets cités 180



Give me six hours to chop down a tree and
I will spend the first four sharpening the axe.

Abraham Lincoln

1. Note de bas de page
Personne ne lirait plus les notes de bas de page. Ici, pourtant, ces détails et digressions ont été écrits en tout premier lieu. Ils se prêtent à une lecture plus parallèle que facultative, et tentent d'échapper à la hiérarchie verticale du corps de texte.

2. Jardin
Au commencement, Dieu Tout-Puissant planta un jardin. Et en vérité, c'est le plaisir humain le plus pur. Le plus grand rafraîchissement de l'esprit des hommes ; sans lequel bâtiments et palais ne sont qu'ouvrages grossiers. Et on verra toujours, quand seront venus les temps de politesse et d'élégance, les hommes bâtir avec majesté avant de jardiner avec finesse : comme si le jardinage était l'art suprême.

JARDIN
(**culture, clôture, chevelure**)

God Almighty first planted a Garden ; and, indeed, it is the purest of human pleasures ; it is the greatest refreshment to the spirits of man ; without which buildings and palaces are but gross handy-works : and a man shall ever see, that, when ages grow to civility and elegancy, men come to build stately, sooner than to garden finely ; as if gardening were the greater perfection[2].

Sir Francis Bacon.
Of Gardens, 1625.

I - Bad Utoquai : un jardin

Nous sommes en Suisse. Nous sommes à Zurich, capitale économique et alémanique du pays, au bord d'un lac.

Nous sommes sur la *Goldküste*, la rive d'or, exposée au sud-ouest et située au nord-est du lac, dans le quartier le plus cossu de la ville. *The Economist* classe Zurich comme la ville la plus chère au monde après Hongkong. Le niveau de vie y est très élevé - on y voit de belles voitures, tout est propre et l'on y mange bien. L'argent sait pourtant se montrer discret : c'est l'anti bling-bling.

Nous sommes au Bad Utoquai, l'un des établissements municipaux de baignade, dénommés *Badi* (raccourci suisse-allemand de *Badeanstalt*), terme ayant désormais dépassé les frontières de la Suisse alémanique. On y nage parmi les cygnes et les canards dans une eau pure descendue des glaciers, depuis l'ouverture de la saison au début du mois de mai jusqu'à fin septembre. Les températures de l'eau et de l'air sont indiquées à l'entrée de l'établissement. En été, celle du lac monte à 25 °C.

Le lieu ouvre à 7 h, et ferme à partir de 20 h, en fonction de la météo. L'entrée coûte 7 francs suisses, soit 6,5 euros, un tarif très raisonnable au regard du niveau de vie du pays.

On y croise des baigneurs de tous âges, hommes et femmes. Toutes les langues s'expriment : l'inévitable *schwiizerdütsch* (suisse-allemand) mais aussi le français, l'anglais, l'italien, etc. C'est un lieu international, calme et distingué.

Tout le monde se sourit et il est facile d'engager la conversation, personne ne crie, ne vous dérange avec son téléphone.

Il y a peu d'enfants, pas de musique, pas de pêcheurs, pas de mobilier en plastique, pas de publicité. On y fume peu, on boit des Spritz et des bières en fin de journée. On dépose les bouteilles vides dans des casiers de consigne en plastique, bien alignées, marque par marque.

Des personnes du troisième âge viennent s'y ressourcer, surtout tôt le matin. Certaines dames très belles, parfois maquillées, d'autres sans complexe ; et de beaux messieurs à la peau de dinosaure. Ça barbote, ça papote, ça profite de ses vieux jours. On serait heureux d'en être là.

D'autres, plus jeunes, y passent leur matinée, font un crochet en rentrant du travail, se retrouvent entre amis, ou viennent au contraire pour y faire des rencontres. Tous ne se baignent pas mais discutent, tiennent leur rendez-vous ou déjeunent.

Les baigneurs atteignent trois pontons flottants, bronzent un moment puis rejoignent leur serviette.

Les bouées jaunes, qui délimitent la zone surveillée par les maîtres-nageurs en tenue jaune, affichent des consignes de sécurité en allemand, que j'apprends à déchiffrer.

Besser mit Badekappe als ohne Kopf...
Mieux vaut un bonnet de bain que plus de tête.

Mich hast du gesehen, aber sieht man auch dich?
Moi tu m'as vu, mais est-ce qu'on te voit aussi?

Reicht es auch zurück?
Auras-tu assez de force pour rentrer?

Schwimm nicht kopflos drauflos.
Ne nage pas sans ta tête.

Leuchtet dein Haar in Signalfarben?
Est-ce que tes cheveux te signalent?

Ich kann dir nicht helfen, darum schwimm nie alleine.
Moi je ne peux pas t'aider, alors ne nage jamais seul.

Wäre ich ein Schiff, wäre es schon zu spät. Also schau voraus.
Si j'étais un bateau, il serait déjà trop tard. Alors regarde devant toi.

Wenn deine Badekappe so leuchtet wie ich, dann ist alles ok.
Si ton bonnet de bain rayonne autant que moi, tout va bien.

L'autre rive est atteinte en 700 m de nage. On y trouve un autre *Badi*, le *Seebad Enge*, qui propose les même services, avec un esprit un peu plus festif et un écran de télévision pour diffuser les matchs de football. Construit en 1960 en lieu et place de l'ancien *Männerbad* (bain pour hommes) qui y flottait depuis 1888, il est géré par un opérateur privé. Une subvention municipale permet de pratiquer des prix alignés sur les établissements publics de baignade. Beaucoup de nageurs font l'aller-retour, surtout avant les navettes fluviales qui, à partir de 9 h, brisent la quiétude de l'eau du petit matin.

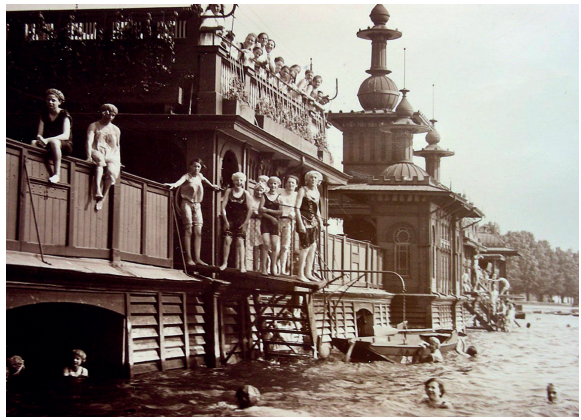
Le rituel consiste à faire l'aller, boire un café, et revenir en traînant une bouée rouge pour se signaler d'éventuelles embarcations. Plusieurs bouées sont à la libre disposition des nageurs, sans aucune consigne nécessaire.

Les bâtiments sont entièrement faits de bois, dans un style simple et intemporel, loin de toute prétention. Les murs sont peints en blanc. Un détail : des tourniquets à l'entrée comme dans le métro. Il y règne un esprit balnéaire de début du siècle dernier.

Bad Utoquai date de 1890, mais on se baigne à Zurich depuis le XVIe siècle[3]. Les premiers *Badi*, construits au début du XIXe siècle, étaient réservés aux hommes. Les femmes ont obtenu le leur pour la première fois en 1837, au *Bauschänzli*, sur la Limmat (rivière qui part du lac vers le nord). Utoquai est le premier bain mixte de la ville.

3. Baignade
On trouve des récits sur des baigneurs dans la rivière (Limmat) qui utilisaient les roues des moulins pour sauter. En 1525, cette pratique, ainsi que les cris qui y étaient associés, était interdite sous peine d'amende. On trouve aussi les traces d'un bain thermal romain situé sur la Limmat à l'endroit où les marchandises étaient transbordées des bateaux du lac à ceux de la rivière.

Bad Utoquai reprend la typologie du *Kastenbad* (« bain en bois » ou plus littéralement « bain-boîte ») typique des bains du XIXe siècle, conçus pour pouvoir se démonter et protéger des regards les baigneurs qui nageaient dans des bassins intérieurs et non pas directement dans le lac comme aujourd'hui.



Plusieurs volumes construits abritent le guichet, les vestiaires, la cuisine, le sauna. Ces volumes délimitent neuf terrasses, dont quatre de plain-pied et cinq en toiture. Les trois à gauche sont réservées aux hommes, les trois à droite aux femmes.

La plateforme est posée sur pilotis au-dessus du lac, on y marche pieds nus sur des planches de bois, on étend sa serviette, on lit, on regarde le paysage : l'étendue du lac, le passage des bateaux de croisière, les oiseaux qui volent ou nagent tranquillement parmi les baigneurs. En face, l'*Uetliberg*, colline très proche que la ville a su protéger jusqu'à nos jours de la spéculation immobilière, est entièrement recouverte de forêt.

Sur la droite, plusieurs clochers dépassent du centre-ville, dont l'un arbore la plus grande horloge d'Europe. On est à 10 min en tram de la gare centrale. À 30 min de l'aéroport. À 500 m de l'Opéra. Au loin vers la gauche, dès que la visibilité le permet, on aperçoit les Alpes et leurs neiges éternelles.

Comme un jardin, Bad Utoquai est avant tout un enclos (*hortus conclusus*).

Comme un jardin, c'est un lieu extérieur mais protégé, représentation d'une nature stylisée, idéalisée.

Comme un jardin, c'est un refuge pour le corps et l'esprit.

Comme dans un jardin, on y voit plus de monde l'été que l'hiver, par beau temps que sous la pluie ; on y pratique des loisirs : yoga, taekwondo, jeux de société.

Comme un jardin, saisonnier, Bad Utoquai nous renvoie au temps, le temps qu'il fait mais aussi et surtout celui qui s'écoule entre notre vie et notre mort.

Comme un jardin, il renvoie à un paysage.

Mais dans ce jardin, la seule présence végétale se résume à de petites algues vertes qui flottent à partir du mois d'août ou quand l'eau monte en température, et qui viennent parfois frôler les cuisses des baigneurs qui font leurs longueurs.

Plus troublant, il existe sur le lac de Zurich un étrange bateau baptisé *Seekuh* (lamentin) dont l'unique fonction est de tondre les algues.

4. Confort
La notion de confort, si elle se comprend facilement pour l'intérieur, doit encore être explicitée pour l'extérieur. Elle permet pourtant d'agir directement sur la qualité de l'espace extérieur, qu'il soit public, collectif ou privé, en valorisant son appropriation possible par les habitants. Au-delà des équipements (sports, jeux), le confort extérieur dépend d'abord de paramètres simples : acoustique (nivellement des nuisances sonores), luminosité (ombrage, qualité d'éclairage nocturne), ergonomie (différentes assises pour différentes postures et morphologies), thermique (fraîcheur, abri du vent). Plus ponctuellement, le confort extérieur peut aussi être amélioré par des éléments de rappel du confort intérieur : éléments d'accessoires urbains qui confèrent à l'espace public un caractère de domesticité : tables et plans de travail pour la cuisine ou le bricolage, points d'eau, station de gonflage de vélos, porte-manteaux à proximité de terrains de sports, de jeux ou de terrains de pétanque, par exemple, éléments de rassemblements pour des lieux de rencontre, de réunions informelles de travail ou de loisir, coins propices à la lecture ou à des séances de projection, de massages, possibilité d'actionner un éclairage public.



Avant les années 1970, cette embarcation manœuvrait quotidiennement. En été, elle opère encore sporadiquement sur certaines sections du bord du lac, quand des algues trop développées occasionnent des gênes pour les baigneurs ou les bateaux en s'enroulant autour des hélices de leur moteur.

La qualité de l'eau du lac est aujourd'hui excellente, mais au moment où l'on a dû faire appel à ce robot lamentin brouteur, toutes les stations d'épuration n'étaient pas en fonction, et la concentration en phosphates était plus importante, ce qui avait pour effet d'augmenter la prolifération d'algues (et de poissons) dans le lac.

Cette tondeuse lacustre nous dit bien, d'une manière concrète et très signifiante, que certaines parties du lac de Zurich, comme par exemple celles qui sont tondues, relèvent bien du jardin. Précisément parce qu'elles sont tondues et ce à des seules fins d'ordre visuel et de confort[4].

II - Chacun de nous est un jardin

Partons donc du principe qu'un lieu de baignade situé dans la ville de Zurich puisse être un jardin.

Si l'on est prêt à accepter cette idée, on peut considérer que les petites algues vertes qui flottent à la surface de l'eau du lac au mois d'août, même si elles sont saisonnières (que leur présence soit liée au réchauffement climatique ou à une tondeuse lacustre), même si elles vous frôlent les pieds quand vous les rencontrez en faisant vos longueurs, que vous aimiez ça ou non, ces algues font partie intégrante de ce jardin. Elles ne sont pourtant pas là pour des motifs ornementaux, mais elles participent pleinement à l'expérience du lieu comme jardin. Elles y participent au même titre que les dames âgées et maquillées qui barbotent tôt le matin, et qui contribuent à leur manière, élégante, à une intense expérience[5] de nature[6], dans un enclos protégé, refuge pour le corps et l'esprit. Cet enclos et ses habitants, comme tout jardin, constituent une possible transposition terrestre du jardin d'Éden.

Un petit coin de paradis suisse donc, que je considère comme un jardin[7] et accessoirement comme l'un des lieux les plus raffinés d'Europe.

Je pourrais même considérer les différents baigneurs comme de simples organismes vivants flottant à la surface de l'eau, ce qu'ils sont assurément. Ils le sont au même titre que les algues, et en flottant ils participent également à la composition d'un jardin. Ou du moins à la représentation de ce jardin puisque

5. Expérience
Le paysage est aussi une expérience complète et sensorielle. Il est, d'une certaine façon, la qualification même d'une expérience territoriale propre. En ce sens, la forêt c'est l'humidité, c'est marcher dans les feuilles (faire des cabanes, ramasser des châtaignes, etc.).
La mer c'est le mal de mer (pêche au gros, surf, etc.).
Le désert, c'est la soif (ou autre). Pour ce qui est du son, qui constitue une entrée dans le paysage au même titre que la vue, une fois la voiture électrique généralisée, on comprendra que notre vie était impossible avant.

6. Nature
La nature n'est pas cet écosystème harmonieux et bien huilé qui est représenté dans les manuels scolaires de biologie. Elle n'est pas un équilibre. Ou bien si elle est en équilibre, la bataille de Waterloo est également un équilibre. L'espérance de vie d'*Homo sapiens* sans le recours aux antibiotiques ne dépasse pas 40 ans.
La nature est plus proche d'un champ de bataille, sur lequel les êtres vivants se livrent à une lutte acharnée et sans répit pour la survie, entre eux, entre espèces, et contre leur environnement. Le champ de bataille du monde végétal n'est pas moins cruel. Il est juste beaucoup plus lent.

c'est précisément ce à quoi nous nous livrons ici : à une description, une représentation mentale du lieu.

En sortant de l'eau, après s'être douchés en haut des escaliers de métal qui facilitent l'accès au lac (j'ai omis de préciser qu'il y a une douche extérieure pour se rincer, un plongeoir et de beaux parasols ouverts le matin et refermés le soir par les maîtres-nageurs) les baigneurs, en s'allongeant sur les lattes de bois pour se sécher au soleil, continuent à poser en organismes vivants qui composent le jardin. Ils participent ainsi à l'expérience sociale hautement civilisée qu'est un jardin.

Revenons un instant aux neuf terrasses constituées par Bad Utoquai. Quatre terrasses de plain-pied alternent avec cinq autres en *rooftop*. Trois à l'est sont réservées aux hommes, trois à l'ouest aux femmes, et les trois du milieu sont mixtes. On peut, depuis la terrasse mixte, avoir un aperçu de l'espace des femmes, notamment en septième toiture. J'imagine que certaines femmes préfèrent occuper la neuvième terrasse, la plus excentrée, en hauteur mais à distance du regard des hommes. D'autant que les garde-corps sont pleins et protègent de la vue dès qu'on est allongé. Les femmes seront encore mieux protégées si elles se cantonnent à la huitième terrasse, c'est-à-dire celle de plain-pied, qui est totalement invisible des hommes, coupée de l'espace public du quai mais offerte à la vue plongeante des deux autres terrasses féminines.

Il faut noter ici que les escaliers sont justement placés de manière à démarrer

7. Lieu de baignade = jardin
Transposons-nous vers la théorie de l'art pour valider cette hypothèse. Parmi les innombrables définitions de l'art, il en est une qui selon moi dépasse toutes les autres car elle est imparable. Un peu comme un axiome. Qu'est-ce qu'une œuvre d'art ? Quelque chose qui est fait par un artiste. Qu'est-ce qu'un artiste ? quelqu'un qui produit des œuvres d'art. Imparable.

directement depuis les circulations. Le manque de recul y limite les vues indiscrètes sur les montées de marches[8]. Il y a mille autres raisons[9], conscientes ou inconscientes, de pudeur ou de défense, qui orientent une personne dans telle ou telle direction avant de prendre place en un lieu.

Côté hommes, la dimension sociologique de l'espace des terrasses une à six m'est un peu plus claire. J'ai pu en observer quelques codes. Les représentations des sexualités hétérosexuelle et homosexuelle sont différentes et donnent lieu à une partition de l'espace. Parmi les terrasses une à trois, officiellement réservées aux hommes, la troisième est implicitement réservée aux hommes qui aiment les hommes. Les lecteurs solitaires qui recherchent la tranquillité peuvent profiter de la première terrasse, moins fréquentée que celles du bas, régulièrement traversées par le va-et-vient des baigneurs.

Ainsi, un petit théâtre social[10] s'organise ici comme ailleurs, fait principalement de jeux de regards, et donne lieu à une véritable organisation de l'espace. Les codes en vigueur sont les mêmes que sur n'importe quelle plage lorsque la foule des estivants se répartit en fonction de critères d'appartenance, de distinction (c'est criant à Copacabana ou à Ipanema, par exemple, mais on y est moins sensible dans son propre pays), de postures de domination, de repérage ou de séduction (*J'aime regarder les filles qui marchent sur la plage* dit la chanson).

Si ce théâtre est celui d'une plage, il est aussi celui d'un jardin. Car le jardin lui aussi

8. Courtoisie
Les règles de la courtoisie imposent à un homme de s'engager avant une femme dans un escalier descendant, de manière à pouvoir retenir une chute éventuelle. Même logique dans le cas d'un escalier montant, l'homme doit fermer le pas. En revanche, il doit précéder une femme en jupe pour ne pas risquer de la mettre mal à l'aise dans la montée.

9. Dimension cachée
Dans *La Dimension cachée* de Edward T. Hall (1914-2009), traduit en 2014, l'anthropologue américain nous explique que la plupart des hommes entrant dans une salle de cinéma vide choisissent spontanément une place située à l'arrière sur la droite. Guidés par l'instinct animal de surveillance du territoire.

10. Théâtre social
Imaginer un futur quartier, c'est d'abord en explorer le site. Voir ce qui permettra aux nouveaux habitants de s'accrocher à l'espoir d'une projection future (ma nouvelle maison, mon bel appartement, mon joli jardin), mais aussi à une antériorité, une histoire (ce qu'il y avait là avant). Imaginer un futur quartier, c'est aussi envisager des relations entre des voisins qui ne se sont pas choisis. Ils auront en commun au mieux un milieu socio-culturel, mais seront

au début des étrangers les uns pour les autres. Ces nouveaux habitants devront s'apprivoiser, faire connaissance, établir et formaliser des relations de voisinage. Ce sont ces relations qui vont pour une grande part déterminer à la fois le vécu de leur quartier et par extension son identité. Ainsi on peut voir l'espace public d'un futur quartier non pas comme une finalité, un territoire ou une fonction, mais comme le support de relations de voisinage. Si les fauteuils sont les commodités de la conversation (*Les Précieuses ridicules*), l'espace public en est l'initiateur. Encore faut-il pouvoir dépasser le simple stade de la reconnaissance (bonjour, bonsoir) et engager des relations plus riches, plus complexes. Je veux croire que l'espace public peut favoriser la désinhibition en proposant des expériences communes. Et que la possibilité d'une relation est directement liée au partage d'une expérience. Les gens ne vont pas au parc pour regarder des arbres et des fleurs. Ils vont au parc pour voir d'autres gens. Il en va de même pour une plage, un grand boulevard, une piscine municipale, une terrasse de café, voire un théâtre ou un cinéma. Imaginer un futur quartier, c'est veiller à multiplier les occasions pour les habitants de se rencontrer

procède de la même logique, éminemment sociale. J'ai depuis longtemps tiré de ma pratique paysagiste le constat suivant : le public ne se déplace pas dans un parc ou un jardin pour admirer les compositions de plantes, d'allées, d'arbres et d'eau que nous avons conçues à son intention. Il se déplace avant tout pour regarder d'autres semblables. Hommes, femmes, jeunes, vieux, adultes, enfants, etc. Tous se toisent, se comparent, s'envisagent et se confrontent, dans un jardin comme à la plage, en toute impunité. Notre métier consiste à arranger les conditions spatiales, à bien aménager l'environnement[11], à accompagner le mouvement[12].

au travers d'expériences communes (canines, enfantines, sportives). En d'autres termes : promener son chien, accompagner ses enfants à l'aire de jeux, faire son jogging, gentiment traîner le soir.
Plus les habitants pourront occuper leurs espaces publics, se les approprier, les partager, en explorer les usages, plus ils arriveront à s'apprivoiser les uns les autres et passer d'une logique de conflit et de nuisances à une logique de curiosité et d'entraide.
Les lieux dédiés à la société du loisir jouent donc un rôle prépondérant.

11. Environnement
On dépense beaucoup d'énergie en France pour bien aménager son environnement : faire propre, délimiter, tailler, identifier, etc. Le paysagiste déploie la même énergie à brouiller les pistes, flouter, laisser faire.

12. Mouvement
Mon hypothèse est qu'en insufflant un maximum de délicatesse dans un espace, on peut parvenir à modifier quelque peu les rapports humains. Mon expérience professionnelle en est la preuve : en passant en 2014 d'une agence de 120 m^2, surpeuplée, bruyante, mono-orientée et du coup très déséquilibrée en apport de lumière naturelle à une agence de 350 m^2 lumineuse, spacieuse, insonorisée et couverte de bois du sol au plafond, nous avons civilisé aussi nos rapports. Un management beaucoup plus horizontal, paisible et bienveillant a pu se substituer à une organisation plus hiérarchique et chaotique. Ce qui porte ses fruits dedans peut les porter dehors - si toutefois le climat le veut bien.

Bad Utoquai peut se lire comme un jardin, jardin lui-même composé de dix différents jardins, dont le principal est une masse d'eau (zone de baignade surveillée, délimitée par des consignes de sécurité, et intégrant les trois pontons flottants) et les autres des terrasses de bois, le tout peuplé d'organismes flottants ou affalés sur leur serviette. L'espace est ici le lieu d'un théâtre social infini et sans cesse renouvelé dans lequel tous ces organismes vivants jouent de rapports de frottements[13], de partage, de regards. Parmi cette population, des petites algues flottantes qui, décidément, continuent à perturber la progression du nageur de dos crawlé.

Ceratophyllum demersum (appelé cornifle immergé, cornifle nageant, ou cératophylle épineux), est une plante aquatique à fleurs, dépourvue de racines. Elle peut soit flotter, soit générer à la base de ses tiges des rhizoïdes (filaments constitués de cellules mortes qui, contrairement aux racines, n'absorbent pas d'éléments nutritifs) qui lui permettent de se fixer au sol. La tige est légèrement cassante, mesure jusqu'à 90 cm, et la plante peut accumuler de l'oxygène gazeux dans ses espaces intercellulaires, ce qui lui permet de flotter ou de se tenir à la verticale malgré son absence de tige ligneuse. Elle se reproduit soit de façon sexuée (petites fleurs insignifiantes) soit asexuée, en se fragmentant. Elle procure un habitat pour de nombreuses espèces aquatiques dont de minuscules petits crustacés et de timides petits poissons. *Ceratophyllum demersum*, couramment utilisée en aquariophilie, dispose d'un fort pouvoir oxygénant et présente la

13. Frottements
La plupart des conflits et des associations reposent sur ce principe évident d'inclusion-exclusion. Il n'y a d'exclusion que s'il y a inclusion, et inversement. Anciens et modernes, jeunes et vieux, riches et pauvres, cols blancs et cols bleus, nationaux et étrangers, etc. L'espace public n'est pas le lieu de neutralisation de ces différences. Il est un territoire de conflit souvent, de négociation obligée, et d'entente parfois. Il est surtout un territoire de frottement de ces catégories, et c'est justement une part de son intérêt. Il faut penser des espaces très spécifiques qui décuplent les possibilités de la rue. Il faut également penser des surfaces indéterminées, qui produisent les mêmes effets de frottement urbain et social. Le frottement n'est pas le mélange, le brouillage des codes et des différences. Il est la possibilité de leur coexistence, et peut-être de leur acceptation. La première chose que deux animaux font quand ils se rencontrent, c'est se sentir. Nous autres humains, généralement dépourvus d'odorat et de langage corporel explicite, devons nous en tenir à un repérage essentiellement visuel et auditif, qui impose un certain rapprochement. Certains l'ont estimé

à 4 m, soit la distance de reconnaissance des expressions du visage et de la conversation. C'est dans cet espacement que commence à se neutraliser la peur pour laisser place à une tranquille méfiance, voire une bienveillance. L'espace public peut participer au décloisonnement des catégories, à l'atténuation des peurs, si on prend soin de favoriser des rapprochements fortuits, temporaires, des passages obligés mais fugaces entre différents groupes, différents territoires. Les groupes franchement hostiles (gangs) sont rares et discrets. Les groupes franchement différents bien qu'inoffensifs sont omniprésents, mystérieux et inquiétants. Il faut avoir la possibilité non pas de les rejoindre de manière forcée mais de les traverser, sur leur territoire, et d'en sortir indemne. Il faudrait pouvoir traverser les skateparks surpeuplés, les jardins d'enfants assourdissants, les rouges manifestations et les attroupements d'inconnus, religieux ou festifs, et en sortir indemne, pour mieux s'accepter les uns les autres. On peut très bien multiplier les lieux d'attroupement si on prend soin de multiplier les détours et les raccourcis.

14. Bain de sang
La bataille de Morat opposa en 1476 Charles le Téméraire, duc de

capacité d'absorber les nitrates, le cuivre, le zinc et le plomb en grandes quantités. Elle produit également des molécules biocides qui détruisent le phytoplancton. Sa capacité à absorber les substances nutritives de l'eau et à secréter des substances inhibant la croissance de certaines algues en fait une alliée de taille pour maintenir la clarté de l'eau du lac de Zurich.

Parmi le phytoplancton que *Ceratophyllum demersum* contribue à réguler, l'espèce principale est moins sympathique : *Planktothrix rubescens* (anciennement *Oscillatoria rubescens*), cyanobactérie filamenteuse et toxique tristement dénommée "sang des Bourguignons"[14]. *Planktothrix rubescens* se développe à une profondeur entre 10 et 20 m mais remonte quand le vent froid mélange les eaux de surface et les eaux plus profondes, avant qu'un soleil prolongé ne facilite sa prolifération en surface. L'eau se colore alors de rouge lie de vin, et la toxine, une microcystine, peut s'attaquer au foie.

Mauvais scénario pour le lac de Zurich, qui renvoie à la première des dix plaies d'Égypte : les eaux du Nil changées en sang. Notre cyanobactérie filamenteuse constitue en l'occurrence la principale hypothèse historique du fléau biblique. Le rapport de force entre ces différents organismes flottants fluctue selon les variations de température et de vent, de concentrations en phosphates, de pH et de quantité d'oxygène. Cet équilibre momentané qu'on appelle écosystème relève, nous finissons par le comprendre, plus de l'autorité des hommes que de celle des dieux.



Ceratophyllum demersum au fond du lac de Zurich, août 2018.

Bourgogne, et ses 30 000 hommes, renforcés de mercenaires arbalétriers italiens, d'archers anglais et de piquiers flamands, aux 1500 confédérés helvètes bernois et fribourgeois, retranchés dans la ville de Morat. Après une première tentative de siège, les Bourguignons subissent une contre-attaque surprise pendant un exercice au cours duquel ils sont descendus de cheval. Les confédérés, rejoints par des Zurichois et Lucernois, parviennent à encercler et détruire l'artillerie de leurs assaillants, dont 10 000 meurent dans le lac de Morat, noyés ou massacrés.

Planktothrix rubescens dans le lac Albano au sud de Rome, mars 2017.



De la même manière que le lac de Zurich contient une multitude de petites algues[15] dont sa pureté dépend, le ventre des nageurs accueille lui aussi sa propre flore, tout aussi indispensable. Notre organisme est constitué d'ADN humain mais également d'ADN non-humain[16]. Notre ventre, qui abrite cette part d'ADN, est à notre organisme ce que son lac est à Zurich.

Pour Émile Zola, les Halles étaient le *Ventre de Paris*. Celui de Zurich serait cette masse aqueuse et organique, reliée à l'extérieur par des artères et des canaux, assurant sa survie, sa régulation et son développement.

Nous avons dans notre ventre une infinité de bactéries, virus, levures et autres micro-organismes non-humains (la flore intestinale) qui vivent en symbiose avec notre corps. Ils jouent un rôle majeur dans notre digestion, jusqu'à parfois nous causer quelques soucis de santé et ainsi perturber le bon fonctionnement de nos organes. Certains chercheurs pensent d'ailleurs que nos troubles psychiques ou liés au stress pourraient provenir d'un déséquilibre de la flore intestinale... La flore présente dans les autres compartiments du tube digestif joue un rôle aussi important puisqu'il a été récemment découvert que *Porphyromonas gingivalis*, une bactérie de la flore buccale, serait impliquée dans les maladies d'Alzheimer et de Parkinson. Nous avons également dans notre ventre une infinité de neurones (*belly brain*).

Si le ventre est à notre organisme ce que son lac est à Zurich, je pourrais être tenté de dire que nous sommes tous la ville de

15. Algues
Les algues au sens strict sont des végétaux pour lesquels on ne peut différencier ni racines, ni tiges, ni feuilles et qui n'ont pas de système conducteur de sève. Elles ne produisent pas de fleurs et se multiplient soit par spores, soit de manière végétative (par boutures, par exemple). Elles sont microscopiques la majeure partie de l'année et font partie de ce que l'on appelle le phytoplancton. À ce stade, les différentes espèces d'algues absorbent les nutriments de l'eau et servent de nourriture à de nombreux animaux. Elles sont responsables de la coloration de l'eau en vert. Leurs formes visibles sont le résultat de proliférations dues à des températures élevées d'eaux dormantes et ensoleillées et à une grande richesse en nutriments (azote et phosphore...). Elles ressemblent alors à des filaments enchevêtrés ou à des amas gluants. De telles proliférations connues sous le nom d'efflorescences sont très ponctuelles mais modifient l'équilibre du milieu aquatique en épuisant les réserves d'oxygène dissous dans l'eau. (museum.toulouse.fr)

16. ADN
c.f. Gilles Bœuf, biologiste et chercheur. Collège de France, chaire Développement durable - Environnement, Énergie et Société (2013-2014).

Zurich mais cela serait encore trop tiré par les cheveux à ce stade de ma proposition. Je me limiterai donc à l'idée que chacun est en vérité un jardin.

Tout est en un
Abraham

Tout est amour
Jésus

Tout est économique
Marx

Tout est sexuel
Freud

Tout est relatif
Einstein (citation apocryphe)

La vérité est invisible
Borgès

La sagesse de Borgès a ma préférence, car son invisible vérité parvient à englober toutes les autres. L'auteur argentin ne dit pas qu'il n'y a pas de vérité, ni qu'elle soit multiple, mais que nous lui sommes aveugles. Peut-être est-elle cachée par nos représentations :

Tout est jardin
L'architecte paysagiste

Par conséquent chacun de nous se trouve forcément dans ce tout, qui est un, et qui est jardin.

Si Adam et Ève ont vécu au Paradis, jardin créé spécialement pour eux, Ève aussi bien qu'Adam, le serpent, l'arbre de la vie ou celui de la connaissance du bien et du mal ont été aussi ce jardin, chacun à sa manière.

> *Si nous considérions notre personne comme un jardin, nous en prendrions peut-être un plus grand soin, et nous respecterions peut-être mieux notre environnement.*

Pour continuer à se convaincre que chacun est un jardin, trois analogies peuvent être convoquées : culture, clôture, chevelure.

Le jardin n'est pas systématiquement un lieu de production (les plantes ne produisent souvent rien d'autre qu'elles-mêmes, et sont cultivées pour leur seule qualité de plante). La CULTURE du jardin se distingue de l'agriculture, de la sylviculture, et se rattache plutôt, dans nos traditions, à l'horticulture, voire directement au paysage. Le jardin est une expression spatiale qui peut faire appel à ces différents domaines. Quant à l'art des jardins, il renvoie à l'histoire, au paysage mais ne produit rien d'autre que… des jardins. Il n'en est pas moins un art à part entière. Art que Hegel ignore dans sa hiérarchie alors que Kant le situe au même rang que la peinture. Et que Sir Francis Bacon place au-dessus de l'architecture, le jardin étant pour lui *the art of greater perfection*. Le jardin est par excellence un lieu de culture au même titre

qu'une bibliothèque ou un opéra, par exemple. De plus, il est un lieu d'élévation du corps et de l'esprit. Il participe pleinement à notre avenir et à notre épanouissement, alors que nous évoluons dans un monde futile et périssable. Notre personnalité se transforme au fil du temps et ce qui constitue un individu tient à la fois de la culture qui l'a vu naître ; de son éducation (puériculture) ; parfois, à la fin de sa vie, de son "tuteurage" (canne) et de sa capacité à produire et renouveler ses propres cellules (corps et cheveux, voir plus loin).

La CLÔTURE définit le jardin comme un lieu de protection, le distingue du reste du monde extérieur.

Dans notre métier, nous sommes bien souvent amenés à imaginer des espaces que nous ne serons pas en mesure de voir de notre vivant. Étant donné qu'un arbre met un demi-siècle à se développer, ce que l'on voit au début d'un projet est loin de ressembler à ce que d'autres verront plus tard. S'agissant des sols, sur lesquels on marche sans les regarder, il sont insignifiants pour la plupart d'entre nous, et les concepteurs que nous sommes cherchent souvent à les faire oublier grâce aux transformations que nous opérons dans une ville. Un bon projet, c'est souvent celui qui ne se voit pas. Dans l'immédiat, la partie visible de notre travail est principalement constituée de tuteurs et de clôtures.

La plupart des clôtures que nous utilisons sont constituées de tressages ou de croisements de bois, ou encore de trames de fils d'acier, autant d'éléments qui relèvent d'un vocabulaire textile et jouent de métaphores couturières propres à notre

métier : trame urbaine, maillage viaire, ourlet végétal, couture urbaine, frange boisée, fil d'eau, tapis vert, motif.

En France, contrairement aux pays anglo-saxons, s'il n'y a pas de clôture, il n'y a pas de jardin.

Notre clôture à nous autres humains est également textile, puisqu'il s'agit des vêtements qui nous protègent, nous identifient, s'ouvrent et se ferment par les petits portails que sont les boutonnières et fermetures Éclair, et que l'on n'ouvre qu'à des personnes de confiance. Au Bad Utoquai, ces clôtures textiles nous sont superflues car nous ne sommes que les parties d'un jardin qui dispose de son propre enclos, fait de bouées jaunes et de planches de bois.

L'être humain est un être de la verticalité et à son sommet pousse un jardin. Cette CHEVELURE vit, meurt et se renouvelle constamment jusqu'à nos derniers jours, mais fait toujours l'objet de soins constants, de taille et d'embellissements divers. Pour les plus jeunes d'entre nous, à l'adolescence, nous nous incarnons en ce jardin.

{ *Mes cheveux c'est une religion.*
Je kiffe mes cheveux[17].

17. Cheveux
Les cheveux : grave, ma coupe. France Culture, *Les Pieds sur terre*, 2018.

Les cheveux nous définissent autant que les vêtements. Ils nous résument, ils nous représentent. Parfois même nous menacent, si l'on se réfère au rôle du chevelu dans la plupart des religions monothéistes. Au Bad Utoquai, en simple maillot de bain, et en l'absence de codes vestimentaires, c'est encore plus vrai.

Autre analogie criante : la ressemblance entre les cheveux et l'herbe. Et plus encore la ressemblance entre une coupe de cheveux et un gazon[18]. L'herbe est une plante qui pousse par le bas, comme les cheveux, alors que les arbres poussent[19] par le haut. Une douzaine de passages par an est nécessaire pour obtenir un beau gazon, avec à la clef une biodiversité très faible. De la même manière, beaucoup de nos contemporains franchissent le seuil d'un salon de coiffure une fois par mois. Comme le gazon (et les algues), les cheveux poussent plus vite en été.

Je peux concevoir que le jardin soit aux yeux de certains trop suspect de légèreté, de frivolité et de futilité pour que l'on puisse en tant qu'adulte s'y identifier complètement. Nous sommes pourtant entrés dans une société du loisir, dont les excès peuvent faire écho aux dérives démagogiques de la Rome antique[20] (*panem et circenses*), et par extension à sa décadence. Le travail reste une valeur importante car une part de l'épanouissement auquel nous aspirons en dépend, mais dans la pratique ni nécessairement ni totalement. Le monde du travail produit trop de violence pour ne pas crisper les jeunes générations qui ont vu leurs parents s'y soumettre.

18. Detroit
En 2015, afin de lutter contre l'enfrichement de parcelles abandonnées et d'inciter les habitants à en reprendre le contrôle et la possession, la ville de Detroit, Michigan, a engagé un travail de collaboration entre *landscapers et barber shops*. Misant sur la culture *hairstyle* très développée au sein de la communauté afro-américaine, cette initiative publique donna lieu à des ateliers d'urbanisme temporaires et à des aménagements paysagers inspirés de coupes de cheveux.

19. Pousse
C'est pour cette raison que la balançoire suspendue à la branche d'un chêne restera toujours à la même hauteur.

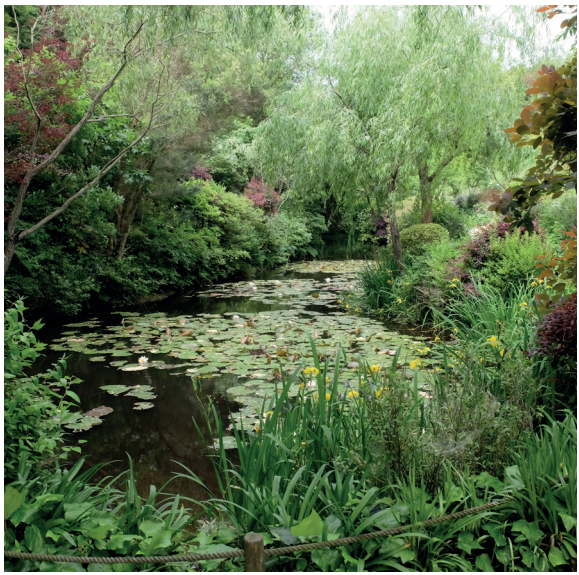
20. Antiquité
Alors que dans la Grèce antique la culture du bain joue un rôle principalement hygiénique et médical, elle prend à Rome une tournure plus sociale et politique. Parmi les différents critères que l'on pourrait prendre en compte pour mesurer les civilisations, si l'on s'en tenait à la consommation d'eau, à la taille des stades, au taux d'alphabétisation et à la pérennité du béton, on ne dépasserait pas les Romains qui, par ailleurs, entourés d'esclaves, ne travaillaient pas.

Beaucoup y renoncent, le mettent au second plan, et se tournent désormais vers une forme d'expression de soi qu'ils trouvent en dehors du travail : pratiques artistiques pour les plus courageux, loisirs plus ludiques ou sportifs pour les plus réalistes. Nous en sommes tous un peu là[21]. Ce mouvement se diffuse dans la société, et projette sur le jardin bon nombre d'espoirs d'accomplissement, de sagesse, particulièrement dans la tendance actuelle d'un "retour aux sources". Il est devenu plus noble de jardiner soit-même que d'embaucher un jardinier. Un constat : une femme sur deux que je rencontre me dit qu'elle aurait aimé exercer mon métier d'architecte paysagiste. Quoi souhaiter de mieux à un ouvrier ou un professeur de philosophie que de se retrouver, à la fin de leur vie, à cultiver un morceau de jardin ? Dernière et plus noble contribution au monde, du moins pour tous ceux qui l'ont compris. Avant la dernière heure et même après, nous ne sommes plus qu'un jardin.

21. Moto
Pour ma part, j'ai commencé à nourrir à l'approche de la quarantaine une passion ridicule et dévorante pour la moto. Je rejoins ainsi une longue tradition motarde et paysagiste que je fais remonter au géographe américain, fondateur de la revue *Landscape*, et enseignant à Harvard et Berkeley, John Brinckerhoff Jackson (1909-1996).

Nous sommes au Japon, sur l'île de Naoshima, au Chichu Art Museum, construit en 2004 par et à la gloire de l'architecte Tadao Ando. Dans le musée, trois artistes sont mis à l'honneur de manière permanente : les Américains James Turrell et Walter De Maria, et le Français Claude Monet. Il faut se déchausser avant d'entrer dans les différentes salles, dont celle dédiée au maître impressionniste, qui rivalise avec les salles ovales du musée de l'Orangerie. Le sol est composé de petites pierres calcaires blanches taillées aux dimensions de dés à jouer. Avant d'arriver au musée, au bord de la route, sur une bande de 100 m par 20 m, un jardin rejoue le jardin japonais *by* Claude Monet. C'est la copie de la copie en somme, un jardin japonais inspiré d'un tableau français peint d'après un jardin à Giverny lui-même inspiré d'un jardin japonais. Juste retour des choses. Autour du petit lac, on retrouve les nénuphars et les azalées, les érables et les rhododendrons, parfaitement taillés et arrangés dans une composition en floraison permanente. L'unique jardinier qui prend soin de ce jardin merveilleux est un ingénieur du nucléaire en retraite, souriant et comblé par sa nouvelle activité, humble[22] et salutaire, qui lui avait manqué toute sa vie. La photographie du jardin a beau se trouver à la librairie du musée parmi les reproductions d'œuvres d'art et d'architecture, c'est le plaisir de s'occuper de ses plantes au quotidien et d'en admirer la croissance et la floraison qui comblent notre jardinier. Ainsi que le plaisir partagé avec les visiteurs qui traversent, regardent, photographient et s'intègrent à son jardin, et donc à une part de lui-même.

22. Anti-nature
Car il faut ici distinguer entre la formule morale et religieuse ("Soyez d'abord humbles, et, vous verrez, le bonheur suit"), et la formule jubilatoire ("Soyez d'abord heureux, et vous serez nécessairement humbles"). La deuxième formule est plus sûre que la première : car la joie garantit l'humilité (Nietzsche), tandis que l'humilité ne garantit pas la joie (Pascal). Nuance chronologique et psychologique d'importance, qui signifie que la plus profonde sagesse ne recommande pas d'être d'abord humble, mais d'abord heureux.
Clément Rosset.
L'anti-nature, 1973.



Ce jardin, que chacun est, fait le lien entre la vie et la mort, le plaisir et le salut, la culture et la chevelure. Il est le lieu du début et de la fin, de la naissance et de la sagesse, du partage et de la générosité. Le jardin est nous et nous sommes le jardin. Il est la naissance et la féminité, la vie et la tombe, le travail et le loisir, notre espoir et notre miroir.

Il faut cultiver notre jardin.
Voltaire. Candide, 1759.

Chacun EST son jardin.

Île de Naoshima au Japon
Dix pas sur la droite de la photo précédente.



PAYSAGE
(agriculture, architecture, voiture)

Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est.

Marcel Proust.
À la Recherche du temps perdu, La Prisonnière, 1923.

Lac de Zurich
Au fond, la chaîne des Alpes, en bas, la Limmat.



III - Bad Utoquai : un paysage

Nous sommes en Suisse, une enclave neutre et montagneuse au cœur de l'Europe. Nous sommes à Zurich, une ville d'argent, d'art, et d'eau.

L'écologie du lac de Zurich peut se lire à différentes échelles. Il y a par exemple son bassin versant, qui couvre une surface de 1 829 km^2 au sud, vers les Alpes. La Linth, la rivière qui l'alimente, prend sa source dans le massif du Tödi, au cœur du canton de Glarus. La Limmat est la rivière qui part du lac de Zurich vers le nord, avant de se jeter dans l'Aar, un affluent du Rhin. Une autre rivière, la Sihl, traverse la ville mais vient rejoindre la Limmat un peu en aval de l'embouchure du lac, toujours au centre de la ville. L'altitude du lac de Zurich est de 400 m, sa profondeur de 136 m.

En 1845, Henry David Thoreau, auteur de *Walden ou La vie dans les bois* (son livre le plus célèbre), passe plusieurs semaines à étudier l'étang de Walden (Walden Pond) à Concord (sa ville natale), Massachusetts, et cherche notamment à en mesurer la profondeur. Depuis une barque, il parvient à l'aide de fils plombés à déterminer le point le plus profond, situé à 31 m[23].

Ce qui distingue un lac d'une mare ou d'un étang (*pond*) est affaire de taille, mais le seuil n'est pas officiel. Les définitions des cours d'eau sont moins relatives, car une rivière rejoint un autre cours d'eau à sa confluence et un fleuve se jette dans la mer à son embouchure, formant un estuaire ou un

23. Altitude
En 1914, alors que l'Europe entre en guerre, dans un mouvement d'élévation inverse, l'orientaliste et cantatrice, féministe et tibétologue belge Alexandra David-Néel entre en ermitage himalayen dans une grotte anachorétique située à 4 000 m d'altitude en compagnie de celui qui deviendra son fils adoptif, rencontré dans un monastère bouddhiste du royaume de Sikkim, au nord de l'Inde.

delta. La pente d'un torrent dépasse les 5%. Un ruisseau a un débit minime.

Comme tous les lacs, le lac de Zurich est le théâtre d'échanges et de circulations de courants de différentes températures qui influent sur son écologie, sa chimie, son paysage. On peut en contrôler certains aspects, comme tondre les algues ou aménager les bords, mais il est plus difficile d'agir directement sur les courants, les équilibres vivants et chimiques, ou encore la clarté de l'eau.

Sur les bords du lac de Zurich, entre 0 et 2 m de profondeur, une vingtaine d'espèces d'algues tapisse le fond rocheux, suivant un étagement dicté par la quantité d'oxygène et de lumière incidente (rayons UV). Les plantes aquatiques qui vivent à 10 cm sous la surface de l'eau diffèrent de celles qui survivent à 5 m de profondeur. Parmi les premières, on retrouve *Ceratophyllum demersum*, notre petite algue verte.

En été, par forte chaleur, la circulation limitée des organismes en suspension a tendance à réduire leur concentration et leur développement, ce qui a pour effet de donner à l'eau du lac une clarté cristalline comparable à celle qu'elle a en hiver.

Cette transparence de l'eau est le signe d'une propreté exemplaire, mais également le signe d'une pauvreté en éléments nutritifs, qui réduit le nombre de poissons d'année en année au grand dam des pêcheurs professionnels encore en activité sur le lac. 150 tonnes ont

été pêchées en 2018, contre plus de 180 en 2017. Pour augmenter le nombre de poissons dans ce lac trop propre, les pêcheurs ont proposé d'augmenter le taux de phosphore, ce qui aurait eu pour effet de développer le phytoplancton et les algues, et donc les sources de nourriture pour les poissons. Le "sang des Bourguignons" ne fut pas évoqué dans leurs revendications, restées jusqu'à présent sans effet.

Les variations de température et du taux de phosphore agissent sur l'écologie du lac et par la même occasion sur la pratique des nageurs du Bad Utoquai. D'après les informations recueillies auprès de certains d'entre eux, à partir de 23 °C, un nageur moyen parvient à traverser le lac sans trop se refroidir. La traversée fait 700 m jusqu'au Badi Enge situé en face et peut engager une dépense de 500 calories lors d'un aller-retour (480 précisément pour un nageur de brasse de 1,75 m et 60 kg).

Au néolithique et à l'âge du bronze, les peuplades de l'arc alpin construisaient leurs habitats sur pilotis afin de se préserver des inondations. Sur les cent onze sites palafittiques répertoriés et protégés de six pays européens (Allemagne, Autriche, France, Italie, Slovénie, Suisse) onze sont présents sous les eaux du lac de Zurich, à 4 ou 5 m de profondeur. Cela ne signifie pas que ces villages lacustres se situaient en bordure du lac. Ils étaient bâtis sur des rives et des zones marécageuses éloignées de l'emprise du lac, à l'époque beaucoup plus petit qu'aujourd'hui. Bad Utoquai, créé avant la découverte des sites palafittiques, en est une réplique moderne et

spontanée qui s'inscrit parfaitement dans le prolongement de cette tradition préhistorique alpine.

Profitant au départ de sa situation douanière, aux limites de l'empire romain et des mondes germaniques, Zurich se développe d'abord le long de la Limmat, rivière qui prend sa source dans le lac. Au Moyen Âge, on peut déjà lire sur les portes de la ville : "Zurich, noble par la richesse de beaucoup de choses." Mais c'est grâce à l'industrie textile au XIXe siècle que la capitale économique de la Suisse va s'étendre au nord, le long de la Limmat et de la Sihl. Au sud, sont inaugurés en 1887 les 3 km de quais du lac, les *Quainlagen* (du nom français quai, germanisé en pluriel allemand) conçus par l'ingénieur Arnold Bürkli, qui amorcent le développement amont et résidentiel de la ville. Depuis 1992, la *Street Parade* voit débarquer chaque année au mois d'août près d'un million de visiteurs venus suivre les chars qui parcourent les 3 km des Quainlagen.

Malgré les quantités énormes d'alcool et de drogues de synthèse qui y sont absorbées, on dénombre peu de victimes. Et dès le dimanche matin, les employés de la ville ont déjà fait disparaître les dernières traces de la plus grande débauche techno au monde.

En 2017, la Street Parade de Zurich est inscrite sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO.

Si Zurich est aujourd'hui classée deuxième ville la plus chère du monde[24], elle figure au premier rang pour sa qualité de vie, juste devant Amsterdam, autre ville d'eau.

24. Classement
L'Economist Intelligence Unit (EIU) émet un classement annuel des villes les plus chères du monde et place Zurich en deuxième position après Singapour en 2018. Le magazine international *Monocle* classe Zurich première en qualité de vie en 2019.

Ces classements sont plus conjoncturels et médiatiques que scientifiques, mais pour ce qui détermine l'attractivité d'un site, et ce pour des raisons irrationnelles, l'eau est toujours l'indicateur ultime. Amsterdam, Bruges, Venise, Zurich… On pourrait citer à l'envi les villes qui tirent leur attrait et leur rayonnement de l'eau. À Zurich, le lac et les deux rivières qui la traversent sont utilisées comme lieu de baignade, la Limmat (officiellement) et la Sihl (officieusement). Le lac et la Limmat sont aussi utilisés comme moyen de transport, comme le Rhin à Bâle. Le matin, on y voit certains hommes d'affaires ou employés de banque se déshabiller dans la rue, mettre leurs vêtements bien pliés dans un sac plastique étanche avant de se jeter dans la rivière pour se laisser porter par le courant jusqu'à leur lieu de travail, ou traverser le lac à la nage.

***Limmatschwimmen*, 2018**
Depuis 1945, chaque troisième samedi du mois d'août a lieu à Zurich une baignade collective sur la Limmat. Sur les quatre bateaux visibles ici, deux sont de la police, un est réservé à la distribution de café aux nageurs, le dernier transporte leurs vêtements jusqu'à l'île *Werdinsel*, 6 km en aval.



***Limmatschwimmen*, 2018**
Distribution de café et collecte spontanée de déchets fluviaux.



Depuis 2017, Les Parisiens sont eux aussi autorisés à se baigner dans le bassin de la Villette, de manière très encadrée. La baignade reste interdite dans la Seine[25] et ses canaux (Saint-Denis, Saint-Martin et de l'Ourcq[26]), moins pour des raisons sanitaires que sécuritaires. En effet, la baignade provoque des noyades. Il s'agit souvent d'enfants. Et donc en France, plutôt que d'éduquer, d'aménager, de surveiller, on recours à l'interdiction. La baignade à Paris est proscrite par un arrêté préfectoral de 1923 encore en vigueur. Pour ce qui est de la qualité de l'eau, il est difficile d'obtenir des informations sur la pollution de la Seine. En vérité, on pourrait s'y baigner. Sauf après les orages, qui lessivent les chaussées et les trottoirs, font déborder les canalisations d'assainissement unitaires, entraînant une pollution liée au ruissellement. Le même phénomène s'observe d'ailleurs à Marseille. La plage du Prado est fermée après les grosses pluies, le temps que la pollution se dilue dans la Méditerranée.

Si on ne se baigne ni dans le canal Saint-Martin ni dans la Seine depuis 1923 mais qu'on se baigne au Prado et dans le lac de Zurich, alors que le climat n'y est pas si différent, c'est que la ville de Paris ne s'est pas encore assez transformée, ou pas aussi vite que d'autres.

Les Parisiens et les Franciliens trouveront mille raisons de ne pas se baigner dans la Seine et les canaux Saint-Martin, Saint-Denis et de l'Ourcq. Parmi ces mille raisons : c'est sale, c'est froid, c'est dangereux.

25. Paris & la Seine
Paris s'est développée autour de l'île de la Cité. Quatre grandes directions historiques s'y rejoignent. Deux vers le nord, traditionnellement plus industrieuses (rue Saint-Martin, rue Saint-Denis), en direction de l'Europe du Nord, et deux vers le sud (rue Saint-Jacques vers Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne, avenue d'Italie vers l'Italie), plus culturelles et religieuses. Dans les années 1990, à l'occasion de l'effondrement du sol d'une boulangerie située rue Saint-Denis, on découvrit fortuitement sous une cave une dent de mammouth. Cela signifie qu'avant d'être la plus ancienne voie de Paris, menant de l'île de la Cité à la basilique Saint-Denis, et bien plus haut vers les Flandres pour y assurer le commerce qui permis à Paris son développement, avant même que cette voie fut une voie romaine, une route, un chemin, un sentier pédestre foulé par des hommes de la préhistoire, elle fut un passage pour les mammouths. Les éléphants disparus d'Europe il y a 15 000 ans empruntaient la rue Saint-Denis pour aller boire au bord de la Seine.

26. Paris & le canal de l'Ourcq

Le canal de l'Ourcq, alimenté par la rivière Ourcq, qui prend sa source dans le département de l'Aisne, traverse au nord-est de l'agglomération des villes telles que Meaux, Sevran, Les-Pavillons-sous-Bois, Tremblay-en-France, Bondy, Bobigny, Pantin. Il est initié sous François Ier à des fins de transports de bois depuis la forêt de Retz, son domaine de chasse. Les différentes sources du domaine y sont captées. Léonard de Vinci aurait réalisé les premiers essais d'écluses à sas sur la rivière de l'Ourcq, canalisée dès le XVIe siècle. En 1661, Louis XIV accorde à son neveu Philippe d'Orléans (le futur Régent) les privilèges et péages de l'Ourcq. Le canal de l'Ourcq sera prolongé jusqu'à Paris sous Napoléon, à l'initiative de Chaptal, alors ministre de l'Intérieur. Dans ses *Souvenirs sur Napoléon*, il relate une conversation avec l'Empereur un jour de 1801 dans les jardins de la Malmaison : *J'ai l'intention de faire de Paris la plus belle capitale du monde… Je veux faire quelque chose de grand et d'utile pour Paris. Quelles seraient vos idées à ce sujet ?*
- Donnez-lui de l'eau.
- Bah, de l'eau ! Plusieurs fontaines et un grand fleuve coulent dans Paris.
- Il est vrai que des fontaines et un grand fleuve coulent dans Paris, mais il n'est pas moins vrai que l'eau s'y vend à la bouteille et que c'est un impôt énorme que paie le peuple, car il faut une voie d'eau par personne et par ménage, ce qui, à 25 sous la voie, fait plus de 36 francs par an, et vous n'avez aujourd'hui ni fontaines publiques ni abreuvoirs, ni moyen de laver les rues.
- Quels seraient vos moyens pour donner de l'eau à Paris ?
- Je vous en proposerai deux. Le premier serait de construire trois pompes à feu… Le second projet consisterait à amener la rivière Ourcq à Paris : cette rivière qui est à 22 lieues, verse ses eaux dans la Marne ; la Marne se vide dans la Seine ; de sorte que l'Ourcq peut être aisément amené au haut de la Villette, d'où ses eaux se répandraient dans Paris.
- J'adopte ce dernier projet, envoyez chercher M. Gauthey, et dites-lui de placer demain 500 hommes pour creuser le canal.

Pourtant on se baigne toute l'année à Marseille, la mer Méditerranée n'étant pas moins une "poubelle" que la Seine. L'usine de Gardanne renvoie ses boues rouges[27] directement dans le Parc national des Calanques. La cyanobactérie du nom de "sang des Bourguignons" menace le foie des baigneurs zurichois, et entre 30 et 50 Suisses se noient chaque année dans des lacs et des rivières (dont bizarrement 80 % d'hommes, 10 % de femmes et 10 % d'enfants). Ces chiffres peuvent être mis en parallèle avec les 230 Suisses et 3 700 Français morts sur la route en 2017 (selon l'Observatoire national interministériel de la sécurité routière). Pour autant, pas plus les Suisses que les Français n'ont interdit les voitures.

Nous pourrions imaginer la présence de maîtres-nageurs en été le long du canal Saint-Martin, au trafic fluvial très limité. À l'exemple de Bad Utoquai à Zurich, le canal Saint-Martin deviendrait un atout supplémentaire pour Paris, et le symbole d'un nouveau mode de vie. De plus, la transformation de ce quartier de la capitale, déjà bien amorcée par la gentrification, contribuerait à rééquilibrer les prix de l'immobilier entre l'est et l'ouest.

La Seine a déjà fait l'objet de nombreux projets utopiques ou modernistes visant à offrir à Paris la plage qu'elle n'avait pas. Paris Plages, installé chaque année sur les voies sur berges (voulues par Georges Pompidou en 1967, destinées à l'origine uniquement aux voitures et aujourd'hui rendues aux piétons), en est l'expression récente la plus aboutie. Mais pour nombre de raisons on ne s'y baigne

27. Boues rouges
La bauxite, extraite à Gardanne, à 50 km au nord de Marseille, contient à l'état naturel 40 à 60 % d'oxyde d'aluminium hydraté mélangé à de la silice et de l'oxyde de fer, qui donne à la terre de Provence sa couleur rouge. 1 tonne de bauxite chauffée avec de la soude donne environ 500 kg d'alumine, dont on parvient à extraire par électrolyse 250 kg d'aluminium. Le reste, les boues rouges, chargées de métaux lourds, sont envoyées directement à la mer via un pipeline de 50 km. À 7 km des calanques, à 300 m de profondeur, le fond marin est tapissé d'une boue rouge qui couvre 2400 km^2, l'équivalent de dix fois la ville de Marseille.

toujours pas. Or, comment le Grand Paris pourrait-il encore accroître son attractivité si ce n'est en développant son rapport à l'eau ?

GUISE
Situé sur une ancienne île de 9 ha conduite en peupleraie, le jardin du Familistère de Guise dans l'Aisne est régulièrement inondé par les crues violentes de l'Oise. 30 000 m^3 de terrassements ont été nécessaires pour remblayer un bras mort de l'Oise et adoucir le profil de l'ensemble des berges, afin d'offrir une promenade au bord de l'eau. Le jardin est découpé en 400 parcelles triangulaires de 100 à 700 m^2 chacune, aménagées pour présenter quatre tailles de végétaux : taillis, buissons, prairies, pelouses. La population a participé aux plantations du jardin grâce à un système de parrainage de plantes.
Un couloir de lagunage/ filtration par les plantes de 6000 m^2 épure l'eau prélevée dans l'Oise et vient alimenter un bassin extérieur, composé de galets et de petites surfaces de béton blanc. Des pontons de bois permettent de naviguer dans le jardin à pieds secs en toutes saisons.
Le confort en milieu extérieur rend hommage au "palais social" de l'industriel controversé, charismatique et éclairé : Jean-Baptiste Godin (1817-1888).



BEF
Baignade écologique flottante imaginée pour la Ville de Paris, en préfiguration de son ouverture programmée à la baignade. Le dispositif a la capacité de traiter la pollution par les plantes, et de participer à l'épuration d'un cours d'eau. Il renoue avec la tradition de baignade dans la Seine avant 1923. Cette invention a fait l'objet d'un dépôt de brevet en 2017.



IV - Les villes changent plus vite que les hommes

Et si cette révolution technique qui est la nôtre n'avait pas lieu sur le web mais dans la rue ?

Depuis le tout automobile des années 1960, les réalités citadines et métropolitaines ont explosé. La ville moderne était faite pour circuler et commercer. Elle s'offre désormais à toutes les projections : sociales, entrepreneuriales, politiques, artistiques, culturelles, personnelles, productives, sportives.

Dans la rue du XXIe siècle, je mange, je bronze, je nage, je travaille, j'achète, je débats, je m'informe, je cuisine, je me cultive, je drague, je dors, je chante, je danse et in fine je me mets en scène, seul ou à plusieurs, en famille ou en groupes sociaux pas si dématérialisés que cela.

En France en 2009, une énième musique fait son apparition sur le web et dans les rues des villes du Nord. La *Tecktonik*, dernière déclinaison électronique répétitive, née de manière spontanée dans les clubs et sur YouTube, pousse sur les places publiques de Lille et de Valenciennes des petits groupes de garçons et filles habillés de couleurs bariolées qui agitent leurs bras de manière saccadée. À la fois musical et chorégraphique, cet engouement convertit plusieurs lieux en pistes de danse à ciel ouvert.

Paris Plages, Flash Mob, Botellon, Techno Parade, Gay Pride, Nuit Blanche. Autant de manifestations urbaines venues au fil des dernières années élargir le domaine des possibles parallèlement à l'extension physique de la ville, due au développement des rues piétonnes, de la reconquête des friches industrielles, ferroviaires, bientôt pavillonnaires et commerciales.

Quand la voiture recule, puisque c'est le mouvement qui s'est amorcé en Europe, de nouvelles dynamiques s'emparent du territoire. Certaines de ces manifestations naissent de manière inattendue et spontanée, d'autres de la simple volonté politique. Dans tous les cas, ces pratiques définissent un paysage urbain en perpétuelle évolution, en perpétuelle réinvention.

Prendre la mesure de ces dynamiques sociales survenues sous nos yeux, c'est en anticiper de nouvelles et leur permettre de se développer, leur offrir des surfaces de réception, des lieux ouverts à l'appropriation, aux postures[28], au changement et à la nouveauté. Les habitants démontrent quotidiennement leur capacité à transformer les espaces par l'usage qu'ils en font, que ce soit en occupant des lieux publics, en les détournant de leurs fonctions, en y instaurant des habitudes. Le sport, les sociabilités et les cultures de rues fournissent à la ville les motifs de ses détournements et transformations.

28. Postures
Les jeunes générations adoptent des postures inédites. Les dossiers des bancs publics sont systématiquement utilisés comme assise. Les adolescents, habitués à se vautrer sur des canapés, avec pizza, smartphone et télécommande à portée de main, n'hésitent pas à "s'entasser" dans les lieux publics. On parle de génération affalée (et en anglais de *bunch of teenagers*). Nos propositions paysagistes prennent la mesure de ces attitudes en offrant des plateformes appropriables par tous, moins contraintes que les assises normalisées.

Dîner trottoir
Le 14 juin 2014 à Paris, une famille s'est installée sur un emplacement de livraisons pour y partager un dîner, avec table, chaises, vaisselle, fromage et dessert. La rue n'est pas piétonne, il n'y a pas d'arbres, on est à 200 m de la gare du Nord, plus grande gare d'Europe, jugée sale et mal fréquentée. C'est le dernier endroit où l'on penserait organiser un repas de famille.



Physiquement, combien de fois une personne change-t-elle durant sa vie ?

Une nouvelle coupe de cheveux, une barbe, une opération chirurgicale, un régime, des lunettes, une cicatrice, etc.

Dix fois, au grand maximum.

Physiquement, combien de fois une rue change-t-elle le temps d'une vie d'homme ?

Un stationnement payant, un changement de sens de circulation, une plantation ou un abattage d'arbres, un nouveau magasin, un dépôt de bilan, une construction, une démolition, un élargissement de trottoir, un incendie, un ravalement.

Probablement 150 fois au minimum.

La ville est statique, et nous sommes en mouvement, mais la ville change beaucoup plus vite que nous autres[29].

Mentalement, combien de fois une personne change au cours de sa vie ?

Un accident, la perte d'un emploi, un divorce, un coup de foudre, le jackpot au loto.

Peut-être dix fois.

Demain, la ville réunira les fonctions de lieu de mémoire, de théâtre social, de plateforme événementielle, de défouloir, de parc urbain, de complexe sportif, de réserve naturelle[30], de production agricole.

Aujourd'hui nos programmes d'espaces publics se ressemblent. Les distinctions claires de fonction et de typologie qui existaient hier entre un parc urbain, une place publique, les abords d'une zone commerciale ou un parvis de gare tendent à s'estomper. Le vivre-ensemble, le partage, et les attributs de la société du loisir qui est désormais la nôtre prennent le pas sur les anciens codes. Fontaines, plantations d'alignements, kiosques, promenades, bancs publics, squares et jardins, rues et places : tout un vocabulaire à réinventer, à adapter aux nouvelles fonctions de l'espace ouvert qui, en dépit des technologies de l'information, reste le seul vrai lieu commun s'il en est.

Le commerce électronique (e-business) croît dans le monde de 10 % environ par an. Dans le même temps, le commerce physique de détail décroît d'autant. Les centres commerciaux péri-urbains et les petits commerces de centre-ville subissent la même régression. Cette tendance est lourde

29. Changement
... (la forme d'une ville / Change plus vite hélas ! que le cœur d'un mortel) ; Baudelaire. *Le Cygne, Les Fleurs du mal,* 1857.

30. Réserve naturelle
On doit la première réserve naturelle de l'histoire à des motifs artistiques plus que scientifiques. Le peintre paysagiste Théodore Rousseau (1812-1867), l'un des fondateurs de l'école de Barbizon, obtient en 1853 de l'Administration des Eaux et Forêts la création d'une "réserve artistique" de 624 ha en forêt de Fontainebleau, officiellement portée à 1 097 ha en 1861 par décret impérial. À noter que la création du Parc national de Yellowstone aux États-Unis (900 000 ha, le plus ancien parc national du monde) date de 1872.
Il faut absolument sauver la forêt de Fontainebleau. Dans une telle création de la nature, le bûcheron est un vandale. Un arbre est un édifice ; une forêt est une cité, et entre toutes les forêts, la forêt de Fontainebleau est un monument. Ce que les siècles ont construit, les hommes ne doivent pas le détruire.
Victor Hugo.
Correspondance, 1872.

et mondiale. Elle se fait sentir depuis dix ans aux États-Unis et en Asie, plus récemment en Europe.

Les *malls* de type américain sont en l'état condamnés, ainsi que les zones commerciales d'entrée de ville qui sont amenées à s'effacer. On peut considérer que c'est une crise. On peut aussi considérer que cette disparition programmée est une excellente nouvelle. Ne serait-ce que pour le paysage. Les opérateurs commerciaux cherchent aujourd'hui de nouveaux modèles et de nouveaux territoires pour faire évoluer leur activité. Le loisir et la culture constituent leur principale échappée. Eux non plus n'ont d'autre choix que de réinventer leurs modèles économiques et urbains. J'ai commencé à travailler dès le démarrage de mon activité professionnelle sur plusieurs projets de parcs de loisirs et de centres commerciaux. C'est leur caractère instable, évolutif et incertain qui m'a intéressé. Ils doivent redoubler d'imagination pour attirer leur public. Le paysage y joue un rôle de plus en plus important, car il leur permet possiblement de dépasser la dimension strictement mercantile pour se mettre en politesse avec leur environnement, s'urbaniser, et ainsi proposer un service et une expérience sociale complète dès lors qu'ils sont en concurrence directe avec le smartphone dans la poche de chacun de leur client.

Je n'ai compris que récemment, et à 12 000 km du Triangle de Gonesse, ce que le groupe Immochan (Ceetrus) avait cherché à créer entre l'autoroute A1 et l'aéroport du Bourget. Sur le plan médiatique, le controversé

projet EuropaCity a payé pour tous les centres commerciaux qui ont défiguré notre paysage, alors qu'il entendait précisément les dépasser avec un programme et un budget inédits de loisir, de culture et de commerce.

Nous sommes en Afrique du Sud, à Cape Town. L'espace public est globalement absent ou principalement automobile, comme dans d'autres villes américanisées et obnubilées par la criminalité urbaine (Bogota, Caracas, São Paulo, etc.). Dans ce pays, les inégalités issues de l'apartheid ont persisté jusqu'à nos jours. Les plus riches (blancs), barricadés dans leurs villas entourées de barbelés, n'ont que peu d'interactions autres que domestiques ou de services avec les plus pauvres (noirs), relégués dans des townships faits de baraquements en tôle.

Il existe pourtant un lieu à Cape Town où tout le monde se retrouve, familles et enfants de toutes couleurs, à l'abri des nuisances de la circulation et en parfaite sécurité.

Nous sommes le 25 décembre. Toutes les boutiques du Victoria & Alfred Waterfront, dans le Silo District, sont fermées. Une foule venue se promener, se regarder, se détendre ou manger une glace est pourtant bien présente. Aucun autre lieu à Cape Town n'offre le même niveau de confort, de sécurité, de service et de civilisation, ni un tel espace partagé par tous.

Ce quartier portuaire a été récemment remanié autour du Zeitz Museum of Contemporary Art Africa (Zeitz MOCAA), seul musée d'art contemporain sur le continent africain. Ce vaste lieu loge dans un ancien silo à grains, coiffé d'un hôtel de luxe. Thomas Heatherwick, né en 1970, artiste,

designer et architecte anglais en est l'auteur.

Je comprends alors que l'espace public traditionnel (la rue) n'est plus en mesure de répondre à la société du loisir qui est la nôtre. Qu'il est excluant, inconfortable, impropre à la rencontre, à la flânerie, à la distraction et au commerce. Que ce qui se joue à Cape Town et en Asie va se jouer aussi en Europe très prochainement. Et que même à Paris, où Baudelaire a inventé l'idée de flânerie[31], il n'est déjà plus possible de flâner - même si les flâneurs ne le savent pas encore - que ce soit dans les rues du Marais avec leurs trottoirs de 1,50 m, sur les Champs-Élysées envahis par les boutiques de luxe et les showrooms de constructeurs automobiles, ou tout simplement le long de nos artères bruyantes et polluées.

L'approche paysagiste propose une ville de transformations, de transitions, de passages. Une ville composée de milieux naturels. En ce sens, sa conception serait plus proche de celle d'un jardin, d'un vêtement, d'un bouquet ou d'un plat cuisiné que de celle d'une construction systématique. Elle s'attache aux détails, aux relations et aux interstices des espaces, à leur programmation et leurs usages évolutifs, ainsi qu'à leur contexte socio-économique.

L'approche paysagiste consiste à imaginer les modes de vie extérieurs auxquels chacun aspire. La programmation fixe l'échelle des espaces, en se référant à des circonstances diverses : un mariage, un centre aéré, une réunion de copains, un affrontement sportif, etc. C'est le point de départ d'une construction collective qui s'inspire des rapports humains

31. Flâneur
Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde.
Charles Baudelaire.
Le peintre de la vie moderne, 1863.

comme source de dispositifs spatiaux, autour desquels s'organisent les fonctions plus génériques de purs déplacements. L'approche paysagiste prend la mesure des transformations saisonnières, climatiques, naturelles et sociales en tant que dynamiques qui se combinent dans une conception de l'espace urbain. C'est peut-être là sa pertinence.

Cartographie

À la lecture du *Grand Paris* d'Aurélien Bellan (2017), je constate ave étonnement que nous travaillé sur la plupart sites emblématiques q y sont décrits. Dans les premières pages, le ro contient une illustratio assez simple et belle, aurait pu être dessinée par un géographe tel q Jean Bastié (*Géograph Grand Paris, 1984*). No nous en sommes inspi pour décliner une autr interprétation graphiqu ce territoire. Cette cart Grand Paris est une ve minimaliste, paysagist et subjective du paysa de l'Île-de-France. Elle apparaître les principa grandes figures de cet géographie, qu'il s'agis de tracés historiques (Grand Axe), de grands domaines (Versailles) de transports. Sans ou des sites que nous avc étudiés, dont certains pourraient participer à une représentation mentale de ce territoir qu'est le paysage de l'Île-de-France : le plat de Saclay, le triangle d Gonesse, La Grande B La Défense ou le Carré Sénart.




EUR
IMAP
IMP
PLD
IMNA
IMRA
IML
CSB
IMCC
MLV
IMN
IMM
BOB
IMPV
IMI
IMC
IMBR
IMVS
CPC
IMT
VILG
CORB
IME

V - Le paysage est le monde

L'Occident pense et a pensé le monde à travers le paysage et ses représentations que sont les cartes. Les différentes techniques de cartographie ont accompagné et forgé nos imaginaires, nos cosmogonies, depuis les premiers relevés antiques issus de témoignages jusqu'aux premières photographies spatiales de la Terre. Les mondes du Moyen Âge, de l'Égypte antique ou d'autres périodes révolues nous renvoient autant à des représentations spatiales qu'à des considérations politiques. Les continents, les océans, les pays et les fleuves se définissent autant par leur silhouette et leur figure que par leur symbolique ou leur imaginaire associé. Le paysage et les cartes forment une matrice de représentations mentales qui nous permet d'appréhender le monde en image et en plan.

La carte de l'Occident a longtemps été une carte plutôt méditerranéenne. Elle a pris un sérieux tournant atlantiste à la découverte du Nouveau Monde. Aujourd'hui notre monde contemporain campe plutôt ses hauts lieux de part et d'autre du Pacifique. L'Europe, il faut bien le reconnaître, entre en ce début de millénaire un peu du mauvais côté du globe.

Les représentations nationales des États-Unis et de la Russie sont directement associées aux grands espaces, à leur caractère infini et leur immensité continentale qui relie les deux plus vastes océans de la planète.

Par contraste, les autres pays, comme les Philippines, la France, ou la Suisse, par exemple, ressemblent à un amas de confettis, ceci autant d'un point de vue géographique que politique. Les océans, lacs, fleuves et rivières apparaissent souvent en négatif sur les cartes. Or ils forment également un tout, grand océan planétaire qui sépare autant qu'il irrigue et relie les continents et les régions, commence et termine les histoires[32].

Quand elles ne nous sont pas familières, les cartes nous apparaissent d'abord abstraites, voire muettes. La silhouette d'un pays nous renseigne peu sur son identité, sa culture. À y regarder de plus près, chaque pays se représente pourtant à travers sa carte, en lui trouvant des analogies. L'Hexagone pour la France, la Botte pour l'Italie. La Suisse se voit comme un cochon. Je rêve de voir cette carte qui, après Alighiero Boetti et ses célèbres planisphères brodés (*Mappa*) aux multiples drapeaux nationaux, mettrait à jour ces représentations nationales en figures. Sans les connaître toutes, je crois comprendre en regardant la carte du Royaume-Uni, de la France, de l'Espagne et du Portugal, pourquoi on parle anglais en Amérique du Nord, comment chacun de ces pays regarde à sa manière vers l'ouest, jusqu'au jeu de miroirs qui s'opère entre le Brésil et le Portugal. Ces deux pays que j'aime sont à la fois une homothétie et une symétrie. Enclave lusophone dans un monde hispanophone en péninsule descendante, occupée moins par des hommes que par une entité immense et hostile (la forêt amazonienne, un enfer d'humidité - l'Alentejo, seul quasi-désert d'Europe). Ces

32. L'eau et les rêves
... dans l'imagination de la vision généralisée, l'eau joue un rôle inattendu. L'œil véritable de la terre, c'est l'eau. Dans nos yeux, c'est l'eau qui rêve. Nos yeux ne sont-ils pas "cette flaque inexplorée de lumière liquide que Dieu a mise au fond de nous-mêmes" (Lamartine, Les Confidences) ? *Dans la nature, c'est encore l'eau qui voit, c'est encore l'eau qui rêve. "Le lac fait le jardin. Tout se fait autour de cette eau qui pense."* (Paul Claudel, L'Oiseau noir dans le Soleil levant). *Dès que l'on se livre entièrement au règne de l'imagination, avec toutes les forces réunies du rêve et de la contemplation, on comprend la profondeur de la pensée de Claudel : "L'eau ainsi est le regard de la terre, son appareil à regarder le temps ...* (Claudel, Ibd.).
Gaston Bachelard.
L'Eau et les Rêves, 1942.

33. Désert
Entre 7 000 et 3 000 avant notre ère, plusieurs phénomènes se combinent et donnent lieu à de profondes transformations qui annoncent déjà le changement climatique que nous constatons aujourd'hui. La sédentarisation des populations dans le croissant fertile permet un développement important de l'agriculture, et dans le même temps la naissance de l'écriture, des métiers, et de l'esclavage. Les forêts qui couvrent

deux pays présentent les mêmes dispositions géographiques à l'expansion. Le Portugal a fondé au XVIIe siècle un empire si riche et puissant qu'il a conquis l'Amérique du Sud. Cet empire, il le doit en grande partie au commerce de la morue séchée, seul poisson qui pouvait se consommer facilement en Europe continentale avant l'invention du réfrigérateur. Quant au Brésil, son agriculture pourrait à elle seule nourrir le monde si elle se développait entièrement sur la forêt. Elle pourrait le nourrir mais l'étouffer par la même occasion. L'AGRICULTURE est autant moyen de survie que de destruction, et la connaissance que nous en avons depuis les origines va dans le sens d'une exploitation moins durable que destructive de notre sol. Si elle a rendu possible la naissance de l'écriture au Proche-Orient, elle a aussi mis l'homme à son service exclusif et transformé son paysage en désert[33]. Et l'on peut lui imputer l'une des pires famines qu'a connue l'Irlande au XIXe siècle[34]. Aujourd'hui l'agriculture intensive est rendue responsable de la disparition d'un grand nombre d'animaux et de plantes, qui ne nous ont pourtant fait aucun mal. Rien qu'en Europe, on estime que les populations d'oiseaux[35] ont été réduites de moitié dans les cinquante dernières années. Quant aux insectes, plus durs à quantifier, il suffit de regarder les pare-brise des véhicules, autrefois criblés après un long trajet nocturne.

Si l'on parvient à mesurer la diminution des populations animales et répertorier l'extinction d'espèces terrestres, ce travail se révèle beaucoup plus compliqué pour le sol[36] et les milieux marins[37], milieux obscurs,

alors ces territoires sont progressivement rasées, et s'ensuit ce qui arrive sous le climat méditerranéen par l'action combinée du vent, du soleil et de la pluie sur les terres à nu : le lessivage des sols. Le territoire le plus favorable du monde, qui regroupe la plupart des gros mammifères (vache, porc, mouton, chèvre) et des plantes les plus nourrissantes (blé, riz, orge) est appauvri. L'Occident doit son développement à l'exode forcé vers l'ouest de populations qui ont dégradé leur propre environnement. En France, on estime que la déforestation a progressé jusqu'à la Révolution.

Je suis tenté de voir la révolution néolithique récente, malgré toutes ses contributions à la formation de sociétés complexes, comme un cas de déqualification massive. Afin d'illustrer les gains de productivité autorisés par la division du travail, Adam Smith avait recours à l'exemple emblématique de l'usine d'épingles, où chaque phase de fabrication reposait sur une tâche infime exécutée par un ouvrier différent. Tout en exprimant son admiration pour La Richesse des nations, Alexis de Tocqueville ne pouvait s'empêcher de remarquer : Que peut-on attendre d'un homme qui a employé vingt ans de sa vie à faire des têtes d'épingle ?

James C. Scott. *Homo*

domesticus, une histoire profonde des premiers États, 2018.

34. Tubercules
Solanum tuberosum, la pomme de terre, originaire de la Cordillère des Andes, est cultivée en Amérique du Sud depuis 8 000 ans. Les conquistadors espagnols découvrent en 1532 une racine amère et indigeste, à l'aspect d'une pierre noire de la taille d'une noix, que les Incas font sécher au soleil avant de la cuire dans l'eau. Olivier de Serres la mentionne sous le nom de cartoufle en 1600 dans son *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*. Elle suscite d'abord la méfiance. On la suspecte de donner la lèpre, puis la peste. D'abord réservée au bétail, sa culture fait l'objet de différentes interdictions. Nourri aux pommes de terre alors qu'il était prisonnier en Westphalie pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763), Antoine-Auguste Parmentier parvint à faire la promotion en France de ce tubercule, alors que sa culture était déjà répandue en Irlande. La répression orchestrée par Cromwell en 1649 avait modifié le droit d'héritage des fermiers catholiques irlandais, entraînant une réduction des parcelles escarpées et rocheuses concédées par les colons anglais.
Le rendement de la pomme de terre, génétiquement très adaptable, y est supérieur

cachés, invisibles, inconnus mais tout autant ravagés par la boulimie des hommes.

Depuis l'an 2000, l'artiste Olivier Darné produit du miel au milieu des tours et des rues goudronnées, et son travail a révélé que la richesse de la biodiversité des villes peut dépasser celle des campagnes, arrosées aux herbicides et aux pesticides. Les abeilles de cet apiculteur urbain produisent quatre à cinq fois plus de miel qu'en milieu rural. Preuve de l'excellente qualité du "Miel Béton" : il a remporté plusieurs compétitions apicoles. L'avenir de l'agriculture se jouerait-il plutôt en ville qu'à la campagne ?

La ville contemporaine nous offre en tout cas plusieurs motifs d'exploration et d'expérimentations. Les artistes en sont parfois les initiateurs[38].

La surface moyenne d'une exploitation agricole en France est de 55 ha, et le revenu moyen d'un agriculteur est de 1 250 euros par mois en 2016 (source : Mutualité sociale agricole). Difficile dans ces conditions de trouver un équilibre économique en ville, où l'on doit réduire les surfaces tout en augmentant le loyer. On peut toutefois citer la famille Dervaes, et sa ferme urbaine, qui s'est rendue célèbre en 2015 en parvenant à l'autosuffisance (3,7 tonnes de nourriture produite par an) dans son jardin de 370 m^2 à Pasadena en Californie.

de 50 % à celui des céréales. Aussi sa culture dans l'île se généralise rapidement et devient la principale ressource et la base de l'alimentation. Entre 1800 et 1850, la population irlandaise passe de 4,5 à 9 millions. Mais entre 1845 et 1852 *Phytophthora infestans*, un micro-organisme oomycète responsable du mildiou de la pomme de terre, décime les récoltes et entraîne la mort d'un million d'Irlandais qui, pour survivre, vont émigrer en masse, vers les États-Unis en particulier.
Cette période tragique est connue sous le nom de *Great Famine*.
En 1900, la population de l'Irlande retombe à son niveau de 1800.
Autre tubercule originaire des Andes, *Smallanthus sonchifolius*, le yacon ou "poire de terre" (de la même famille que les dahlias et les tournesols), malgré son goût sucré, n'a pas convaincu les Européens depuis son introduction au XIXe siècle.
Quant à *Helianthus tuberosus*, le topinambour, originaire d'Amérique du Nord, très apprécié au XVIIIe siècle et encore au Canada, il est finalement détrôné par la pomme de terre, plus calorique. Écœurés par la consommation de topinambours et de rutabagas (*Brassica napus subsp. rapifera*) qui constitue la base de leur alimentation pendant la première guerre mondiale, les soldats allemands ne les réquisitionnent pas pendant la seconde. Il n'y a que les Français qui en gardent à leur tour un mauvais souvenir.
De nos jours, le topinambour est parfois commercialisé sous le nom d'"artichaut de Jérusalem", et le rutabaga sous celui de "chou suédois" ou "chou de Siam."

35. Oiseaux
En 1962, la biologiste américaine Rachel Carson publie *Silent Spring*.
Vendu à plus de 2 millions d'exemplaires, son ouvrage qui alerte sur les effets des pesticides sur les oiseaux et les humains contribue à l'interdiction du DDT en 1972, ainsi qu'à la création de la *United States Environmental Protection*.

36. Sol
L'ingénieur agronome Claude Bourguignon, autant précurseur que controversé, considère que 80 % de la biomasse de la Terre se trouve dans les sols.
Il alerte depuis les années 1970 sur la disparition des micro-organismes dans les sols agricoles européens.
Il estime que l'agriculture pratiquée aujourd'hui dégrade 10 tonnes de sol par hectare et par an, à coup de labour, d'engrais, d'irrigation et de tassement par de lourds engins.
La plupart des espèces de bactéries, de minuscules invertébrés et de champignons microscopiques qui représentent jusqu'à 5 tonnes de biomasse par hectare de sol naturel nous sont parfaitement inconnues.

37. Extinction de masse
Le biologiste Gilles Bœuf, spécialiste des milieux marins, nous apprend que même si seulement une poignée d'espèces marines sont officiellement éteintes - il est impossible de savoir s'il ne subsiste pas un individu "caché quelque part derrière un rocher" - nous vivons probablement une crise d'extinction de masse semblable à celle qui a vu s'éteindre les dinosaures, mais bien plus fulgurante, car sur un temps beaucoup plus court.

38. COAL (Coalition pour l'art et le développement durable)
Le prix COAL Art & Environnement, (décerné à Olivier Darné en 2012), soutient depuis 2010 les initiatives artistiques qui proposent des réponses aux problématiques écologiques.

Aux États-Unis, des cultures hors-sol - en milieu totalement confiné - de salades, de fraises des bois ou d'herbes aromatiques destinées à une restauration haut-de-gamme, réussissent à trouver leur équilibre économique. Et c'est à Brooklyn[39] que l'agriculture urbaine est née sur les toits dans les années 1970. En France, des fermes urbaines ou parcelles d'agriculture biologique de quelques hectares parviennent à écouler leur production directement auprès de leurs cueilleurs-consommateurs. La pisciculture, qui est en pleine expansion au Vietnam, pourrait devenir partout indispensable au vu de la chute constante des stocks de pêche, et trouver sa place dans nos villes.

Aujourd'hui, les équilibres économiques de ces dispositifs sont difficiles à trouver ailleurs que dans les champs de la pédagogie ou de l'animation sociale. Pour lutter contre le réchauffement climatique, il semble plus utile de stopper sa consommation de viande[40], ou de peindre en blanc sa toiture (afin de renvoyer les rayons du soleil) plutôt que d'y faire pousser des radis[41].

Le paysage représente notre monde. Il témoigne donc aussi de sa perdition : saccage des campagnes à coups de ronds-points, des villes et des entrées de ville à coup de boîtes à chaussures et de constructions malheureuses.

39. Brooklyn
Dès les années 1970 et 1980, les New Yorkais commencent à investir les toits, les pieds d'arbres et les friches à Manhattan et à Brooklyn, et initient un mouvement qui depuis s'étend des villes aux banlieues, des trottoirs aux *rooftops*.
Deux mouvements parallèles s'opèrent dans l'investissement de ces espaces à la fois singuliers et communs, à la fois supports d'appropriation et d'usages mais également sources de convoitise. Les *rooftops* en sont l'expression la plus flagrante. Ils peuvent être, aujourd'hui, des lieux luxueux et inaccessibles, réservés à quelques privilégiés (terrasses, piscines d'hôtels de luxe, par exemple) comme des lieux alternatifs et ouverts à tous (terrasses plantées, jardins partagés, bars, restaurants, etc.).
Cette ambivalence n'est pourtant pas généralisable à l'ensemble des interfaces et interstices de l'espace urbain jusqu'alors délaissés par les habitants.
Cet investissement traduit la volonté des citadins d'avoir des espaces extérieurs de partage et de rencontres. Ainsi ces dernières années, se sont développées et multipliées des initiatives locales et des collectivités favorisant une plus grande appropriation des espaces publics.

SuperBASE
Dégustation de framboises et testes de piétinement sur des planches d'essai hors-sol chez l'entreprise Florentaise à Nantes.



40. Viande
Arrêtez de consommer de la viande. C'est bon, mais vous n'en avez pas vraiment besoin. L'élevage est l'une des pires barbaries qui soit. Vous vous sentirez bien mieux et la Terre aussi.

41. Jardins suspendus
Les plantations en toiture-terrasse sont marquées par des conditions climatiques extrêmes, liées à l'absence de sol et aux chocs qui en découlent.
- Chocs thermiques : l'absence de sol annule l'effet d'inertie et le substrat passe rapidement de températures de nuit à celles de jour, de températures d'ombre à celles de plein soleil, etc.
- Chocs hydriques, obéissant aux mêmes phénomènes, mais accentués par l'incapacité du sol à fournir une humidité constante, qui remonte par capillarité. Ces chocs sont amplifiés en cas de perturbations dans les systèmes de perfusion par arrosage automatique, traditionnellement mis en place.
- Le vent accentue le dessèchement du sol.
- Le substrat a tendance à s'appauvrir très rapidement et n'a pas la capacité de se reconstituer à cause de l'action combinée des chocs et du vent, renforcés par l'imperméabilité des surfaces.
De plus leur caractère isolé limite leur biodiversité. Plutôt que d'essayer d'enrichir artificiellement le substrat, on peut travailler sur deux aspects :
- adapter des plantations de milieu pauvre, notamment avec les plantes chasmophytes (plantes de falaises et de fissure) ;
- épaissir le substrat par apport de matériaux légers, minéraux et inertes.
Le SuperBASE, substrat spécifique, issu d'un protocole scientifique de recherche, propose une charge de 750 kg/m^2 pour une épaisseur de 75 cm. L'inertie qui découle de cette surépaisseur permet d'atténuer les effets des conditions climatiques extrêmes.

Il est facile de critiquer l'architecture en pointant ses plus effrayantes contributions. Les meilleures intentions des maîtres d'œuvre ne les ont en effet pas toujours protégés de certaines aberrations. Les pires constructions du passé (certaines barres, dalles, tours[42] et autres lotissements[43] infinis) sont remplacées par de moins mauvaises constructions du présent, mais la livraison d'un bâtiment en fin de chantier marque souvent le début d'une lente dégradation. Les grands ensembles sont un cas d'école. Leurs transformations successives parviennent à corriger certains dysfonctionnements modernistes mais les problématiques qui les minent dépassent leur stricte dimension architecturale.

Nous ne sommes plus en Suisse mais à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis). En 2005, Zyed Benna et Bouna Traoré, deux adolescents, pénètrent dans l'enceinte d'un transformateur électrique pour échapper à un contrôle de police. L'accident dramatique qui s'ensuit jette le feu aux poudres dans la commune puis bien au-delà. Les émeutes se propagent dans le pays à d'autres banlieues et changent à jamais l'image de la France à l'international.

En 2016, nous sommes appelés par l'Établissement Public Foncier d'Île-de-France (EPFIF) pour nous pencher sur un sujet urbain des plus complexes et difficiles. Dix ans après les émeutes initiées sur le plateau du Haut-Clichy, et après une première salve de démolitions-reconstructions, le Bas-Clichy concentre encore les inégalités les plus cruelles du pays[44].

42. Tours
La capitale britannique a donné en 2015 le feu vert à la construction de pas moins de 263 tours autour de la City, alors que 237 étaient déjà en cours de construction en 2014.

43. Lotissement
Le système du lotissement diffère fondamentalement de l'habitat traditionnel par le fait que toutes les unités d'un ensemble (village) sont construites pratiquement en même temps, et par les mêmes concepteurs (avec ou sans architectes). Il en résulte une uniformisation de l'habitat, due au systématisme industriel de la construction et des détails (gabarits de fenêtres, profils de gouttières, menuiseries, couleurs, etc.).
Dès les années 1960, l'artiste américain Dan Graham avait fait la critique du système de logement pavillonnaire ultra-majoritaire aux États-Unis. La liste des options, des choix de couleurs, les déclinaisons formelles et l'énonciation de leurs combinaisons révélaient les conséquences de l'industrialisation progressive du bâtiment.
Le conditionnement opéré par les grandes entreprises, les standards des modules (parpaings) mènent rapidement à des solutions préconçues.
À l'inverse, l'habitat traditionnel (on parle aussi d'habitat vernaculaire)

répond à des logiques locales. Deux maisons voisines n'ont a priori aucune raison d'avoir la même forme de fenêtre, la même pente de toit, le même nombre d'étages, la même hauteur sous plafond... Elles ne sont pas planifiées.
En revanche, les mêmes matériaux (ceux de la région), les mêmes outils (techniques) sont utilisés. Il ne s'agit pas de regretter le Moyen Âge mais simplement de reconnaître que l'esthétique des vieilles pierres est aussi l'esthétique de l'invention des formes, de l'intelligence collective à tirer parti de l'environnement, à s'y adapter (paysage), et ce loin du systématisme de la construction industrialisée. Cette qualité, cette faculté d'adaptation (qui est un critère d'intelligence), on peut essayer de s'en approcher en faisant appel à des constructeurs différents (un architecte par maison, par exemple).

44. Bas-Clichy
Dans les années 1950 est décidée la construction d'un grand ensemble de logements à Clichy-sous-Bois, à proximité de la forêt de Bondy et dont la desserte et l'accessibilité devaient être assurées par l'A87, alors considérée comme le boulevard périphérique d'Île-de-France, reliant les grands ensembles en cours de construction. À Clichy-sous-Bois, en l'espace de dix ans, dix copropriétés sont construites. Plus de 3 300 logements sont ainsi ouverts à la propriété avec pour principaux arguments de vente : la proximité de la forêt de Bondy et celle de la future autoroute A87. La desserte offerte par l'infrastructure garantissait la connexion du quartier au reste de l'Île-de-France, territoire en pleine explosion démographique et en cours d'urbanisation et de densification.
L'abandon définitif du projet de l'A87, à la fin des années 1980, a eu les conséquences matérielles que nous observons aujourd'hui sur les copropriétés du Bas-Clichy : parcs de stationnement surdimensionnés, délaissement et encombrement des espaces extérieurs, dégradation critique des bâtiments, état d'insalubrité des logements et des parties communes, etc. Cet abandon a eu également de graves conséquences économiques pour les promoteurs et pour les propriétaires. Les premiers ont eu du mal à vendre la totalité des logements construits et ont dû trouver des solutions pour compenser cet échec (mise en location ou acquittement des charges de copropriété). Si, initialement, les cadres étaient la catégorie sociale ciblée, après confirmation de l'abandon de l'A87, ceux-ci ont rapidement déménagé et quitté le quartier trop enclavé et ne bénéficiant pas assez d'aménités pour être attractif. Le déménagement de ces premiers propriétaires a laissé place à une nouvelle population moins favorisée, attirée par des loyers peu élevés mais inconsciente de l'importance croissante des charges à payer. Cette situation a entraîné - ce qu'ont connu beaucoup de grands ensembles - le surendettement des habitants, la dégradation très avancée de leur logement, et de leurs conditions de vie (enclavement physique, image très négative du quartier, manque d'équipements publics et de commerces, espaces publics impraticables, etc.).

La mission de l'EPFIF consiste à poursuivre la transformation du quartier et neutraliser notamment le phénomène des marchands de sommeil. Dans les appartements des copropriétés du Bas-Clichy sont entassées des familles, parfois une par pièce, dans des conditions d'insalubrité extrême. Les ascenseurs ne fonctionnent pas. Les cages d'escaliers ne sont pas éclairées. Par manque d'entretien, les bâtiments tombent en lambeaux, jusqu'à ce que des pans de murs entiers s'effondrent dangereusement. Les habitants qui subissent ces conditions de vie sont des héros du quotidien.

Et il n'est pas facile d'exproprier les marchands de sommeil qui les maintiennent dans cette situation.

Ce qui me frappe au Bas-Clichy, c'est que les 50 % d'espaces verts mesurés sur la carte ne se lisent pas sur le site. On y voit surtout des parkings, parfois occupés par des épaves de véhicules posées sur parpaings, et des clôtures omniprésentes qui obligent les habitants majoritairement piétons à des détours incommodes.

Notre projet consiste à profiter de toutes les nouvelles opérations de construction pour intégrer les stationnements en pieds d'immeubles ou dans la topographie, et réduire la présence des voitures dans l'espace public. Non pas en infrastructure, ce qui revient à creuser des volumes chers et impossibles à faire évoluer, mais plutôt en superstructure ou en semi-enterré, de manière à offrir à tous des places qui pourront être aussi utilisées à d'autres fins dans le futur. Reconversions

agricoles ou encore artisanales, sous d'autres conjonctures économiques, qui sauront nous rendre moins dépendants de l'agroalimentaire ou des importations asiatiques pour nos biens de consommation. Les nouvelles générations d'habitants seront mieux motorisées que les actuelles et plus facilement courtisées si on leur propose de quoi garer leurs véhicules et à l'abri. Même si le taux de motorisation venait à baisser, en cas de généralisation de la mutualisation du transport individuel ou de développement des transports collectifs, il n'en reste pas moins quelques 2 875 voitures en stationnement qui, selon Google Maps, polluent le quartier et le paysage du Bas-Clichy et occupent abusivement un foncier précieux.

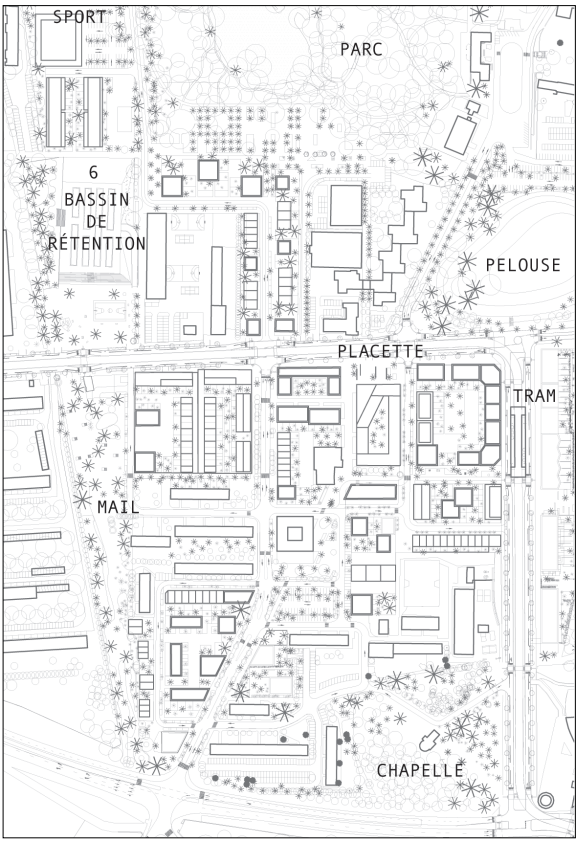
Ce qui me frappe aussi au Bas-Clichy, ce sont ces grandes barres d'immeubles continues (200 m pour la plus longue d'entre elles) sur l'allée Maurice-Audin, que l'on emprunte forcément en arrivant sur le quartier. Cette voie se nomme allée en référence au parc du château qui occupait précédemment le site, bien qu'elle soit aujourd'hui une rue principale et routière. Sur les voies structurantes du quartier, qui ne sont pas nombreuses, nous proposons de maintenir ces alignements architecturaux. Alignements significatifs et singuliers de volumes parallèles à la voie, avec des hauteurs elles aussi continues, agrémentées de quelques couleurs vives et aux écritures architecturales plus variées : balcons[45], toitures à pans, etc.

Au-delà de ces voies principales, à l'intérieur du quartier, un paysage très

45. Balcon
Un balcon, ça change la vie, ça devrait être obligatoire. On peut y paresser tout un week-end sans avoir le sentiment d'être enfermé. Voir le spectacle de la rue, comme autrefois lorsque les écrans n'existaient pas et que l'on s'attardait plus volontiers à sa fenêtre. Et y déjeuner à des périodes improbables, en novembre ou en février, à la faveur d'un rayon de soleil.

différent se dévoile, se découvre, s'habite et se construit. Ici, bientôt, plus de barre ni de tour, plus de boîte ni de sombres parallélépipèdes, mais des volumes un peu plus accidentés qui s'adaptent au terrain, des espaces publics qui s'interpénètrent dans les résidences et les quartiers, faits de volumes irréguliers ou de pentes de toits. Pas vraiment d'alignements ni d'uniformité, mais plutôt des juxtapositions et des contrastes. Soigné, mais toujours inattendu et spontané. Une agglomération de logements divers et variés : petits collectifs, maisons de ville, voire quelques pavillons. Ce désir de diversité, de mixité, d'intimité et de convivialité a été exprimé par tous. Par les habitants, par les commanditaires, par les élus.

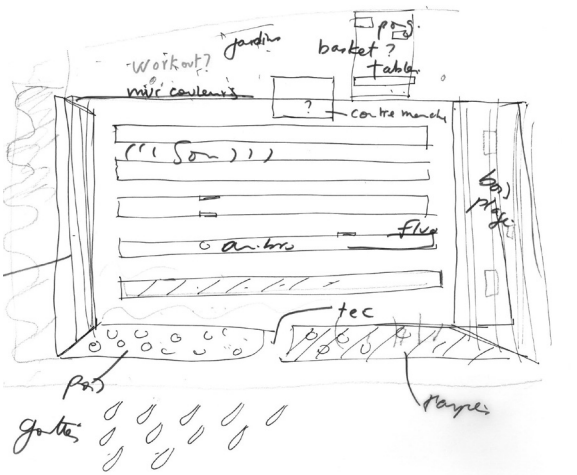
CSB
Opération de renouvellement urbain de 80 ha au Bas-Clichy. Autour d'espaces publics clairement identifiés s'organisent de nouvelles constructions d'immeubles collectifs dans différentes configurations : îlots fermés, ouverts, plots, maisons de ville alignées.

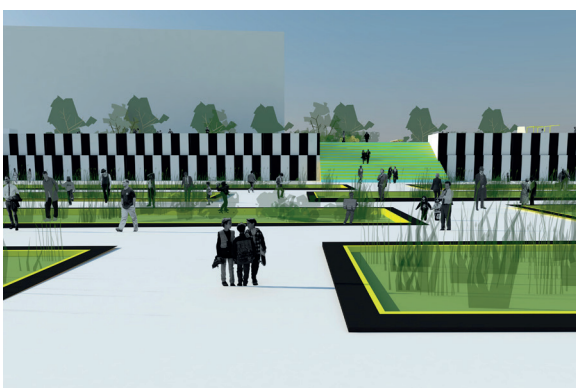


CSB
Images du bassin de rétention de Clichy-sous-Bois, extraites du vidéoclip de Kekra, *Pas Joli* : *J'suis issu des quartiers douteux où c'est pas joli.*
Transformation d'un ouvrage de rétention des eaux pluviales en jardin et *playground* : sujet difficile, complexe, et obscur.
Difficile, car le site a déjà fait l'objet d'une transformation, mais celle-ci n'a pas tenu longtemps. Il faudrait proposer autre chose que ce qui semblait pouvoir fonctionner, faire preuve des qualités d'un jardinier : imagination et persévérance.
Complexe, car le projet s'inscrit dans le cadre d'une rénovation urbaine délicate, avec des problématiques sociales, architecturales et technique s. Il faudrait être malin et curieux, humble et ambitieux.
Obscur, car il faudra accepter de ne pas tout comprendre, ni techniquement, ni politiquement, mais de produire quand même, oublier ses doutes et faire plaisir à tout le monde, comme peut-être seul un paysage peut le faire.









Aujourd'hui la démarche paysagiste, soucieuse d'espace public et d'environnement, apparaît légitime en réponse aux sérieux problèmes urbains qui se posent dans ce qu'on appelle les quartiers difficiles. L'ANRU1 a montré ses limites dans la résolution des inégalités. Les bilans les plus critiques avancent surtout un gain pour les cabinets d'architectes et d'urbanistes (tels que le nôtre). Ils ont étudié les plans de rénovation urbaine pour un montant de 40 milliards d'euros, avec à la clef des effets parfois limités sur le quotidien des habitants.

Il faut savoir rester humble lorsque l'on s'attaque à des sujets complexes sur lesquels les politiques publiques se sont cassé les dents depuis des décennies. De même qu'il n'y a pas de déterminisme architectural, il n'y a pas non plus de recette urbaine miracle pour régler les problèmes.

Redresser des rues, réhabiliter des façades, planter des arbres pour le futur, refaire des trottoirs : tout cela prend du temps, coûte de l'argent, et les résultats restent incertains, si l'on cherche à en mesurer l'impact sur le quotidien des habitants.

Parmi les nombreuses actions urbaines qu'on peut engager pour valoriser un quartier, ancien ou récent, populaire ou privilégié, il en est une qui surpasse toutes les autres.

Travailler pour une communauté, une ville, un quartier, une collectivité territoriale, un lycée ou une entreprise, c'est essayer de faire plaisir à tout le monde. Par définition, c'est

impossible car tout le monde est différent. On aura autant de mal à y arriver avec un équipement, une construction ou une œuvre d'art. Néanmoins, on peut imaginer faire consensus sur un point en faisant un beau cadeau. Un cadeau fait toujours plaisir. Si l'on veut faire plaisir à toute une famille, on fait plaisir aux enfants, par exemple pour certains avec un sapin à Noël et des jouets pour les petits. Si l'on veut faire plaisir à tout un quartier, on lui offre un *playground* original, et comme le sapin, c'est encore mieux s'il est éclairé.

Une "super aire de jeux"[46] qui ne ressemble à rien de connu saura éveiller la curiosité et la convoitise des familles dans un périmètre très large. Elle pourra être un motif de fierté et de reconnaissance pour les habitants, ainsi les visites extérieures et autres interactions familiales seront susceptibles de participer au désenclavement du quartier. À part un nouveau centre commercial (quand ceux-ci étaient encore objets de désir), il n'y a pas plus efficace pour déplacer les foules au quotidien. De plus, le caractère exclusif, unique et improbable de cet équipement public peut faire la fierté des habitants, car il ne se retrouvera pas ailleurs.

La dimension ludique et enfantine, comme le sport, est un formidable potentiel de développement urbain, car elle agit directement et du jour au lendemain sur l'image et la projection que les habitants se font de leur propre quartier. Elle développe aussi les capacités humaines d'interactions et de sociabilités.

46. Jeu
L'imaginaire enfantin, libre et puissant, n'a pas vraiment besoin de décors explicites pour se développer.
À l'exemple d'un jeu aussi spontané qu'interminable, pratiqué en groupe par des enfants de tous âges : la cabane. La cabane se décline en plusieurs versions : arboricole, troglodytique, forestière, etc. Il en existe également une version urbaine, intérieure et minimaliste, c'est la cabane du dimanche après-midi, dans la chambre, faite d'un matelas, en équilibre entre le sommier et le fauteuil, de manches à balais, de serviettes de bain tendues. Successivement bateau, tenture ou château fort, elle se prête à toutes les interprétations et toutes les abstractions. Elle est intelligente. Dans cette même perspective, nous cherchons dans nos propositions d'aires de jeux à nous adresser directement à l'intelligence enfantine, et donc à brouiller les pistes en superposant diverses évocations possibles.
Il s'agit d'offrir différents scénarios, interprétations, univers, et conséquemment une certaine abstraction ou invraisemblance pour nous adultes. "Cela ne ressemble à rien" est ici une qualité recherchée, que nous nuançons en "cela ne ressemble à rien de précis", car on peut y déceler des ressemblances avec un minimum d'efforts.

S'il n'y a pas d'enfants, alors c'est un peu plus compliqué. Il faut un cadeau pour adultes. Un cadeau collectif. Quelque chose qui fait plaisir à tout le monde. Quelque chose qui donne du plaisir à tout le monde. Qui permet de manger ou dormir, rigoler avec ses amis, se baigner ou faire du sport. Or les adultes sont souvent moins doués que leurs enfants pour prendre du bon temps.

We don't stop playing because we grow old; we grow old because we stop playing.

George Bernard Shaw.
Annajanska, the Bolshevik Empress, 1939.

BEL
La prise de risque est une notion pédagogique fondamentale dans l'approche du jeu comme outil d'apprentissage et de développement. C'est par la prise de risque que les enfants découvrent et repoussent leurs limites. C'est à travers la prise de risque que les enfants se comparent, se stimulent et se dépassent. Sur une aire de jeu, cette prise de risque peut-être encadrée, réfléchie, prévisible.
Elle doit rester visible et évidente pour les enfants : hauteurs de chutes et surfaces glissantes en sont les exemples les plus explicites. La prise de risque, c'est risquer de tomber, de se râper un genou, de trébucher, de glisser. C'est un motif de jeu en soi et un facteur d'émulation individuelle et collective. Les plus petits prennent modèle sur les plus grands et cherchent à repousser leurs limites. Les dangers sont clairement identifiés, la difficulté de certains jeux est assumée, en complément de la facilité d'autres.



BEL
L'aire de jeux du parc de Belleville à Paris, située sur une forte pente, est un parcours d'escalade présentant différentes inclinaisons qui correspondent à différents niveaux de difficulté et à différentes tranches d'âge. Depuis son ouverture en 2008, on n'y déplore aucun accident et la fréquentation continue de battre des records. Victime de son succès, elle fait en 2019 l'objet d'une réfection.



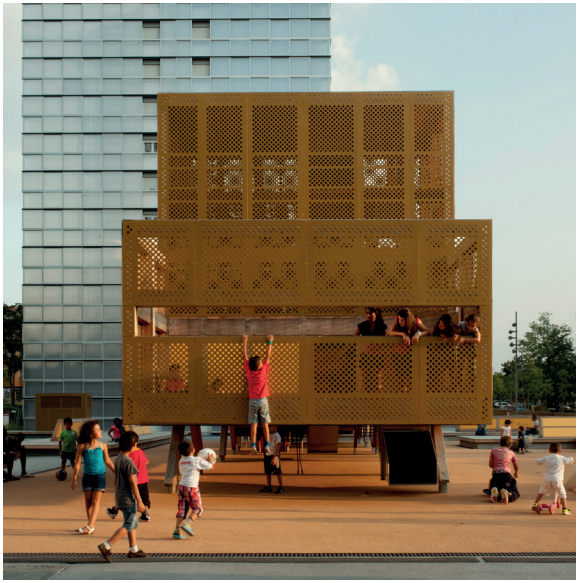
BLD
Allô, Brigitte ? Oui ça va. On est au parc Blandan, le nouveau truc, vous voulez pas venir avec les enfants ? Il faut absolument que vous voyiez ça c'est un truc de ouf.
Parole entendue au parc Blandan à Lyon, 2014.



BLD
L'aire de jeu du parc Blandan à Lyon est une vague de bois de 1000 m² surmontée d'un couloir long de 45 m.



LOR
Situé à Lormont, sur la rive droite de Bordeaux, le quartier Génicart Sud accueille depuis 2004 une aire de jeux de 25 m de long et de 4 m de large, comportant un trampoline et des toboggans. La terrasse supérieure est un lieu de rencontre pour tous les habitants du quartier.



TEF
Aire de jeux circulaire de 25 m de diamètre pour un projet en cours de parc urbain de 11 ha à Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis).



Pour ce qui concerne les jeux réservés aux adultes, autant les motos m'excitent, autant conduire une VOITURE m'endort. Il faut bannir au maximum les armes de destruction massive, et la voiture, au regard des statistiques de la sécurité routière, en est une. La plupart des immeubles contemporains sont construits selon des trames de parkings, et la circulation automobile a conditionné et subordonné l'ensemble de notre espace urbain. Nos conditions de vie, avec ou sans elle, nous sont désormais insupportables. La pollution et le bruit, le danger et les vies détruites.

Or les circulations, ainsi que les non-circulations, les stationnements, sont difficiles à transformer[47] dans les opérations urbaines. J'entends régulièrement le même diagnostic (les circulations ne sont pas claires), associé à la proposition corollaire (il faut clarifier les circulations[48]).

Pour ma part, j'accorde autant de valeur à l'accident, au trouble et à l'étrangeté qu'à l'ordre et à la clarté, que je rattache spontanément à des valeurs moyennes, tristes et décevantes. Mais sur ce point comme sur les autres, il n'y a pas de déterminisme architectural. Il existe des milliers d'exemples de villes bien ordonnées et magnifiques, d'autres tout aussi bien rangées mais déprimantes. Idem concernant les environnements chaotiques. Et les nouveaux plans de circulation de Rome, Londres ou Paris nous montrent qu'un réseau qui complique la vie des automobilistes améliore celle des piétons. Ordre ou rupture ne sont en rien par eux-mêmes gages de

47. Urbanisme de parking
Le stationnement en surface consomme beaucoup d'espace et génère une pollution importante, en dégradant le paysage urbain. Il reste malgré tout le plus économique, et est susceptible d'évoluer facilement vers d'autres occupations.
De nos jours, le stationnement en infrastructure donne visuellement le plus de satisfactions, mais il est le plus cher à construire, et les mètres carrés qui sont créés sous terre ne seront probablement pas exploitables dans le futur, à moins que la pisciculture urbaine ou autres productions alternatives ne se généralisent, ce sur quoi on ne peut pas vraiment parier.
Le stationnement en superstructure (parkings silos) est séduisant, car il offre de nombreuses possibilités de mutualisation et d'évolutions. Mais pour des raisons de phasage il est difficile à intégrer dans les opérations d'urbanisation.
Les stationnements semi-enterrés en pieds d'immeubles ou les socles de parkings présentent l'avantage de régler la question des logements en RdC, pour un coût inférieur à l'enterré, tout en préservant des perspectives d'évolution intéressantes et ouvertes. Au RdC d'un immeuble, mieux vaut un parking qu'un logement sur rue, volets fermés toute la journée. Les pieds d'immeubles et les lieux de vie collective polluent la vie

qualité ou de bien-être. La question est ailleurs, dans la surprise et le partage, dans le plaisir.

La révolution des mobilités, qui s'est amorcée avec l'autopartage, les véhicules électriques et autonomes, est aussi une révolution de la non-mobilité, c'est-à-dire de la lenteur, de la démultiplication des moyens de locomotion, et surtout du stationnement.

Beaucoup de nos espaces publics ont été conçus pour des moyens de locomotion qui n'existent plus : le carrosse, le cheval, la chaise à porteurs, le trolleybus. En France, les trams ont été démontés puis réinstallés cent ans plus tard. Les premières photographies des capitales européennes nous montrent des espaces où rue et parcs sont partagés entre piétons, cycles et véhicules, comme une esquisse avant l'heure de la zone de rencontre, régie par le code de la route en 2013. La stricte partition qui existe aujourd'hui entre l'espace de la rue et celui du parc est avant tout une partition sonore. Les véhicules à moteur thermique sont acceptés dans la rue et sont interdits dans les parcs et jardins, mais la distinction entre rue et parc pourrait bien s'estomper. La rue et les places pourraient devenir plus calmes, mais les véhicules électriques et silencieux pourraient également être acceptés dans les parcs. Les gyropodes et vélos électriques y sont déjà tolérés. Certains espaces extensifs pourraient se voir détournés en aires de pique-nique ou de jeux, directement depuis son véhicule. En d'autres termes : aller au parking[49]. Il existe aux États-Unis des plages réservées aux pickups. On y voit des familles,

d'un maximum d'habitants quand ils sont mal conçus ou inadaptés, créant des frustrations, dégradations et conflits. Chaque passant est concerné par les pieds d'immeubles. Les appartements ne concernent que ceux qui les occupent.

48. Circulations
Si les circulations ne sont pas claires, cela veut dire qu'on ne sait pas les distinguer. Plusieurs explications possibles :
On en est incapable, car on ne sait pas lire l'espace - car on n'est pas soi-même un architecte qui aurait des idées claires là-dessus...
Elles ont été conçues n'importe comment - c'est-à-dire pas par un architecte qui aurait des idées claires là-dessus..
Il n'y a pas eu de conception - car il n'y avait pas à l'époque un architecte qui avait des idées claires là-dessus...
Diagnostic bien pratique, puisqu'il légitimise d'office la position de celui qui est là pour y remédier.

49. PARK(ing) DAY
L'opération PARK(ing) DAY est un événement mondial organisé le 3ème week-end de septembre. Il mobilise citoyens, artistes et activistes pour transformer temporairement des places de parking payantes en espaces végétalisés, artistiques et conviviaux.

avec glacières, tables et chaises déployées sur le sable autour d'imposants véhicules. Le parc-parking est une préfiguration de ces nouvelles pratiques de loisirs et opportunités urbaines. Les nouvelles mobilités sont également des nouvelles non-mobilités, et les stationnements d'aujourd'hui seront amenés à être détournés en parcs, terrains de sport, de jeux ou de culture, d'expérimentation et de destination. Les nouveaux modes de déplacement impliquent nécessairement des nouveaux modes de "stationnement". Nous développons plusieurs projets de parcs de stationnement - selon leur dénomination française - incluant sur leur surface des terrains de sports et des équipements spécifiques liés à la voiture : barbecues, terrains de boules, ateliers de bricolage, agrès sportifs. Un grand nombre de pratiques de loisirs reste lié aux véhicules qui permettent de transporter nourriture et équipements, vélos, tenues de sports, jouets radio-commandés et quantité d'objets qui sont amenés à des fins de strict amusement. Le week-end, les surfaces de parking en enrobé peuvent être détournées en surfaces récréatives ou sportives. Il s'agit non seulement d'améliorer le niveau de service de ces surfaces en les équipant, les fragmentant, les déclinant, en les considérant comme lieux de vie, mais aussi de les lier finement aux espaces de circulation[50], d'en qualifier les raccordements et les accès qui sont autant de passages et de transitions. Le modèle de la chaussée et du trottoir, mis en place aux XVIIIe et XIXe siècles, est également celui de l'allée et des massifs, de la marche et du décor, de la circulation et de la fonction. Même si ce modèle reste imbattable car profondément

50. Histoire de ronds-points et de révolutions
Dans *The Roundabout Revolutions* (2015) l'architecte israélien Eyal Weizman dresse un parallèle entre les révolutions arabes et les ronds-points. L'histoire du rond-point commence en 1907 avec la transformation de la place de l'Étoile à Paris. Les ronds-points commencent à fleurir en Occident jusqu'aux années 1950, mais la congestion automobile les rend contre-productifs en l'absence d'un agent de la circulation. Ils sont abandonnés, jusqu'à ce que l'ingénieur britannique Franck Blackmore imagine en 1956 la règle de priorité inversée. Leur prolifération, cette fois-ci mondiale, redémarre à partir des années 1980. La France en assure la promotion avec un record de 40 000 carrefours giratoires.
En 2011, la plupart des révolutions arabes ont curieusement démarré par des rassemblements sur des rond-points : la place Tahrir au Caire, la place du 7 novembre 1987 sur l'avenue Habib-Bourguiba à Tunis, Sabaa Bahrat Square (place des Sept Fontaines) à Alep. Eyal Weizman fait remonter cette tradition insurrectionnelle au soulèvement de Gwangju (Corée du Sud) en 1980. L'efficacité absolue des rond-points les rend très vulnérables aux blocages. Remarquons qu'en France, en 2018, le mouvement des

lié aux fonctionnements de notre société, il peut être interrogé, non pas suivant le seul impératif de la rupture ou du plan libre, mais d'un point de vue social et libertaire. Car au fond, cheminer le long d'une "circulation", longer des voitures en stationnement, et croiser pour un bref instant le regard d'autres citadins, soit la rue, est d'une certaine manière une angoisse. Le cheminement unique, et sa variante le cheminement multiple, reste une contrainte qui ne conditionne pas que la marche, mais l'ensemble du corps au pas, le rapport à l'autre et dont on ne peut entièrement se satisfaire. L'espace public sera un jour, il faut l'espérer, ce territoire fait de purs détournements et raccourcis, transitions, séparations et distances : à la manière d'un paysage. Cet espace de libre circulation exploratoire pourrait être l'agglomération de surfaces fonctionnelles, ultra déterminées ou au contraire neutres[51] et abstraites, appropriables et dont le principe serait : différents niveaux de confort.

gilets jaunes commence par l'occupation de ronds-points en régions avant de converger vers la place de l'Étoile à Paris.

AGRICULTURE, ARCHITECTURE, VOITURE. Je nourris une méfiance profonde pour ces trois vecteurs de confort, piliers de notre civilisation, qui sont aussi les trois composantes du paysage et de sa dramatique transformation. Ils ont construit notre rapport collectif et fondamental au monde. Le monde, c'est-à-dire la terre sur laquelle nous reposons, ce que nous mangeons et qui nous constitue, l'habitat qui nous abrite et nous protège, la voiture qui nous permet d'explorer les routes[52] et les territoires. Notre paysage, en somme.

51. Neutre
Vous qui construisez des jardins, ne faites pas des parcs, des espaces verts ; faites des marges. Ne faites pas des terrains de loisir et de jeux ; faites des lieux de jouissance, faites des clôtures qui soient des commencements. Ne faites pas des objets imaginaires ; faites des fictions. Ne faites pas des représentations ; faites des vides, des écarts ; faites du neutre…
Louis Marin. Les Carnets du Paysage, n°26, Actes Sud/ ENSP, 2014.

Agriculture, architecture et voiture font l'objet de profondes mutations, qu'il ne suffit pas de critiquer, d'imaginer ni même d'anticiper. Ces transformations, urbaines, économiques et comportementales sont autant d'opportunités pour mettre en adéquation notre culture collective et le territoire qui les soutient.

It was a dark night and there were no lights or shoulder markers, lines, railings or anything at all except the dark pavement moving through the landscape of the flats, rimmed by hills in the distance, but punctuated by stacks, towers, fumes and colored lights. This drive was a revealing experience. The road and much of the landscape was artificial, and yet it couldn't be called a work of art. On the other hand, it did something for me that art had never done. At first I didn't know what it was, but its effect was to liberate me from many of the views I had had about art. It seemed that there had been a reality there which had not had any expression in art. The experience on the road was something mapped out but not socially recognized. I thought to myself, it ought to be clear that's the end of art [52].

Tony Smith.
Talking with Tony Smith.
S.J. Wagstaff Jr, 1966.

52. Route
La nuit était sombre ; il n'y avait pas d'éclairage ou de signalisation sur le bas-côté, ni de ligne de dépassement ni de parapets. Rien que la chaussée noire défilant à travers un paysage de plaines, cerné au loin par des collines et ponctué de cheminées d'usines, de tours, de fumées et de lumières multicolores. Ce trajet en voiture fut pour moi une révélation. La route et une grande partie du paysage étaient artificielles ; on ne pouvait cependant les qualifier d'œuvres d'art. D'autre part, ce parcours fit pour moi ce que l'art n'avait jamais fait. Ce que je ne pus tout d'abord nommer eut ensuite pour effet de me libérer de nombre d'opinions que j'avais sur l'art. Il semble qu'il y ait eu là une réalité que l'art n'avait jamais exprimée. L'expérience que j'avais vécue sur la route, pour précise qu'elle fût, n'était pas reconnue socialement. Je pensais en moi-même : il est clair que c'est la fin de l'art.

APPRENDRE DU JARDIN ET DU PAYSAGE

Ce qui est simple est toujours faux.
Ce qui ne l'est pas est inutilisable.

Paul Valéry. *Mauvaises pensées et autres*, 1942.

Jardin et paysage pointent des entités différentes mais sont intimement liés par la distance qu'ils opèrent avec ce qu'ils désignent. Le jardin comme représentation de la nature en raconte plus sur son auteur que sur son sujet. Le paysage comme représentation du territoire en dit autant de la portion du monde en question que de ses habitants. En cela ils sont chacun à leur manière un autoportrait.

L'idée que chacun est un jardin n'était peut-être pas concevable avant la promotion scientifique de l'écologie[53], ni avant le changement climatique que nous traversons. Pourtant, le jardin est porteur d'un enseignement infini, et c'est peut-être en le regardant comme un miroir que nous pourrons le respecter, nous en inspirer et donc nous respecter nous-mêmes comme jardin plus que comme pauvre pécheur (Occident) ou passager temporaire (Asie). Le paysage aussi est ce miroir. Celui de nos réalités et de nos faiblesses collectives.

Ici nous ne cherchons pas à apprendre comment concevoir son jardin ni bien aménager son environnement mais à comprendre ce que le jardin et le paysage peuvent nous inspirer comme source de sagesse, de liberté, de plaisir, d'humilité et de résilience. Quitte à prendre le contre-pied de quelques idées reçues.

53. Écologie
L'écologie, née au XIXe siècle, a d'abord été la science des relations entre les êtres vivants et leur environnement. À partir de la seconde moitié du XXe siècle, avec la prise de conscience de la pénurie des ressources et de la pollution, l'écologie s'est élargie à l'étude des systèmes environnementaux. Dans le même temps, elle a pris une tournure sociale et politique en dénonçant les agressions engendrées par les activités humaines, reconnues comme responsables du changement climatique.

VI - Faire paysage

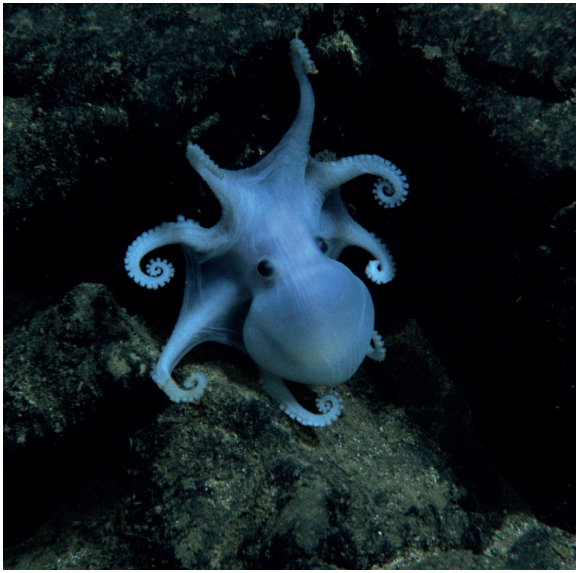
Le réchauffement[54] des océans, leur acidification et la surpêche mettent en péril les écosystèmes marins et la survie de nombreuses espèces de poissons. En revanche, on observe une prolifération constante des populations de céphalopodes depuis soixante ans dans tous les océans. Cette famille de mollusques (Cephalopoda, du grec ancien κεφαλή / képhalé, "tête", et πούς / pous, "pied") vieille de 500 millions d'années regroupe les seiches, les calmars et les poulpes.

La plupart des espèces de poulpes peuvent changer de couleur, projeter de l'encre et certaines peuvent même passer sous les portes, ouvrir des bocaux, utiliser des outils, réussir des puzzles. Le plus intelligent des invertébrés dispose de neuf cerveaux. Un dans la tête, les huit autres logés dans chacune de ses tentacules. Doté de capacités physiques et intellectuelles exceptionnelles, il détient les 8/9ème de son pouvoir au bout des bras[55].

54. Réchauffement
Pour se débarrasser des punaises de lits, certains hôtels chauffent les chambres à 60°C pendant quelques heures. Par un processus complexe dont une part dépasse encore notre entendement, la terre, qui est née il y a 4,5 milliards d'années, entre au XXIe siècle dans une phase de fièvre. Cette fièvre, dont nous pourrions bien être à la fois la cause et la cible, peut être vue comme une réaction temporaire d'autodéfense visant à débarrasser l'organisme vivant qu'est aussi notre planète du pire parasite de son histoire : l'homme.

55. Élevage
Plusieurs projets d'élevage de poulpes sont actuellement à l'étude au Japon, au Mexique et en Australie. Élever ces animaux entassés les uns sur les autres comme on le fait avec les saumons demanderait d'intensifier encore la pêche pour les nourrir, et consisterait à réduire en esclavage une espèce supplémentaire. Dans le même registre que la pêche électrique qui consiste à électrocuter les fonds marins et attendre que tout remonte à la surface, ce projet nous montre bien que la pénurie ne constitue aucunement une solution à nos problèmes environnementaux et ne fait en rien reculer les hommes dans le saccage programmé de leur environnement.

Casper
En 2014, des scientifiques ont découvert au large d'Hawaï une nouvelle espèce de pieuvre à l'aspect fantomatique, aussitôt baptisée Casper à cause de sa criante ressemblance avec le personnage de dessin animé. Minuscule et translucide, Casper vit à 4 000 m de profondeur. La mère est capable de couver ses œufs sans interruption dans les abysses pendant quatre ans.



> *C'est à peine une exagération de dire que la pointe de la radicelle, ayant le pouvoir de diriger les mouvements des parties adjacentes, agit comme le cerveau des animaux inférieurs.*
> **Charles Darwin.**
> *La puissance du mouvement chez les plantes*, 1880.

D'autres organismes ont démontré qu'une intelligence est possible en dehors du cerveau. Certains arbres, qui en sont dépourvus, sont capables de prendre des décisions en fonction des évolutions de leur environnement. Par exemple, retarder leur période de floraison en cas d'attaque de parasites. On sait maintenant qu'ils sont également capable d'apprendre et de communiquer les uns avec les autres. L'intelligence collective des abeilles et de nombreuses autres espèces conserve une large part de mystère[56]. Même des organismes unicellulaires comme le blob sont doués d'une intelligence qui leur permet de se déplacer dans des labyrinthes.

56. Intelligence collective
Le paysage aussi s'apparente à une intelligence collective et spontanée. Les paysans qui, génération après génération, ont forgé notre paysage ne se sont pas posé un instant de question esthétique. Ils ont fait preuve d'une intelligence collective, créant de leurs mains une œuvre inestimable d'élégance, d'adaptation (l'intelligence encore), de résistance et de beauté (allant parfois jusqu'à la transformation radicale de leur environnement). À titre d'exemple, il n'existe pas en provençal, ni dans la plupart des langues régionales, de mot pour dire : paysage. Le terme a été inventé après coup. Le mot et l'idée de paysage pictural seraient nés dans les Flandres bourgeoises du XVe siècle, sur un territoire désespérément plat.



Physarum polycephalum, une espèce de myxomycète de la famille des *Physaraceae*, est un organisme unicellulaire qui vit dans les tapis de feuilles au pied des arbres, étudié par de nombreux scientifiques en Hongrie, au Japon et en France, en particulier au CNRS. Ni animal, ni plante, ni champignon, son surnom de blob lui vient de son caractère informe ainsi que d'une analogie avec le film de science-fiction *The Blob* (*Danger planétaire*, 1958) avec Steve McQueen, décrivant un extraterrestre gluant et vorace. Découvert dans un jardin du Texas en 1973, il est d'abord attaqué à la hache, puis criblé de balles par des policiers, et même pulvérisé au jet haute pression par des pompiers, mais il ressuscite encore. Le blob double de taille tous les jours. On peut l'observer à l'œil nu : jaune, il ressemble à une omelette. Son expansion peut être mise à l'épreuve d'exercices de recherche de nourriture en laboratoire. Ses capacités d'apprentissage, d'interaction entre différents individus, de résolution de labyrinthes et d'anticipation dépassent l'entendement. En 2010, une équipe de recherche anglo-nippone met cette moisissure gluante et visqueuse à contribution pour l'optimisation du réseau de transport tokyoïte, en déployant de la nourriture sur une maquette, répartie selon l'emplacement des villes principales, et laissant *Physarum polycephalum* leur montrer le meilleur chemin entre différents points de nourriture. Le réseau créé par le blob a été considéré comme similaire et au moins aussi efficace que le réseau ferroviaire de Tokyo. Pour les nombreuses autres prouesses du blob, c.f. Audrey Dussutour. *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le blob sans oser le demander, 2017.*

Il en va de même pour la ville. Son corps physique et social est un organisme vivant qui agit de manière collective et insondable, parfois même bestiale[57]. Ses mécanismes sociaux, historiques, géographiques et économiques sont souvent obscurs. Mais cet appareil mystérieux dont on aurait égaré le mode d'emploi présente néanmoins des principes de fonctionnements récurrents : l'alignement, la place, le passage piéton, le trottoir. Un animal du néolithique a frayé un chemin que des hommes ont emprunté. Le chemin est devenu une route, puis une rue. La ville spontanée se décline selon une logique corporelle, animale et immuable, et le fait de manière infinie et exponentielle.

{ *Prenez un crayon et laissez aller votre main, c'est-à-dire votre pensée.*
Roland Barthes. *La Tour Eiffel*, 1964.

57. Bestial
Quand il n'y aura plus ni poissons, ni pétrole, ni abeilles et qu'on sera près d'une centaine de milliards sur la Terre (sans le savoir avec plus de précisions), quand le Brésil ne sera plus assez grand pour l'Inde (sans savoir vraiment non plus ce qu'est l'Inde exactement), alors on commencera à paniquer pour de bon. Ne parlons pas d'une panique du type "mouvement de foule incontrôlé", hurlements et hystérie collective telle que nous la vivons parfois aujourd'hui, qui est plutôt la réponse à une frustration. Non. Il s'agit d'une panique sans retour. Une panique implacable qui aura réussi à s'emparer des plus nihilistes d'entre nous. Une panique atterrante à laquelle la seule réponse sera : une société de fer. Une bonne hiérarchie totalitaire dont tous les "ismes" n'auront été qu'une pâle répétition, et que nous allons devoir nous résigner à réclamer, il le faudra bien. A vouloir s'affranchir de la sélection naturelle, on a fait une cordée dont personne ne réchappera, diront-ils. Et pour le coup, on n'aura depuis longtemps rien à leur répondre. Avec le caractère exponentiel de notre démographie et du saccage engendré, on ne va plus rien voir venir. Comme une fourmilière, pourvue d'une intelligence plus collective qu'individuelle et surtout, beaucoup plus bestiale.

Pour nous convaincre que notre tête n'est pas la partie la plus intelligente de notre personne[58](et que notre main en est le substitut légitime dans notre travail de conception), inspirons-nous du poulpe ! On peut aussi prendre en compte notre système neuro-digestif. Notre intestin contient à lui seul des centaines de millions de neurones. Les Anglo-Saxons parlent de *belly brain*, le cerveau du ventre. Ce n'est pas étonnant. En effet, il est beaucoup plus technique et délicat d'assurer la digestion des aliments, leur transformation en énergie, que de conduire une voiture ou résoudre des équations du second degré. De même, maintenir une pression équivalente du bas en haut de notre corps, réguler notre chimie intérieure ou assurer notre équilibre sont des tâches effectuées sans l'aide du cerveau conscient, souvent bien trop occupé à regarder la télévision ou déclencher des conflits.

Nous sommes constitués à 75 % d'eau. Comment notre corps fait-il pour éviter que toute cette eau ne se retrouve dans nos pieds, alors que nous n'avons ni carapace ni exosquelette pour la contenir ? Ce phénomène continue de dépasser l'entendement. Les arbres reproduisent la même performance, mais à une hauteur bien supérieure. On ignore toujours précisément par quel miracle ils parviennent à faire monter l'eau depuis leurs racines jusqu'au sommet de leur houppier, alors que la capillarité n'est pas censée agir au-delà de 1,50 m de hauteur. Il s'agirait d'une combinaison de phénomènes d'équilibre osmotique, d'évapotranspiration, de pression de turgescence.

58. Corps et âme
Depuis Aristote, cette distinction entre corps et âme a été considérée comme l'instanciation d'une division plus générale entre la matière et la forme. D'après Aristote, toute substance est un composé de matière et de forme, rassemblées à l'acte de sa création. Là réside la base du modèle hylémorphique de la fabrication. Dans l'histoire de la philosophie occidentale qui a suivi, le modèle hylémorphique n'a cessé de gagner en autorité. Le couple forme-matière est devenu également de plus en plus déséquilibré : la forme est apparue comme étant ce qui est imposé par un agent censé posséder un dessein [design] particulier à l'esprit en vue d'atteindre une certaine finalité, tandis que la matière, rendue passive et inerte, a été considérée comme le réceptacle de l'action de l'agent.
Tim Ingold. *Faire : Anthropologie, archéologie, art et architecture*, 2017.

Piloter un avion ou réguler une centrale nucléaire n'est finalement qu'une performance toute relative face à de telles prouesses. L'humilité et la prudence devraient nous inciter à nous méfier du pur produit de notre cerveau, constitué d'a priori, d'idées reçues, d'ego et de complexes.

Heureusement notre imagination ne relève pas exclusivement de la tête[59], voire du ventre ; mais aussi de la main qui dessine, écrit, lit (le braille), évalue, ressent ; du corps qui éprouve[60].

La meilleure manière de la convoquer consiste selon moi à la déléguer entièrement à sa propre main. C'est ce que l'on fait quand on écrit, quand on dessine, voire quand on fait le piquetage[61] des plantations sur un jardin, à la baguette. Aussi notre approche consiste à produire d'abord, en s'en remettant humblement à sa main, avant de se soumettre humblement à la critique[62] pour tester la résistance de nos propositions.

Quand il a conçu l'aménagement du parc de Versailles, en 1662, Le Nôtre avait certes fait dessiner de savants plans et anticipé la réalisation de son chef d'œuvre d'une manière hautement sophistiquée. Pourtant, au moment de disposer les arbres et les tracés monumentaux, les axes et les perspectives, il avait semble-t-il pris l'habitude de recomposer son jardin directement à la longue vue, au jugé.

59. Tête
Nos sociétés occidentales sont fondées sur une représentation verticale de la société, avec une tête (capital) qui veut, décide et dirige le corps, mais également un chef (capitaine) qui conduit une masse, et par conséquent le capital dirige le corps social.

60. Matérialiste
Je suis un architecte paysagiste entièrement matérialiste. La parole m'intéresse uniquement en tant qu'exercice. Le texte ne me parle qu'en tant que matière textuelle (*printed matter*). Mon champ est limité dans le temps et dans l'espace. Je ne suis pas un homme d'idées, de formules ou de slogans. J'ai une approche purement visuelle et manuelle. L'intelligence que je recherche, je la trouve parfois dans une main, la mienne, ou plus assurément dans celles d'une trentaine de personnes talentueuses que j'ai l'immense privilège d'avoir à mes côtés et d'accompagner dans leur travail quotidien. En ce sens, mes propositions ne dépassent pas la dimension du corps, et mes projections spatiales ne dépassent pas celle du regard. J'estime cette emprise maximale à une douzaine d'hectares, pas beaucoup plus, cette taille variant en fonction de l'altimétrie, du relief, du point de vue possible sur un terrain. Pour moi, le paysage est d'abord l'expérience

d'une chose. Pas celle d'une histoire. Il me plaît de relier le corps au site via l'œil, mais également via le pied et la main.
L'œil est le prisme par lequel le paysage s'offre au regard, à la reconnaissance, par lequel il fait image. En montant sur un escabeau, sur terrain plat, j'embrasse à peu près correctement un cercle de 200 m. Je vois 12 ha, cernés d'un horizon.
C'est par le pied que le paysage s'éprouve, avant de se découvrir. Il faut gravir la montagne pour percevoir le panorama. L'un fonctionne avec l'autre, précisément dans ce rapport entre le regard plombé par la marche et le regard illuminé par le point culminant, statique.
Et il n'est pas anodin que la photographie du lointain se déclenche après un parcours pendant lequel on n'aura de cesse de regarder ses chaussures. Le paysage est aussi dans ces lunettes : images d'Épinal, souvenirs d'enfance, romantisme et cartes postales. Il est l'opposé d'une construction rationnelle reproductible et extensive. Il est la relation de désir entre le milieu, lui-même au milieu d'autres milieux, et son spectateur à lunettes. Il est la scène représentée sur la carte postale.
La main enfin, qui rejoue l'expérience du site sur papier, à l'agence. Et qui projette. Car c'est elle qui projette, et non la tête. Cette main se déplace sur la feuille de papier comme un petit corps sur le paysage. Le stylo est sa canne, son bâton de pèlerin. Elle éprouve les distances et les hauteurs, les pentes et les équilibres, les co-visibilités (mot atroce qui renvoie au dommage collatéral). Ensuite on nomme, afin de vérifier qu'on ne raconte pas n'importe quoi.

61. Piquetage
Le piquetage consiste à disposer les plantes sur un jardin avant de les planter, afin d'en arranger les masses et les couleurs.

62. Critique
Le processus de décision du projet urbain et paysagiste est complexe. Dans les écoles, l'urbanisme est enseigné aux architectes, paysagistes et géographes, ainsi qu'aux profils plus littéraires issus de la sociologie ou des sciences politiques. Dans une commune, l'adjoint à l'urbanisme est celui qui détient le plus de pouvoir après le maire, et certains élus sont eux-mêmes de fins urbanistes. Il est vrai que depuis l'époque de Louis XIV, il existe une tradition politique d'échange sur le projet urbain, dont la paternité n'est pas le monopole du concepteur.
C'est dans ce processus d'échange (écouter, voir, faire) que repose l'intérêt d'une conception en équipe. Le rôle du concepteur consiste à écouter, proposer, reprendre, et reprendre encore. Le rôle du décideur est de guider, suivre, choisir, si possible sans choisir entre guider et suivre.

Je l'imagine assez bien, posté dans une allée en chantier, faisant déplacer d'un geste de la main, à droite puis à gauche, puis un petit peu plus à droite, un arbre d'alignement, un piquet ou le socle d'une statue, un œil à sa lunette et l'autre sur ses dessins. Jusqu'à ce que la composition lui convienne visuellement, que l'arrangement lui soit agréable. À lui ou à son illustre commanditaire, resté à proximité pour superviser l'application de son prestataire.

On raconte que pour faciliter ce travail minutieux de calage et de composition, Le Nôtre avait inventé un petit chariot muni de deux roues et de deux poignées permettant de déplacer facilement sur de courtes distances une masse telle que celle d'un arbre à planter. Son client aurait alors involontairement attribué un nom à cette invention, au détour d'une parole rapportée :

{ *Vous êtes un diable, Le Nôtre !*
Louis XIV

Aux discours, nous préférons le partage de la parole et du dessin, c'est-à-dire de ce plaisir privilégié de concepteur qui est le nôtre. Ce partage permet de passer de la confrontation et du clivage (j'aime, je n'aime pas) à la négociation, de la verticalité du savoir à l'horizontalité de l'échange, de faire naître un récit ouvert. Ce n'est pas la cohérence objective d'un discours qui est exprimée, ni la liberté subjective d'une conception qui serait revendiquée. Nous proposons une intersubjectivité. En d'autres termes, chacun doit pouvoir se raconter sa propre

histoire, et nous faisons partie de ce jeu. Aussi nous assumons cette part de subjectivité dès lors qu'elle laisse de l'espace aux autres interprétations. En cela notre démarche sur une place publique aujourd'hui est fidèle à celle que nous avions sur une aire de jeux pour enfants il y a quinze ans. Plusieurs scénarios et explications de texte doivent rester possibles, et surtout compatibles.

En 2016 nous sommes amenés à concevoir coup sur coup trois places de 2,5 ha. L'une à La Défense, l'autre à Clermont-Ferrand, la troisième à Bruxelles.

2,5 ha d'espace ouvert, c'est quatre terrains de football. Trop grand pour une place[63], et trop petit pour un parc[64]. Il s'agit donc d'un exercice difficile. Contrairement à d'autres configurations plus extensives d'espaces urbains, le dessin de l'espace en plan y joue un rôle majeur. Une nouvelle place est l'expression d'une volonté politique, d'une transformation urbaine et d'une vision pour l'avenir d'une ville, que son dessin se doit de traduire et de valoriser.

Ces trois places ont fait l'objet de centaines de propositions et de dessins, parfois de la main même des habitants convoqués pour des séances de concertation. Elles ont donné lieu à de nombreux échanges, à des critiques et à des négociations. Soumises à de fortes contraintes de circulation, elles traduisent pour des programmes identiques des personnalités urbaines distinctes. Elles ne sont pas des œuvres d'art, mais elles entendent dépasser le strict périmètre de leur emprise en se prêtant à des significations et interprétations

63. Dimensions d'une place
Nous dimensionnons souvent les largeurs maximales des places à une quarantaine de mètres, car cette dimension correspond à une distance limite de reconnaissance visuelle des visages. À moins de 40 m, nous sommes en mesure d'identifier les intentions hostiles ou pacifiques d'un semblable, à travers les expressions de son visage, et le blanc de ses yeux, qui permet de déduire les directions de son regard. Nous avons ça en commun avec le chien. Si l'on regarde dans une direction, le chien regarde dans la même direction. Cette capacité remonte à plusieurs millénaires de cohabitation avec l'homme. Les oiseaux, eux, disposent chacun d'une distance d'envol. Celle du héron cendré est de 70 m environ. Approchez-vous d'un héron. Il commencera par vous regarder et attendra que vous soyez à 70 m de lui pour aussitôt s'envoler. Même si la plupart d'entre nous ne vivons plus dans des milieux hostiles comme dans un passé lointain, il nous est resté quelques réflexes défensifs profondément ancrés dans nos comportements.

64. Dimensions d'un parc
Les principaux parcs parisiens mesurent entre 20 et 30 ha. Celui de La Villette 55 ha. Celui de La Courneuve 417 ha.

différentes. À nous d'alimenter l'imaginaire avec des anecdotes, sans fixer le scénario définitif.

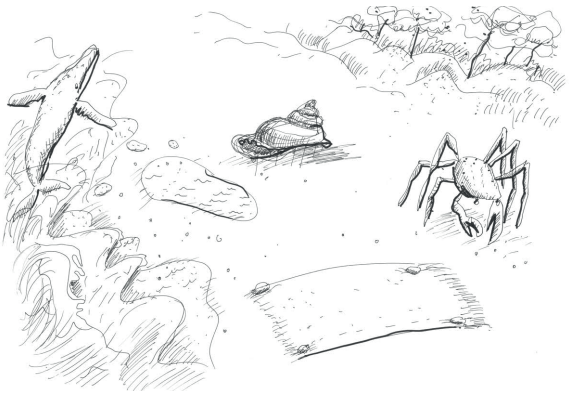
Chacun de ces plans est libre et ouvert, et exprime à sa manière un nouvel espace, *libre et ouvert*, très urbain mais principalement piéton, appropriable par tous.

La place de la Défense a fait l'objet d'un concours. Le jury de *Paris La Défense* a choisi un plan qui respectait dans les grandes lignes l'organisation précédente. C'est aussi une histoire rationnelle qui a été choisie, celle d'une place cadrée par quatre jardins. Mais une autre histoire plus subjective et personnelle a été livrée avec le plan. Celle de l'allégorie d'une plage, d'une transposition symbolique. La possibilité de cette histoire rend légitime toutes les autres, sans pour autant la neutraliser.

PLD
Plage de la Défense, planche d'essai de sol en béton poncé incrusté de métal.



PLD
Place de la Défense, allégorie d'une plage



* La sculpture de Calder porte déjà deux noms : *L'Araignée Rouge* et *Le Grand Stabile Rouge*. Celle de Miró également : *Les personnages* et *Deux personnages fantastiques*.

*Calder, l'Araignée Rouge, 1976**	*Crabe*
Miró, Les personnages, 1976	*Baleine*
Banquettes en pierre	*Dunes*
Abris	*Coquillages*
Pelouse	*Serviette de bain*
Marches en pierre	*Vagues*

PLD
1/2 000ème (2,5 ha)
La place de la Défense est située à l'exact barycentre du plus grand quartier d'affaires d'Europe, également musée d'art moderne et contemporain à ciel ouvert. Une place se dit en anglais *square*. Elle a quatre côtés. Ici quatre jardins accompagnent les sculptures de Miró et de Calder et recomposent sur la dalle de la Défense l'allégorie d'une plage : vagues, dunes, crabe, parasol et serviette de bain.



MIC
1/2 000 (2,5 ha)
La place des Carmes fait face au seul siège social d'une entreprise du CAC 40 non située en Île-de-France : Michelin. Le projet de la place des Carmes a permis un nouveau dialogue entre la ville et l'entreprise. Ainsi va naître un nouvel espace public avec jeux, terrasses et fontaines.

1 Parvis Michelin
2 Parvis de l'église
3 Aire de jeux
4 Arrêt de tram sur viaduc
5 Terrasses de restaurants
6 Bassin et fontaines



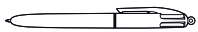
Le projet de la place des Carmes est le fruit d'un partenariat entre le groupe Michelin et la ville de Clermont-Ferrand. Pendant deux ans, nous nous sommes prêtés au processus de décision du groupe, à l'initiative de cette opération : les trois scénarios. Processus également adopté par la ville. Pour chacune de ces prises de décision, le groupe Michelin, d'une part, et la ville d'autre part sollicitent trois scénarios, et retiennent le plus favorable.

Cette démarche ouverte et stratégique fait ses preuves dans le monde industriel. Elle permet d'avancer en faisant des choix rationnels, tactiques et réfléchis sur des options qui se présentent au groupe. Cette démarche très cadrée a donné lieu, après deux ans d'échanges, à un projet très libre et expressif, dans lequel certains salariés du groupe y ont reconnu un pneu et des traces de dérapages. Cette idée simple n'avait jamais été exprimée auparavant. Il faut croire qu'en se soumettant à un processus collectif, on gagne en liberté et en imagination.

Autre démarche décisionnelle. La porte Ninove à Bruxelles avait fait l'objet d'une proposition dessinée qui ne donnait pas satisfaction. Le contexte démocratique de la ville est complexe, et l'on peut entendre les habitants se plaindre du blocage qui en résulte. Nous avons été appelés pour travailler avec ces derniers à un nouveau projet. Nous avons littéralement fait dessiner une infinité de propositions en plan par les Bruxellois de toutes origines, cultures, langues et confessions, dans le cadre d'une concertation[65]. Nous leur avons appris à dessiner en plan, à

65. Concertation
Notre méthode de concertation consiste à partager le dessin d'un projet, autour d'une table, chacun muni d'un Bic quatre couleurs. Cette séance de travail est proposée en début de mission à notre maîtrise d'ouvrage, en présence des différents intervenants : ville, services techniques, aménageur, chef de projet, etc. Mais elle peut également donner lieu à une séance avec les habitants ou les associations de quartier, par petits groupes.
Le fait d'exposer nos idées à l'aide d'un plan, de manière rapide et schématique, donne l'occasion à chacun de s'exprimer, de participer à un exercice collectif, et nous permet d'aboutir plus rapidement à une esquisse partagée.
Cette méthode évite le déséquilibre qui caractérise les échanges verbaux, tout le monde n'ayant ni le même poids ni la même aisance dans la prise de parole.
Elle se situe dans la dynamique actuelle du *warmstorming*, qui propose une approche à partir d'un dessin ou de Post-it supposément plus productive, rapide et démocratique que le traditionnel *brainstorming*.
Le caractère scolaire, minuté et ludique de cette séance permet de mettre tout le monde au même niveau (chacun pense ne pas savoir dessiner), d'impliquer les différents acteurs dans les

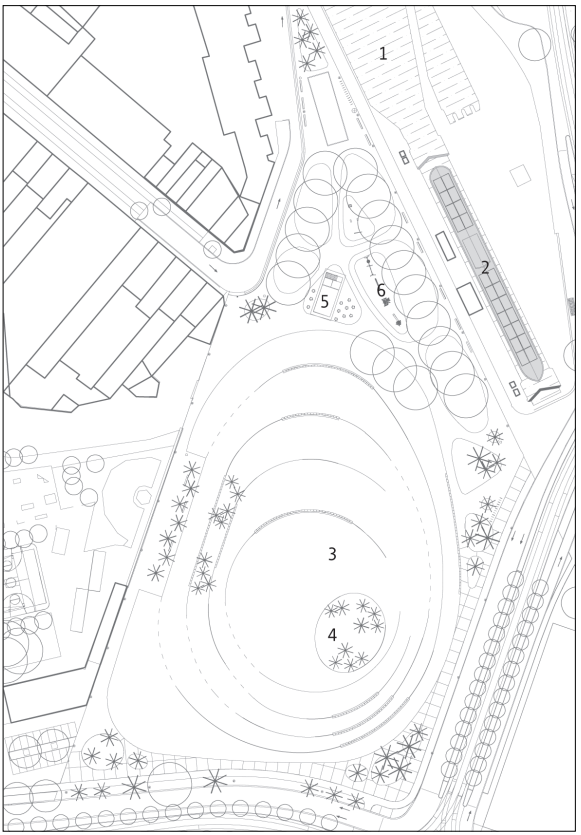
notre manière : les arbres existants en cercles, des étoiles pour les arbres plantés, avec un code commun pour les couleurs. Le projet est la synthèse de ces échanges. Il est simple, libre, généreux. Il n'est le projet de personne en particulier. Il est celui de tout le monde. Il nous ressemble, mais jamais nous n'aurions pu le faire sans leur aide.



décisions, et de mesurer la difficulté et la nécessaire délicatesse de notre travail de concepteur. Les quatre couleurs du Bic permettent d'utiliser un code commun : le noir pour le sol, le rouge pour les équipements ou constructions nouvelles, le vert pour les plantes, et le bleu pour l'eau. À peu de choses près, c'est le code que nous utilisons au quotidien pour nos dessins. Cela permet aux participants de se reconnaître dans les plans qui sont proposés par la suite. Ceux qui ont peur de dessiner sont invités à écrire directement sur le plan, en respectant simplement le code des quatre couleurs. Nous appliquons cette méthode dans le cadre de sujets de programmation d'espace public ou commercial, d'aménagements, ou même d'études urbaines de plus grande ampleur. Nous avons éprouvé cette technique de manière positive à de nombreuses reprises et, à chaque fois, nous en avons tiré un grand avantage en termes de rapidité, de remontée des informations et d'appropriation d'un projet par tous. Chacun contribue à alimenter notre réflexion et la somme des dessins présente rapidement un caractère d'évidence qui dépasse l'addition de prises de parole souvent plus contradictoires et arbitraires.

NIN
1/2 000 (2,5 ha)
La Porte Ninove à Bruxelles est en face de Molenbeek. Ici c'est l'option pelouse qui a été retenue par les Bruxellois à la suite d'une concertation réalisée au Bic 4 couleurs. Les courbes correspondent à des différences de niveau destinées à protéger la grande pelouse centrale du piétinement.

1. Canal
2. Écluse
3. Pelouse
4. Zone humide
5. Kiosque
6. Jeux & boules



Nous sommes maintenant à Paris, dans le Xe arrondissement. Nous sommes devant une agence de paysage. Non pas une fabrique de paysage, mais un atelier qui s'inspire de paysages pour concevoir nos espaces urbains, et qui se veut un signe de civilisation[66]. Un lieu qui entend travailler au plaisir d'autrui, et qui entend le faire avec plaisir. L'équipe est composée d'une trentaine d'architectes, designers, ingénieurs et paysagistes. La moyenne d'âge est de trente ans. L'écrasante majorité est féminine.

Nous sommes au bout d'une de ces cours du Faubourg-du-Temple, anciennement industrielles, marquées par une faible densité et un caractère confidentiel. L'impasse évoque la formule "mon Paris secret". Il n'y a pas de bruit, beaucoup de lumière et de la mixité. Mixité de fonctions (logements, bureaux, commerces) et une certaine mixité sociale. Précisément ce que nous ne parvenons plus à faire en urbanisme. Matin et soir, employés et habitants se croisent, souvent en sens inverse. Le week-end, les enfants jouent avec des balles, des chats et des chiens dans une ambiance *Boule et Bill*. Les habitants s'échangent des plantes et des conseils de jardinage. Même le gardien est bien habillé[67].

L'agence occupe un atelier industriel qui produisait jusque dans les années 1970 des machines destinées à l'imprimerie. Le grand-père d'une de nos architectes, qui y travaillait, nous en a raconté le fonctionnement. Sur place, il n'a reconnu que la charpente de chêne et d'acier qui soutient la verrière. Différents volumes en mezzanine, habillés de bois, occupent partiellement l'espace du rez-de-chaussée. Les panneaux contreplaqués de

66. Civilisation
Hypothèse : le projet paysagiste est un marqueur de civilisation, le témoin d'une avancée politique et culturelle. Le signe commun des empires et des modèles de démocratie. Douze hauts lieux de civilisation :
- L'Acropole à Athènes
- Le Forum à Rome
- Les pyramides de Gizeh
- Le château de Versailles
- Le Kremlin à Moscou
- L'université d'Oxford
- Le campus de l'université d'Harvard
- La Silicon Valley
- Manhattan
- Le National Mall à Washington D.C.
- Le palais d'Été à Pékin

Cette liste est subjective, restrictive et discutable. En revanche, ces lieux sont à la fois un projet politique et un projet de paysage. Le paysage y joue un rôle central. Il est autant le théâtre d'expression et de représentation d'une force collective (étatique, militaire, culturelle, religieuse) que le lieu de rassemblements et d'émulations. Ces différents lieux ne sont d'ailleurs pas étrangers l'un à l'autre, et ils établissent entre eux des relations d'inspiration, de compétition et d'hommages. Ils sont chacun des modèles d'excellence. Il sont aussi et surtout des lieux piétons, des lieux du dehors. Et si le projet paysagiste était précisément ce qui distingue les modèles de civilisation ?

bouleau, criblés de visseries noires, donnent une teinte blonde[68] à l'espace, permettent de jolies photos, et transposent sur bois le motif des perforations de banches à béton qui signent l'architecture de Tadao Ando. Le plafond est intégralement recouvert de mousse absorbante, telle qu'on en retrouve dans les studios d'enregistrement. Constitué de pointes de diamant, dans les mêmes teintes blondes, il neutralise la résonance acoustique du lieu et garantit un confort de travail inégalé en open space[69]. La promiscuité étant le pire écueil de ces espaces, plusieurs partitions ont été opérées. La plus importante sépare les postes de travail des employés de celui de leur directeur et serviteur. Un muret de 130 cm, plus haut qu'une place assise et constitué d'étagères, protège les écrans du regard. Les employés peuvent ne pas s'y sentir surveillés, ce qui est le meilleur parti pour tout le monde. Autre subterfuge de discrétion, les sanitaires sont regroupés avec la reprographie. Dans le même registre, la position assise est imposée aux garçons, qui sont en minorité. Ce sont plusieurs millénaires de culture de la domination qu'il faut s'attacher à réduire progressivement dans un but d'hygiène et de respect. Je ne suis pas en mesure de vérifier absolument l'efficacité de la démarche, mais une phrase remplace la traditionnelle injonction de propreté qu'on retrouve dans les toilettes de bureaux :

{ *Pee like a man : sit down and respect.*

67. Bobos
Nous sommes au cœur de ce qui est parfois décrié comme le quartier de bobos par excellence, la version française de la gentrification. Un quartier privilégié, peuplé principalement de familles exerçant des métiers créatifs, qui cohabitent et remplacent progressivement les populations de classes socio-culturelles inférieures et immigrées.

68. Blonde
Le blanc est peu présent dans la nature ailleurs que dans le ciel. Il pourrait être réservé aux plafonds et aux maisons grecques. Les murs blancs offrent les pires fonds aux portraits photographiques, aux scènes d'intérieurs de films, et par extension à notre quotidien. Sous nos latitudes, les murs blancs réagissent trop violemment aux ombres, aux variations de température, de lumière et aux teints hivernaux. Peignez vos murs en gris, ou en blond. Tout vous paraîtra plus beau. Vous aurez de plus beaux souvenirs photographiques. Vous vous sentirez mieux.

À l'étage, une vaste cuisine collective donne sur une terrasse extérieure, utilisée principalement en été pour les déjeuners. Des leçons de yoga y sont proposées en toutes saisons le mardi matin. En hiver, s'y joue une variante inverse du bikram yoga, en doudoune, jogging et chaussettes.

En cela nous sommes fidèles à l'évolution des espaces de travail qui intègrent une quantité grandissante d'espaces de non-travail. Cette tendance spatiale et de management nous vient encore une fois de Californie. Au sous-sol, trois caves viennent compléter le dispositif professionnel.

La première est utilisée comme atelier de bricolage et de réparation de vélos. On peut y descendre également une moto, à l'aide d'un palan coulissant sur la charpente d'acier. À l'origine, ce dispositif industriel de manipulation n'était pas présent, les machines-outils étant ancrées au sol du rez-de-chaussée. Manœuvrer une machine de 150 kg entre deux étages constitue une expérience assez grisante. Celle de refaire un embrayage de moto dans une cave l'est tout autant, et n'est pas totalement étrangère au yoga[70].

La deuxième cave est un réduit carré de 1,80 m de côté, voûté, intégralement recouvert de la même mousse isolante qu'au rez-de-chaussée. Elle abrite l'un des serveurs de réseau informatique les plus rapides de Paris, un set de batterie composée d'une grosse caisse, trois toms, une caisse claire et trois cymbales, une enceinte de retour pour la voix, ainsi que deux ampli de basse Peavey de 60 W chacun.

69. Open space
L'open space est aujourd'hui la condition de travail majoritaire dans les bureaux. Elle est réputée la plus économe en espace, la plus rationnelle, évolutive et efficace. Elle favorise les échanges, et a contrario pénalise la concentration. Les *open space* sont souvent décrits comme anonymes et bruyants. Dans un lieu calme, la moindre conversation téléphonique peut perturber un trentaine de concepteurs concentrés sur leur ordinateur.

70. Moto zen
En 1974, le philosophe et écrivain américain Robert M. Pirsig publie *Zen and the Art of Motorcycle Maintenance : An Inquiry into values*, traduit en français sous le titre *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*. Son livre met en parallèle un récit de voyage à moto à travers l'Ouest américain, une histoire de la philosophie, une approche du zen et des considérations sur l'entretien des motos. Il devient rapidement un best-seller.

On y tient facilement à trois, par exemple un batteur, un bassiste et un guitariste[71].

La troisième cave mesure 9 m². Un espace fantôme, situé au bout d'un petit tunnel, découvert par hasard lors du chantier par un électricien derrière une plaque de Placoplatre. Elle ne figure pas au cadastre. Elle ne contenait ni trésor ni squelette. Elle est à ce jour encore inoccupée. Elle ferait une excellente cave à vin, une bonne salle de torture, mais je ne suis amateur ni de l'un ni de l'autre. Ce lieu reste en devenir : ferme à bitcoins, champignonnière urbaine ou plateforme de rempotage.

Cette architecture que nous avons créée à notre image nous a donné plus qu'un espace de travail. Elle nous a donné un horizon, une confiance, une histoire. Elle nous a offert un paysage.

71. Heavy metal
Le zen n'est pas le seul recours face à la bêtise humaine et l'agression que peut produire le monde du travail. La pratique quotidienne du heavy metal ou d'une autre musique est également une solution de repli et de défouloir très honorable. Aux concerts de heavy metal, on assiste rarement à des altercations.

208, rue Saint-Maur
Situé dans une impasse industrielle du Xe arrondissement près de l'hôpital Saint-Louis, le local, d'une surface de 400 m², abritait précédemment un atelier de maroquinerie, et à l'origine une fabrique de machines d'imprimerie.
Les travaux ont consisté à reprendre tout le bâti du sol au plafond, en remaniant les volumes et les étages, la charpente mixte (bois métal) de manière à dégager de la surface, apporter de la lumière, et organiser plusieurs espaces de travail (bureaux, salles de réunion) et des lieux de vie (cuisine, terrasse, studio, wood shop, rock shop). La plupart des cloisons ainsi que l'isolation sont réalisées en panneaux de contreplaqué de bouleau, et le plafond est traité en mousse acoustique de manière à améliorer le confort des surfaces en open space.
Les réseaux électriques et informatiques sont logés dans des caniveaux recouverts de planches, de manière à permettre plusieurs configurations de bureaux, en suivant l'évolution de l'organisation de l'agence.





208, rue Saint-Maur
If a man does not keep pace with his companions, perhaps it is because he hears a different drummer. Let him step to the music which he hears, however measured or far away.
Henry David Thoreau. *Walden ; Or, Life in the Woods*, 1854.



Si le travail contemporain peut être une violence pour le corps et l'esprit, le travail du paysage est une activité privilégiée qui touche à la création, à la nature, au partage[72]. Son intérêt est de protéger globalement ceux qui y prennent part des agressions du monde du travail (stress, burn-out, harcèlement, abus de pouvoir, etc.) et de partager potentiellement une part de confort et de bien-être avec les usagers futurs. Mais la pratique paysagiste peut produire plus qu'une simple protection psychique. Elle présente la capacité à nous aider à nous transformer, à nous extraire de nos ego, de nos antécédents familiaux parfois lourds à porter, des prisons mentales telles que la famille, l'enfance, l'école, voire la religion pour ceux d'entre nous qui ont eu à les subir. Nous passons le plus clair de notre temps d'actifs à travailler. C'est donc, encore pour un long moment, le travail qui a la plus grande capacité à nous faire grandir. C'est sur lui qu'il faut s'appuyer pour se développer, se libérer de ses angoisses et de ses frustrations.

> *La nature ancre en nous des rêves tenaces de réussite (...) c'est à notre agitation que nous devons les villes, les bibliothèques, les vaisseaux spatiaux. Mais cet élan ne laisse guère de possibilités à l'équilibre individuel*[73].
>
> **Alain de Botton.** *Aussi longtemps que dure l'amour,* 2016.

La pratique paysagiste est un privilège, un signe de développement et une source

72. Partage
L'histoire de l'urbanisme est une histoire de vides (l'Acropole, les sept collines et le Forum romain, les avenues haussmanniennes, les parcs anglais, Manhattan, si l'on pense à Broadway et Central Park) et de pleins (Manhattan encore, si l'on pense aux skyscrapers, la ville d'inspiration totalitaire, le modernisme et l'architecture). Aujourd'hui, en faisant le constat des limites de la planification (les grands ensembles comme modèle du modernisme, les grands ensembles comme modèle de la ville durable) et en écoutant les urbains, la demande s'exprime en matière d'échanges sociaux, de rencontres, d'expérience et de bien commun, de lieux de partage. Certainement pas de composition, en planification ou en monumentalité. Or, il y a ici et partout un fort potentiel d'espace public : c'est globalement toujours un peu déjà planté, et c'est souvent directement connecté à une géographie, un site, une histoire. Ce potentiel rejoint d'ailleurs un phénomène fondamentalement européen d'extension du domaine public : piétonisation des centres-villes, reconquête des friches ferroviaires, industrielles, militaires, et bientôt pavillonnaires. C'est dans la ville contemporaine, connectée et périphérique, que se joue cette révolution,

à travers une série d'activités simples et partagées, qu'il s'agit de rendre accessibles et domesticables.

73. Amour
Publié en 2016, plus de vingt ans après son premier livre *Essays in Love*, *The Course of Love,* en français *Aussi longtemps que dure l'amour*, est un essai romancé de l'écrivain londonien Alain de Botton, né à Zurich, qui traite des relations amoureuses contemporaines, à travers le mariage d'un couple, dont l'homme est architecte paysagiste. Selon l'auteur, l'amour n'est pas un état mais une compétence qui s'acquière dans le temps. Il conseille notamment de ne jamais faire de reproches à son partenaire, principe qui s'applique également au monde du travail.

74. Confiance
La vertu principale d'une approche libre et intuitive est de donner confiance. Spontanée, la main est mieux disposée à la qualité si elle n'est pas entravée par la tête qui se démêle avec l'ego et les préjugés qui nous habitent et qu'il s'agit un temps d'évacuer. Une part de mon travail quotidien consiste à en aider d'autres à faire aboutir leur projet. Le stress au travail provient d'un sentiment de perte de contrôle. Rien ne se passe jamais comme on le souhaite ni comme on l'a prévu. La charge de travail arrive droit sur nous

d'apaisement et de bien-être, parfois même de confiance[74] pour celui qui sait s'en inspirer.

Elle tente de substituer à cette société du travail et du renoncement une société du loisir et des plaisirs. De la même manière que nous sommes soumis au principe de réalité, nous sommes soumis au principe de plaisir. Le principe de réalité, c'est que rien ne se passe jamais comme prévu[75], et que notre prise sur le monde est très limitée. Le principe de plaisir, c'est que la vie est trop courte pour la perdre à la gagner[76].

Henry David Thoreau ne cherchait pas autre chose en expérimentant une réduction minimale de son travail de survie.

L'exercice de notre métier d'architecte paysagiste comporte nécessairement une part de plaisir[77]. Sinon, malgré tous les principes de réalité possibles, nous risquons de n'avoir rien compris. C'est la même chose si nous concevons sans aucun plaisir une aire de jeux pour enfants. Autrement dit, comment pourrions-nous transmettre du plaisir si nous n'en éprouvons pas nous-mêmes ?

Cela ne veut pas dire qu'il faudrait faire n'importe quoi, dans un esprit dilettante ou nihiliste, et qu'il ne faudrait pas se donner du mal. Comme dans toute activité professionnelle, sportive ou culturelle, le goût de l'effort est primordial. Le jeu est une affaire très sérieuse. Ceux qui, enfants comme adultes, jouent aux échecs, aux petites voitures ou au volley-ball le savent bien. Dans nos sociétés, on accorde souvent au paysage et au jardin une importance relative car le plaisir auquel ils sont associés est toujours suspect, quand d'autres composantes sont jugées plus essentielles et urgentes.

avec son lot d'urgences, de charrettes, de réunions à assurer, de dossiers à rendre. La concrétisation des projets tant attendus s'accompagne des soucis du chantier, malfaçons, réserves, et autres conflits. De plus, un projet n'est jamais vraiment fini. On fait le constat de reprise en septembre, il faut remplacer les végétaux, et en septembre suivant il faut remplacer les remplaçants. Tout est vécu comme source potentielle de stress et de frustration. Or pour l'architecte paysagiste, le contrôle n'a pas véritablement d'intérêt. De plus, il est totalement impossible à satisfaire. Les plantes, animaux, et humains qui peuplent les projets de paysage sont à peu près aussi incontrôlables que des algues, ou tout autre organisme vivant, qui flottent à la surface du lac de Zurich à la fin de l'été. La confiance en soi qui fait principalement défaut à la plupart d'entre nous génère du conflit, de la domination, du non-dit et des malentendus.
Le contrôle est source de stress et de frustration.
Le non-contrôle est source d'émerveillement, de connaissance et de confiance en soi. Si l'on peut accepter l'idée qu'on n'apprend que de ses échecs, alors on en aura moins peur.
Ever tried. Ever failed. No matter. Try again. Fail again. Fail better. Samuel Beckett. *Worstward Ho*, 1983.
Si l'on peut accepter l'idée que les désirs ne sont jamais satisfaits, alors on saura en faire abstraction. Si l'on peut vivre avec l'idée de ne rien savoir, alors le contrôle peut faire place à la confiance.

75. Ce qui se passe
Personne ne sait ce qui se passe aujourd'hui parce que personne ne veut qu'il se passe quelque chose. En réalité on ne sait jamais ce qui se passe, on sait simplement ce qu'on veut qui se passe. Et c'est comme ça que les choses arrivent.
Extrait de dialogue du film *Liberté, la nuit* (Philippe Garrel, 1983) dit par Jean-Pierre Léaud. Générique de l'émission *Les Pieds sur terre*, France Culture.

76. Gagner
D'après le calcul de Henry David Thoreau, auteur de *Walden ou La vie dans les bois*, il suffirait de travailler six semaines par an pour survivre et passer le reste de sa vie à lire et à observer la nature.

77. Plaisir
Le plaisir permet de libérer le potentiel du territoire en donnant de la valeur au projet urbain et au processus autant qu'au territoire comme objet d'une transformation. Ce plaisir est souvent lié au sport, au jeu, à la futilité, au rassemblement et au loisir.

Pourtant, les usagers des villes demandent systématiquement plus de paysage, de verdure et de jardins. Leurs volontés ne peuvent donc pas être politiquement ignorées. Même si celles-ci sont à relativiser au regard d'urgences techniques, sociales ou économiques.

La pratique du paysage et du jardin est donc affaire de plaisir et de détails. Affaire possiblement urbaine et sérieuse s'il en est, mais le plaisir en est la raison d'être.

VII - Histoires de détails

Les détails[78] du paysage, pris chacun séparément, sont relativement insignifiants, en tout cas rarement remarquables ou déterminants. Telle essence d'arbre ou arbuste le long d'une voie, largeur de voirie de 18 m ou de 16 m, éclairage public (utile 2 h par jour pendant 3 mois de l'année), avaloir le long d'un caniveau, banc public, revêtement de sol, couleur d'une signalisation, etc.

Or le tout qui est l'ensemble de ces détails finit par revêtir une certaine importance dans l'appréciation de notre quotidien. Chacun de ces détails dispose d'ailleurs d'un fort pouvoir de nuisance. Un dérèglement peut valoir instantanément un amas de courriers dans la boîte aux lettres d'une mairie.

Le paysage, comme la gastronomie, est aussi un genre littéraire[79]. Un paysage est un territoire qui se représente et se raconte par le menu, par le détail autant que par le tout, et par la surface, pour ne pas dire le superficiel. Nos projets racontent des territoires en mutation et des paysages en devenir. Mais au final, ce sont les détails qui sont vécus et qui nous parlent. Le reflet d'une jolie pierre, un arbuste en fleur, le refuge d'un banc, une couleur, et ce qu'ils peuvent nous dire de nos villes. Non que les détails soient plus profonds que la surface. Ils sont tout aussi infinis mais plus facilement à notre portée.

La grammaire urbaine qui est la nôtre se compose d'un peu de géographie et d'histoire, mais toujours associée à des anecdotes et des

78. Détails
En cela nous sommes fidèles à la tradition du jardin japonais, dans lequel les détails priment sur le tout.

79. Gastronomie
La littérature gastronomique est née avec François Pierre La Varenne (1618-1678) et son ouvrage *Le Cuisinier français*, publié en 1651, qui marque la première grande révolution de l'art culinaire. On peut citer également Alexandre Dumas : *La cuisine des Mousquetaires*, chapitre du *Vicomte de Bragelonne*, (deuxième suite des *Trois Mousquetaires*) et surtout son *Grand dictionnaire de cuisine*, véritable "bible" gastronomique, publié après sa mort en 1872.

objets de curiosité, qui cherchent à donner de l'intérêt et une part de liberté aux espaces que nous dessinons ainsi qu'une saveur aux récits que nous en faisons, comme ici dans ces pages.

À suivre :

Une histoire de sol.
Le sport pour les nuls.
Robinia pseudoacacia,
le plus vieil arbre de Paris.
La vie secrète des insectes.
Un nid de cigogne de 500 kg.
Histoires de goûts et de couleurs :
bleu, blanc, orange.
Histoires de goûts et de couleurs :
les couleurs du paysage.
Le fauteuil de caoutchouc.

BLD : Histoire de sol
Plateforme pour pratiques sportives informelles sur le site Blandan à Lyon, installée en 2013 en lieu et place d'anciennes casernes militaires.
Les dalles existantes et les anciennes fondations ont été conservées. Les fissures sont assumées, les marques des constructions restent visibles au sol, et de nouvelles plantations entre ces anciennes emprises organisent les fonctions et les non-fonctions, les séparations et les distances, l'entropie et le grignotage progressif du site par le végétal.



BLD : Histoire de sol





BLD : *Sport for dummies*
Le culte du corps nous arrive comme d'autres transformations de nos comportements des États-Unis. À l'origine, le devoir de dépense physique répondait à des principes hérités de l'hygiénisme. Il répond désormais à des diktats plus esthétiques : le culte du corps. Pourtant, le gros du peloton connaît vaguement les règles du football et du tennis, et s'en tient à une pratique épisodique, en amateur, et totalement décomplexée. Le sport du dimanche n'est pas une version rudimentaire de la compétition et des pratiques officielles. Il en est le laboratoire. Chaque année, de nouvelles formules ou règles de basket, de football, de rugby ou de volley-ball s'inventent sur les pelouses publiques, sur les places et dans les rues. Des déclinaisons et combinaisons sportives améliorées apparaissent spontanément, l'impayable tennis-ballon, par exemple. L'enjeu est de proposer des surfaces de sport pour ces pratiques informelles, qui représentent l'écrasante majorité des pratiques sportives. Il est impossible de jouer raisonnablement au football sur un terrain réglementaire sans équipements, sans 21 amis motivés, sans crampons et surtout sans une sérieuse condition physique. Il faut sortir des formalisations exclusives et encadrées du

sport qui découragent les familles, les enfants, les “un peu moins jeunes” et surtout les nuls (*dummies*) - nous tous.
Une manière d’y parvenir consiste à repenser les terrains, les rendre plus accessibles, c’est-à-dire plus petits, solides et indestructibles. Filets, clôtures, grillages, surfaces spécifiques peuvent être réduits, sans compromettre l’amusement, voire en augmentant les possibilités d’invention et de laisser-aller.
Les éléments du commerce sont des produits industriels formatés. Éprouvés pour la compétition, ils peuvent être moins adaptés aux sévices de l’espace public. Un mur en béton, une table de ping-pong faite de grosses poutres de bois, cela se répare facilement, d’un coup de truelle ou de marteau.
Tout petit, tout près : une autre manière de faire repose sur la multiplication et l’agglomération de petits terrains : juste en bas de chez soi.
Les transports sont suffisamment pénibles pour ne pas s’infliger des déplacements inutiles à l’autre bout de la ville pour trouver un terrain de jeu. Cela multiplie de façon exponentielle les rencontres entre voisins, et diminue proportionnellement les embrouilles entre vrais amis, pour des motifs de règles mal connues, de triche et de mauvais perdants.

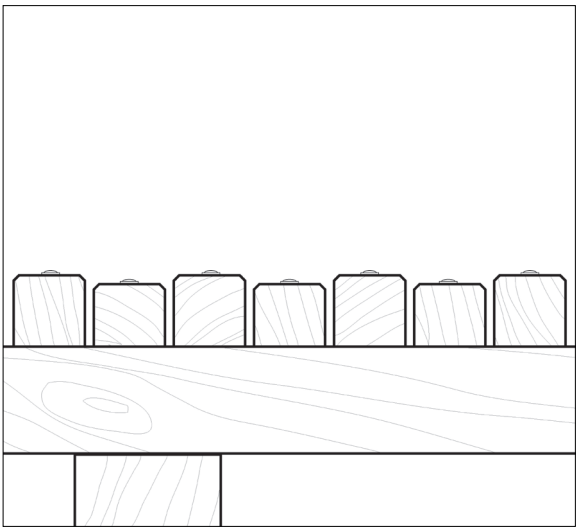




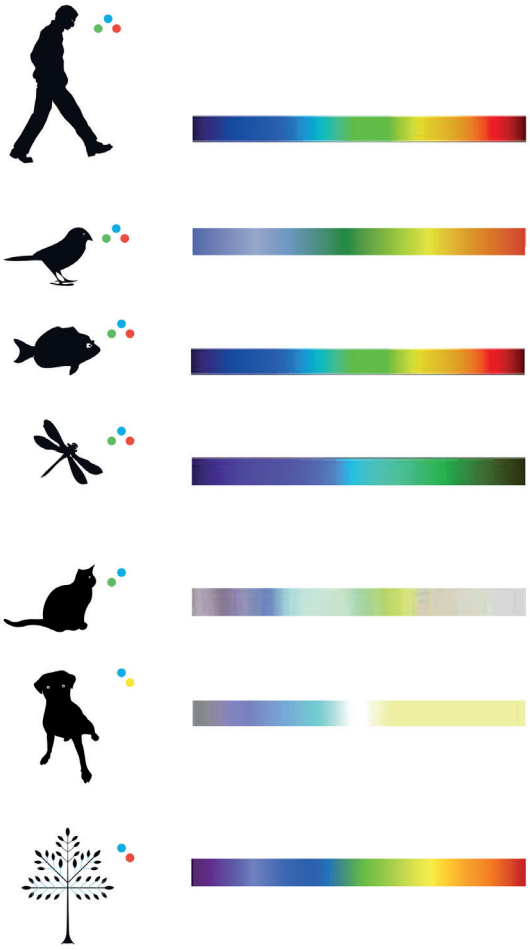


BLD : *Robinia pseudoacacia*
Question :
Combien d'espèces d'insectes peuvent vivre dans un chêne ?
Réponse :
Plus de 1 500.
Question :
Combien d'espèces d'insectes peuvent vivre dans un robinier ?
Réponse : 2.
Robinia pseudoacacia est la seule essence de bois européen totalement imputrescible (classe 4). Utilisé depuis les Romains comme piquet de vigne, le robinier, qu'on nomme à tort acacia, est un bois dur, difficile à travailler, instable, mal apprécié des menuisiers.
Il s'agit d'une essence pionnière qui colonise les terrains pauvres comme les talus de chemins de fer. Moins résistante à la compétition que les essences nobles comme le chêne, le robinier a néanmoins une bonne longévité. Pour preuve : le plus vieil arbre de Paris est actuellement un robinier planté en 1601 par le botaniste Jean Robin (1 550-1 629) dans le square René-Viviani à Paris (5e arr.).
En extérieur, utilisé en fines lames, il sèche rapidement et l'on parvient à le stabiliser avec des visses régulières tous les 50 cm. L'ensemble des mobiliers et aires de jeux du parc Blandan de 20 ha a été construit avec quatre sections différentes de robinier. Deux stères

supplémentaires ont été fournies au Grand Lyon, afin d'anticiper les réparations éventuelles.
D'origine européenne, cette essence est la seule alternative naturelle qui atteint la durabilité des bois exotiques. Le dispositif en alternance de lames d'épaisseur différente neutralise la glissance, et offre des conditions de confort optimales.
Le robinier est utilisé en espace public, en immobilier de luxe, en logement social, et pour notre propre terrasse de yoga.



CIGO : la vie secrète des insectes
L'étude des spectres colorés de la vision, réalisée à l'occasion d'un projet de logements à Massy (Essonne) dans un environnement très boisé, nous montre que les insectes ne perçoivent pas la lumière rouge. Si l'on éclaire en rouge, en orange ou en "ambré", les insectes ne verront pas leur cycle perturbé. On peut donc espérer minimiser les effets de notre pollution lumineuse sur la biodiversité.



CIGO
Ce dispositif d'éclairage urbain se décline en différentes teintes de lumière, de façon à préserver certaines zones naturelles du quartier de la pollution lumineuse, tout en assurant un éclairement minimum pour les voies circulées. Le site de 20 ha précédemment occupé par Air France *(cf page 52)* sera, la nuit, teinté de rouge, et son entrée sera ponctuellement éclairée de bleu, de blanc et de rouge.



CIGO
Campus Michelin à Clermont-Ferrand. Le même candélabre furtif, composé d'un disque de 80 cm de diamètre pour une épaisseur de 3,5 cm, avait été étudié à l'origine pour se fondre dans le paysage et supporter un nid de cigognes. Malheureusement, un nid de cigognes peut peser jusqu'à 500 kg et il est peu probable qu'une cigogne niche à Clermont-Ferrand.
En Alsace, en revanche, une première cigogne a été repérée sur un candélabre CIGO en mars 2019, mais elle n'y avait pas encore établi son nid.
Fabricant : Rohl



Rubber Chair
Toujours au siège social de Michelin, des fauteuils composés d'une feuille de caoutchouc offrent un niveau de confort inégalé en milieu extérieur, racontent et font éprouver à leur manière l'avance technologique du constructeur auvergnat au cœur de son nouveau campus.
Fabricant : Sineu Graff



Des goûts et des couleurs
Les couleurs se discutent. Surtout quand elles sont à l'extérieur et que chacun doit en subir les choix hasardeux. Fort de mon expérience, il est assez compliqué de parvenir à un consensus autre que le gris, l'anthracite ou le beige. À part peut-être le vert de gris (RAL 6019) qui, associé à l'évocation "Île de Ré" peut parvenir à emporter une adhésion générale. Ni vraiment vert ni vraiment bleu, il est une possible synthèse des couleurs préférées des Français (le bleu, le vert).
Le langage des couleurs nous échappe, les couleurs se prêtant à des symboliques paradoxales. Le vert exprime tour à tour la colère, l'espoir et la malchance. Aujourd'hui, il est associé à l'écologie. Il serait pourtant supposé nous apaiser, par un phénomène de permanence rétinienne ancestrale liée aux conditions de vie de notre espèce. Il est vrai qu'*Homo sapiens* a passé près de deux millions d'années dans un paysage principalement composé de forêt ou de savane. Nos couleurs elles aussi sont imprégnées de la nature. Il est compliqué de choisir des plantes pour composer un jardin. En dehors des considérations de pure faisabilité ou d'adaptation au milieu, les plantes ont toutes des qualités propres qu'il est difficile de



RAL 7034
Gris jaune
"Kaki gentil"

Il est la synthèse de tous les verts de la nature sous nos latitudes, et la version démilitarisée du camouflage.



RAL 7033
Gris ciment
"50 %"

Ce gris à la vertu de la neutralité et de l'anonymat. Il va avec tout. Aucune prise de risque.

RAL 1001
Beige
"blonde"

Dit aussi "couleur fromage". C'est le blond des blés, de la savane, et du bois de bouleau qui recouvre les murs de l'agence parisienne.

RAL 1035
Beige nacré
"Champagne"

La version glamour consacrée du beige blonde, mais pas bling-bling, puisque Champagne se fond dans les paysages naturels.

hiérarchiser. Leurs couleurs permettent des associations monochromes (jardin blanc, jardin rose, etc). Leurs architectures autorisent des analogies formelles (feuilles composées, port, etc.).
On parvient plus facilement à établir un langage architectural (pierre = intemporel / acier = performance / bois = chaleur, etc.) qu'un langage paysager. Pourquoi choisir un tilleul plutôt qu'un platane, en dehors de toutes considérations écologiques. Ici encore l'intersubjectivité est une clé possible.

RAL 6019
Vert blanc
"Île de Ré"

La seule couleur franche qui pourra prétendre au consensus.
Une dimension balnéaire et ambivalente entre vert et bleu qui peut être périlleuse.



RAL 2003
Orange pastel
"KTM"

Couleur signal mais sans le danger et la passion du rouge. Ludique, enfantine, positive.
Accessoirement la couleur d'une marque de motos autrichiennes.

Des goûts et des couleurs : un jardin orange

Sous nos climats il n'y a pas d'oranges suspendues aux arbres des avenues, des places et des jardins, et ce fruit a longtemps représenté un précieux dessert exotique. Sa culture a monopolisé des travaux considérables sous l'Ancien Régime, et l'on s'est évertué dans les orangeries de Versailles, Meudon et autres domaines à en produire pour quelques rares privilégiés. Nos grands-parents recevaient traditionnellement une orange à Noël.

Ce jardin orange prend la rareté de ce fruit comme une inspiration, et en décline quelques chétives copies. Par extension, les baies, fleurs ou pétales orangés participent à la collection. On remarquera au printemps l'amour en cage, ou alkékenge, qui renferme une baie orange et comestible en son calice, également orange. Cette baie est consommée sur notre continent depuis le néolithique, au bon temps de la cueillette.

Les deux roses les plus orange qu'on puisse trouver actuellement sur le marché doivent leur nom à deux gloires éloignées de notre culture nationale : la 'Louis de Funès' et la moins grimaçante 'René Descartes'. Cette dernière, avec la 'Louis Blériot' et la 'Léo Ferré' sont les premiers rosiers labellisés rouge.



Diospyros kaki
Plaqueminier du Japon



Sorbus aucuparia
Sorbier des oiseleurs



Arbutus unedo
Arbousier



Pyracantha coccinea
Buisson ardent



Hippophae rhamnoides
Argousier



Berberis darwinii
Épine vinette

Comme les couleurs, les labels ne s'attachent pas à la cohérence des patronymes. Mais c'est bien le kaki, originaire d'Orient, qui aurait pu être notre orange à nous autres Septentrionaux s'il avait été introduit avant le XIXe siècle. Comme les oranges, les fruits du plaqueminier du Japon se récoltent en hiver. Ils sont abondants et leur culture est facile. Plus sucré que l'orange (mais aussi beaucoup plus astringent) le kaki, très adaptable, n'a pas attendu le réchauffement climatique pour venir jusqu'à nous.



Physalis alkekengi
Lanterne ou amour en cage



Tropaeolum majus
Capucine



Asclepias tuberosa
Asclépiade tubéreuse



Colquhounia coccinea
Menthe de l'Himalaya



Rosa
'Louis de Funès'



Rosa
'René Descartes'



Des goûts et des couleurs : un jardin rose

Le *gender budgeting* pointe les équipements spécifiquement destinés aux garçons dans les espaces publics, dans le but de rééquilibrer les rapports de force. Une approche consiste à se concentrer sur la sécurisation des accès et transports en constatant que les demandes féminines concernent plus les parcours que les usages. Des lieux destinés aux filles peuvent également changer la donne. Le jardin rose affiche avec fierté le *girl power* autant qu'il pointe nos stéréotypes. Il n'est pas interdit aux garçons de l'explorer. Il convient en revanche de le respecter. Les fleurs, par leur délicatesse et leur fragilité, ont ce pouvoir d'imposer le respect, peut-être aussi de contenir la testostérone. *Cedrela sinensis 'Pink flamingo'* (acajou de Chine), dans les jardins du Trocadéro fin avril 2019, est beaucoup plus spectaculaire et saisissant en vrai qu'en photo.

La plante la plus rose n'est pas une fleur, mais un arbre. Au printemps, *Cedrela sinensis 'Pink flamingo'* affiche des feuilles parfaitement roses. À la même période, *Cercis siliquastrum*, arbre de Judée, n'a pas encore de feuilles, mais son tronc et ses branches se parent de curieuses grappes de bourgeons puis de fleurs

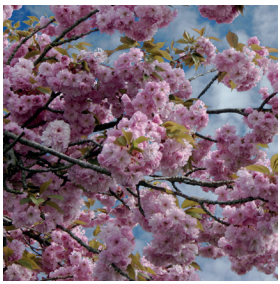
roses. C'est à l'une de ses branches que Judas se serait pendu après avoir trahi Jésus. Au Japon, au printemps, *Sakura hanami*, littéralement contemplation des cerisiers en fleur, est une tradition familiale ancestrale. *Heuchera kassandra* propose une étrange analogie avec la peau humaine. Parmi les milliers de roses, *Rosa canina*, rose des chiens, est le principal porte-greffe des roses de culture. *Cotinus coggygria*, dont les pédicelles vaporeux ont fini par donner le nom d'arbre à perruques, complète la surenchère chromatique et genrée de ce jardin.



Cedrela sinensis
'Pink flamingo'



Cercis siliquastrum
Arbre de Judée



Prunus serrulata
Cerisier du japon



Heuchera kassandra
Heuchère



Rosa canina
Rose des chiens



Cotinus coggygria
Arbre à perruques

Le paysage est donc bien affaire de récit et de détails. C'est précisément son intérêt et son privilège de ne pas être jugé d'importance. Il en devient un luxe. Beaucoup de pays n'ont pas recours aux services d'architectes paysagistes. En France, la justification de cette activité tient aussi dans cet oxymore : démocratiser le luxe. Et le slogan (créé en 1971) mondial et imbattable d'une célèbre entreprise du CAC 40 nous le dit bien à sa manière.

> *Because I'm worth it.*
> Parce que je le vaux bien.
> **L'Oréal**

Si un paysage est forcément beau[80], pour qu'un jardin soit jardin, il faut qu'il présente un certain caractère ornemental, décoratif, né moins d'une contrainte que d'une prise de liberté, d'une interprétation subjective, d'une vision mentale. Autre privilège de notre métier. La transmission de notre travail consiste alors à le raconter plus que le justifier, à séduire plutôt que convaincre. Nos sociétés judéo-chrétiennes nous ont transmis le réflexe de la justification. Le discours prend une place très importante dans l'appréciation des compétences, des priorités et des valeurs. Nous cherchons constamment à démontrer nos compétences. Les diplômes jouent ce rôle. Les discours également[81]. Les domaines qu'on pourrait qualifier de légers et superflus, dans lesquels les Français parviennent à se distinguer, qu'il s'agisse du cinéma, de la gastronomie, de la mode, de la coiffure ou en l'occurrence de l'art des jardins, n'échappent paradoxalement pas à la règle.

80. Un paysage serait toujours beau
Selon l'agronome et géographe Yves Luginbühl, c'est précisément ce qui définit un paysage, représentation sociale et collective du territoire. Quant à l'urbanisme, qui tient de la planification (*master plan*) et du dessin (*urban design*), il flirte constamment avec la notion de paysage, mais ne conclut pas. L'approche paysagiste repose sur ce paradoxe, sur la quête impossible d'un projet qui aboutirait à un paysage. Un territoire, petit ou grand, sanctifié comme paysage par son habitant spectateur. Qu'il relève du bucolique, du sublime, de l'intime, du monumental, du sauvage ou de l'éternel, le paysage, même s'il nous échappe, n'est jamais très loin, puisqu'il loge dans notre tête, sous forme de souvenirs, d'illusions, de savoirs, de fantasmes, et surtout de sentiments. Ainsi, ce que le paysagiste produit (ou aide à produire) n'est pas un paysage, mais n'existe pas sans le paysage (qui lui-même n'existe pas vraiment non plus puisqu'il n'est que la représentation d'un territoire). Le désir du beau (qui supplante a priori le désir de puissance chez nous tous) est le seul vrai moteur de notre métier. Pourtant, le beau se cache derrière le bien, ce qui nous offre finalement de quoi le débusquer.

Le travail du paysage est un travail sur la physionomie du territoire. Il consiste à en arranger les contours, identifier des figures, nommer les parties. Il est souvent indicible. Il convient donc de le décomposer et d'en faire le menu.

Aussi, le nouveau quartier, la place, le jardin ou la rue commencent par s'énoncer et se dimensionner. Nous identifions des espaces et des lieux, cherchons à les nommer, leur donner une taille, afin de leur attribuer la juste ambiance, et parfois une histoire à laquelle ils seront associés.

Parc, jardin, square, mail, place, parvis, esplanade, placette, carrefour, boulevard, avenue, rue, ruelle, venelle, passage, sente.

Le vocabulaire spatial urbain nous offre une liste de mots qu'on peut explorer, expliciter et redéfinir. Cette terminologie offre une grande part de liberté dans son interprétation.

Il ne s'agit donc pas de discours complexe, mais de termes simples représentés sur des plans afin d'évaluer le réalisme et l'organisation d'un site, de mettre la ville en mots, d'en faire une narration[82] territorialisée.

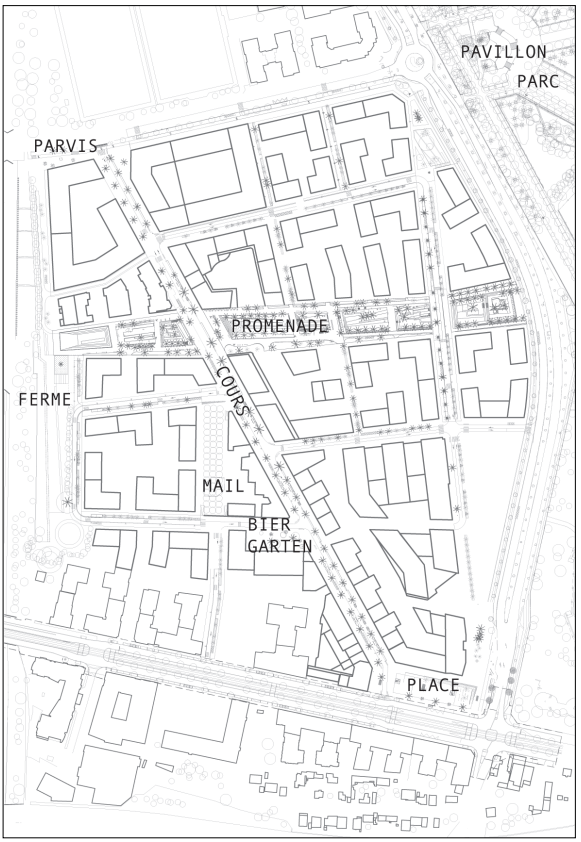
81. Discours
De même qu'on a vu de savantes formulations littéraires, de rudes batailles critiques dans les revues cinéphiles, des approches conceptuelles du vêtement, les architectes et paysagistes produisent des textes et des discours, se justifient de leur démarche et se mesurent à la force de leur verbe. Pourtant, pas plus la qualité d'un plat ou d'un film que celle d'un paysage ou d'un jardin n'est systématiquement associée à des idées percutantes. Bien souvent un discours compliqué n'est là que pour cacher un vide créatif, un manque d'originalité, une faiblesse de proposition et de résultat.
Je comprends néanmoins que la circulation des théories sur la ville et les propos d'architectes puissent inspirer les concepteurs autant que l'histoire de l'art et l'étude des contextes. J'en suis moi-même consommateur.

82. Narration
Nous cherchons à dépasser la stricte approche du *landscape urbanism*, qui consiste à accorder le projet urbain avec les différentes couches (*layers*) d'une analyse paysagère. Nous entendons dépasser également la stricte mise en continuité des espaces par leur ordonnancement (alignements) ou par le biais d'un accompagnement végétal. Nous ne cherchons

pas simplement à créer du lien, offrir des espaces pour tous, travailler avec les usages.
Notre approche passe par une histoire du sol, de sa matière, de ses inflexions, distorsions et émanations verticales que sont les plantes, le mobilier, et d'autres artefacts comme des structures de jeux. Nous cherchons à imaginer des lieux extraordinaires de vie et de fierté pour leurs habitants, des configurations originales d'espaces ouverts, des paysages "pour de vrai".

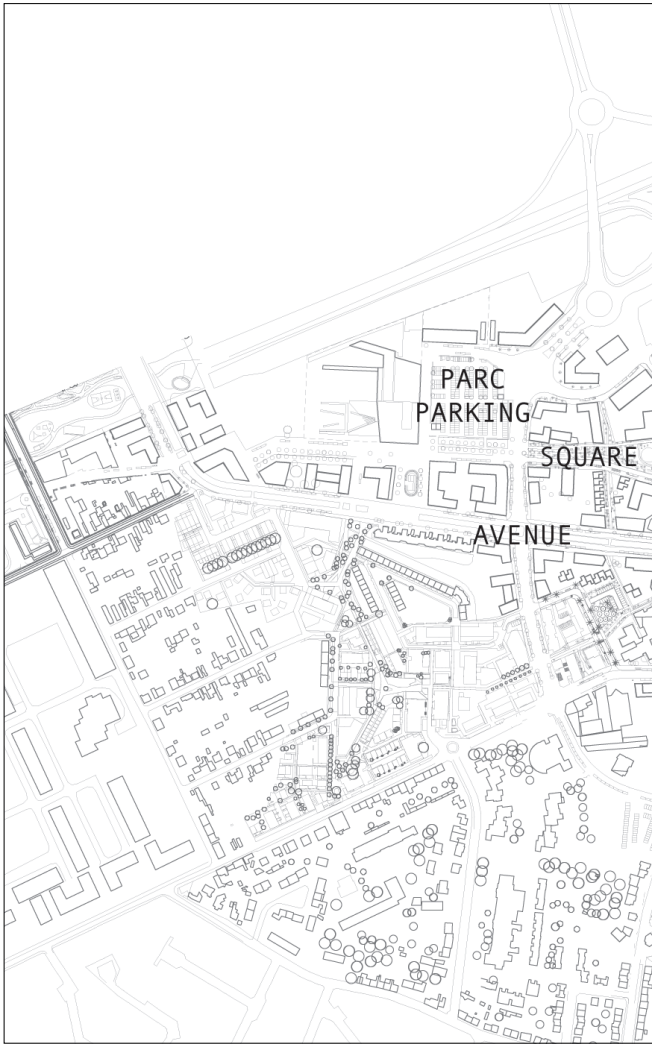
CPC
1/5 000 (20 ha)
Nouveau quartier à
Châtenay-Malabry,
face au parc de Sceaux
(Hauts-de-Seine).

COURS des commerces
(550 x 20 m)
PLACE de représentation
(90 x 30 m)
BIER GARTEN placette
(50 x 20 m)
MAIL ludique
(100 x 20 m)
PROMENADE plantée
(250 x 40 m)
FERME urbaine
(1 ha)
PARVIS des écoles
(70 x 15 m)
PARC (180 ha)
& PAVILLON de Hanovre



CAP
1/5 000 (200 ha)
Paysage d'un nouveau quartier à Angers, sur le plateau des Capucins.

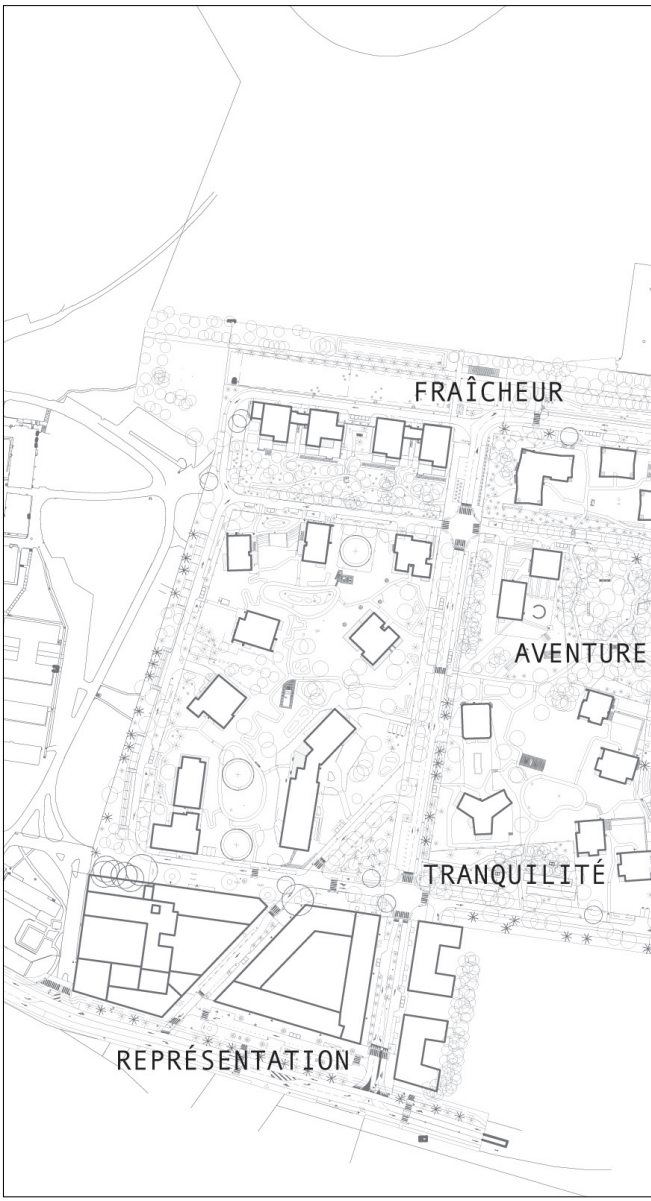
FRATERNITÉ :
aire de jeux universelle
PROMENADE des Chalets
SQUARE de la Fauconnerie
AVENTURE : jardin & jeux
AVENUE des Hauts-de-Saint-Aubain
SPORT : stade & athlétisme
JARDINS ouvriers
PARC-PARKING de la patinoire

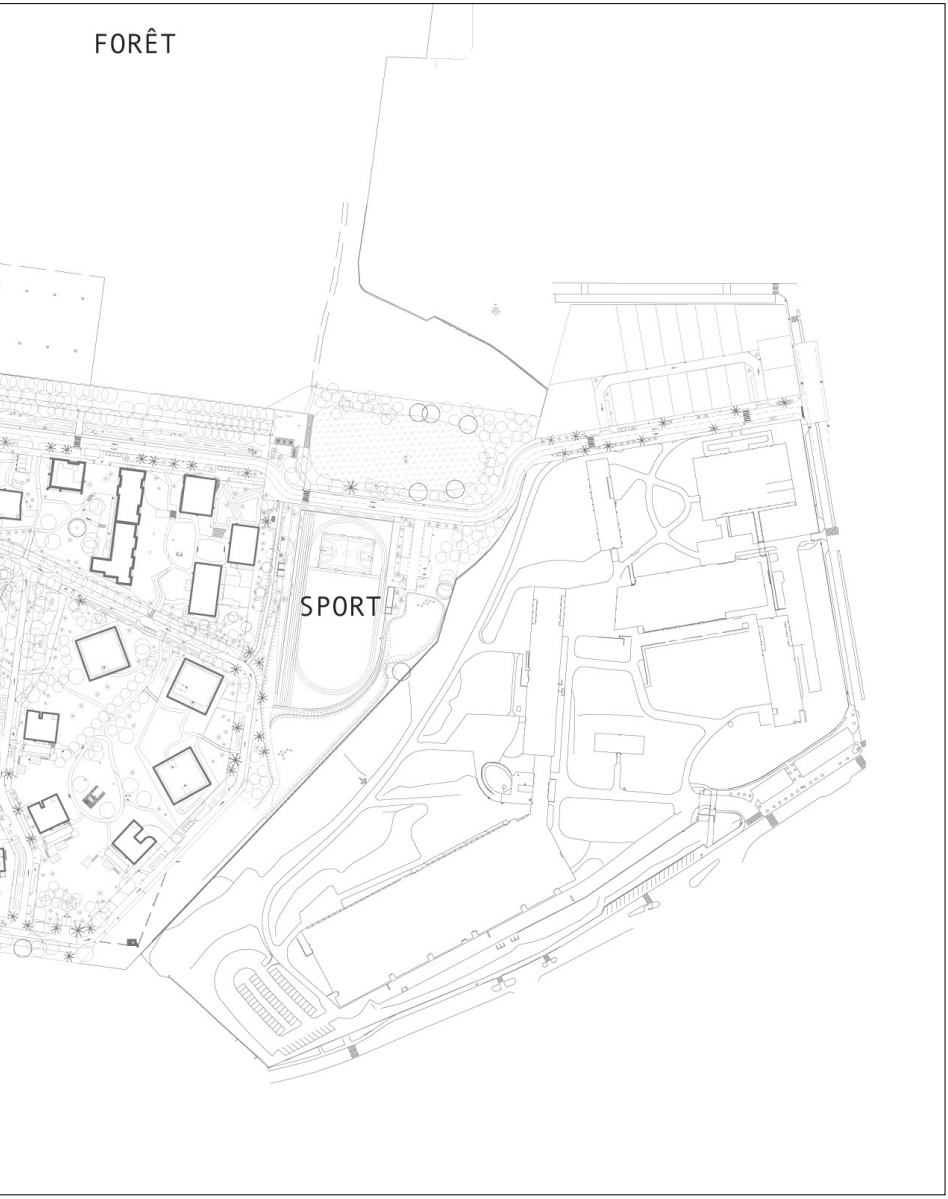



AVENTURE
SPORT
JARDINS
JARDINS
PROMENADE
FRATERNITÉ
PARC

VIL
1/5 000 (20 ha)
Paysage d'un nouveau quartier à Massy (Essonne) sur le site Vilgénis, face à la vallée de la Bièvre.

REPRÉSENTATION :
entrée du quartier
TRANQUILLITÉ :
terrain de pétanque
AVENTURE : aire de jeux
SPORT : athlétisme
FRAÎCHEUR : fontaine
FORÊT : vallée de la Bièvre




FORÊT
SPORT

VIII - Lieu, milieu, motif

Si Bad Utoquai peut être considéré comme un lieu d'urbanité et de raffinement, il en est des milliers d'autres qui chacun à leur manière propose une expérience collective, fixe des usages et des habitudes, identifie un paysage ou un quartier. Ces lieux sont aussi le théâtre d'enjeux sociaux et politiques, de rencontres et de conflits parfois, de projections dans un avenir commun. C'est ainsi sur les sites en difficulté ou en devenir que s'imaginent ces lieux qui sont sans cesse à réinventer.

> *Le véritable lieu urbain est celui qui nous modifie, nous ne serons plus en le quittant celui que nous étions en y pénétrant.*
> **Pierre Sansot.** *Poétique de la ville*, 1973.

Ces lieux communs, hauts lieux, parfois aidés de leur *genius loci*, sont porteurs de visions et d'idéaux sociétaux, mais aussi d'échecs et de désillusions. Les kiosques des jardins parisiens, d'inspiration chinoise et turque (le mot kiosque vient du turc), ont joué un rôle important au cours des débats politiques qui ont accompagné les fêtes révolutionnaires. Les aires de jeux d'enfants que nous imaginons sont un support d'éducation collective pour ceux qui vont nous survivre. Les spots de filles que nous essayons péniblement de créer dans nos projets seraient décisifs dans la lutte contre les inégalités[83], (au même titre que l'apprentissage du vélo ou du skate qui redonne une indépendance au femmes dans certaines communautés).

83. Genre
2/3 des équipements sports et loisirs des collectivités territoriales seraient exclusivement destinés aux garçons. De plus, ces équipements coûteraient plus cher. On atteint une proportion de 3/4 des investissements spécifiquement destinés aux hommes. L'idéologie est bien connue : canaliser l'énergie des jeunes garçons, afin qu'ils ne la dépensent pas au détriment d'autrui, de l'espace public, de l'harmonie de la société… Ainsi, les politiques publiques reproduisent souvent involontairement une ségrégation ancestrale : les femmes à la maison, les hommes dehors. L'espace public est conçu selon un idéal démocratique qui se trouve souvent éprouvé par le ressenti des jeunes femmes. J'ai reçu plusieurs sollicitations de la part de villes confrontées à ce problème, notamment dans le cadre de projets de rénovation urbaine. Nous avons longtemps cherché comment rétablir un certain équilibre dans les possibilités d'occupation de l'espace public, comment dépasser le spectre sécuritaire qui paralyse souvent la question. Comment proposer des lieux qui seraient par leur nature implicitement réservés aux femmes ? Si nous n'avons pas trouvé de réponse satisfaisante, c'est que la question est peut-être mal posée ?

Les lieux de baignade dépassent aujourd'hui le cadre du rafraîchissement et de l'hygiène. Ce nouveau rapport à l'eau est, à mon sens, au même titre que les transports, l'enjeu majeur du Grand Paris.

Ces hauts lieux sont encore plus fort s'ils parviennent à exprimer directement et formellement leur propos : l'élévation du corps et de l'esprit, la protection, l'imaginaire, la rencontre.

On peut aussi les voir comme des déclinaisons programmatiques et des versions temporaires de propositions urbaines innovantes. Ils sont destinés à évoluer, à se remplacer, se reconstruire. Aussi ils ne sont pas figés, ils sont des expériences urbaines. L'espérance de vie moyenne d'une aire de jeux est de 15 ans. Les planches de Bad Utoquai sont remplacées tous les 10 ans, ses peintures sont refaites au même rythme. Ces hauts lieux ne sont pas définitifs, ils sont adaptables, recyclables, légers, évolutifs et vivants. Ils sont écologiques.

Décrire, définir ou imaginer des paysages demande de penser les milieux. Ce qui est valable dans un milieu, comme un type d'agriculture par exemple, peut-être incongru dans un autre. Pourtant, par définition il n'y a pas de frontière entre les milieux. Lesquels sont parfois invisibles et se décomposent à l'infini, matérialisant des passages vers d'autres milieux. On peut remplacer milieu par territoire, mais territoire renvoie à frontière, et il n'y a pas de frontière en paysage.

Il existe une entité territoriale entre la Moselle, le Luxembourg et la Sarre qui

s'appelle "territoire des trois frontières". Le littoral, c'est-à-dire là où s'établit le contact entre la terre et la mer, est lui-même un milieu naturel à part entière.

La pensée des milieux repose sur la continuité de la matière, l'adaptation comme valeur ultime, et la spontanéité de l'usager comme incontournable : un seul et même public, aussi impulsif qu'insaisissable. La vertu principale du milieu urbain est sa continuité. Continuité avec lui-même et aussi avec son environnement. Son dégagement, son ouverture, sa simplicité, et surtout sa neutralité. L'espace de la rue repose sur un certain nombre de conventions qu'il s'agit de respecter. Le trottoir, la chaussée, le stationnement, l'éclairage public, le banc et les passages piétons. Ces derniers sont chez nous systématiquement matérialisés par des hachures blanches, qui permettent à n'importe qui de traverser la chaussée en continuant de penser à autre chose que comment traverser la chaussée.

En 1754, au large du Brésil, un moine bénédictin, Antonio de Desterro Malheiro, est pris dans une tempête. Il fait la promesse, s'il survit, de donner au lieu sur lequel il échouera le nom de son village natal des bords du lac Titicaca en Bolivie. C'est sur une longue plage de sable blanc qu'il rejoint la terre ferme. Il faudra pourtant attendre le milieu du XIXe siècle pour que le quartier de Sacopenapã à Rio de Janeiro soit rebaptisé, à l'occasion de la construction d'une chapelle contenant la réplique d'une vierge du village bolivien de Copacabana.

En 1971, le paysagiste Roberto Burle Marx projette, sur les 4,5 km de ce qui est en passe de devenir la plus belle plage du monde, un motif de vagues noires et blanches qui raconte à lui seul tout l'imaginaire d'un pays, fait de plages, de jolies filles, de musique et de nature luxuriante. Ce projet paysagiste, qui est à ce jour l'un des plus connus au monde, l'est pour un simple motif[84]. Paysage et motif forment un couple indissociable. Le motif est ce qui se répète et se reconnaît. Et peindre[85] sur le motif, c'est peindre directement sur site, dans la nature. Le plaisir de la peinture repose sur le plaisir de la reconnaissance. Celui de reconnaître un visage sur un portrait, ou un paysage sur un tableau. Celui de reconnaître la Normandie, qui renvoie à l'image sur la boîte de camembert. Celui aussi de reconnaître un code urbain comme le passage piéton quand on est dans un pays aussi étrange que le Japon. Celui de reconnaître la figure d'un petit poulpe dans le dessin d'un jardin. Celui de reconnaître, d'identifier, et d'oublier, de passer à autre chose. Le plaisir aussi de reconnaître la Méditerranée, Paris, le Brésil, l'Afrique du Sud ou la Suisse d'après l'image que l'on s'en fait collectivement, les reconnaissant sans connaître vraiment, s'étonnant des nuances que l'on découvre en même temps que l'on retrouve.

84. Motif
Le fameux motif de la Copacabana, connu sous le nom de *Mar Largo* (vaste mer), est lié au Portugal, qui en a initié l'indépassable maîtrise, avant de le répandre vers ses anciennes colonies (Brésil, Angola, Mozambique et Macao). Constitué de petits pavés calcaires blancs, noirs ou gris, il apparaît en 1848 sur la place du Rossio à Lisbonne, après que le Général Eusébio Pinheiro Furtado (1777-1861) en eut brillamment fait réaliser la pose par des détenus dans la cour de la prison du château Saint-Georges.

85. Peinture
On doit toujours s'excuser de parler peinture.
Paul Valéry. *Pièces sur l'art*. Autour de Corot, 1934.



Nous sommes en Suisse. Nous sommes dans le canton des Grisons. Dans la vallée de l'Engadine, à la frontière de la Suisse, du Tyrol autrichien, et de l'Italie. On y parle le romanche, quatrième langue officielle de la Suisse. L'Engadine accueille les lieux habités les plus hauts d'Europe, et de nombreux artistes et intellectuels s'y retrouvent depuis la fin du XIXe siècle. Nietzsche, pour qui *les seules pensées valables viennent en marchant*, y passe ses derniers étés de lucidité, avant de sombrer définitivement dans la démence. Coco Chanel y préfère le ski, et prend ses quartiers dans un palace de St-Moritz après la seconde guerre mondiale.



On retrouve partout dans les Grisons un autre motif, à l'intérieur ou au bord des villages : ces minuscules jardins (*üęrt*) alpins constitués de clôtures de bois. Dans les vallées, le bétail est parqué dans des enclos. Dans les alpages, ce sont les jardins qui sont protégés des animaux en transhumance par ces simples clôtures. Ces jardins, souvent carrés, sont l'équivalent de nos jardins familiaux, mais disséminés dans l'espace alpin. Plus destinés à la cuisine qu'à l'ornement, ils ne sont pas spectaculaires, pas fleuris, parfois équipés d'abris ou de rudimentaires chaises de jardin.

Engadine
Nous sommes en Engadine, le 19 août 2018 à 17 h, devant le château de Tarasp, l'un des plus connus de Suisse, racheté en 2016 par l'artiste Not Vital pour y accueillir sa collection d'art contemporain et ses propres œuvres. Nous sommes en sa compagnie au deuxième étage de *House to watch the sunset*, en haut à droite de la photo précédente.



86. Traiter des villes par le paysage
Plus j'explore de paysages, mieux je perçois ce qu'ils ont en commun, et que l'essence de chacun n'est pas sa spécificité mais sa ressemblance aux autres.

TRAITER DES VILLES PAR LE PAYSAGE

The greater the number of landscapes I explored, the more it seemed that they had traits in common and that the essence of each was not its uniqueness but its similarity to others[86].

John Brinckerhoff Jackson. *Discovering the Vernacular Landscape, 1984.*

IX - Conclusion : Le paysage est la marque du respect que nous témoignons aux générations futures

Un jardin d'enfants est un lieu de garde collectif préscolaire. En Allemagne et en Suisse, les petits ont aussi leur *Kindergarten*. Ils en ont une version en plein air : la *Waldschule* (école des bois) ou le *Waldkindergarten*[87] (jardin d'enfants des bois) dont le principe est simple. Plutôt que d'envoyer les enfants à l'école maternelle, où ils sont éduqués en intérieur dans des conditions pédagogiques parfois discutables, scolarisons-les en pleine nature. Qu'il pleuve, vente ou neige, ils sont lâchés en forêt, avec des vêtements adaptés, grimpent aux arbres, jouent dans l'eau, et font des cabanes pour la sieste. Ils n'ont jamais froid, sont bien fatigués le soir et, en trois ans, ont appris à lire, en formant des lettres avec des bouts de bois, par exemple. L'école en forêt développe chez eux les capacités de concentration et d'apprentissage, la créativité, et favorise une conscience environnementale. Les enfants sont moins souvent malades, moins sujets aux accidents, n'ont pas peur de tomber ou de se faire mal. Leur épanouissement donne satisfaction aux parents.

En 2017, nous travaillons simultanément sur deux concours de parcs urbains en Île-de-France : l'un à Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis), proche de Roissy-Charles-de-Gaulle ; l'autre à Boissy-Saint-Léger (Val-de-Marne), 40 km plus au sud.

87. *Waldkindergarten*
L'Allemagne concentre le plus grand nombre de ces jardins d'enfants : il en existe plus de 2 000 (c.f. *M Le magazine du Monde*, septembre 2018). Suivent la Suisse et les pays scandinaves. On en trouve 700 au Danemark, soit 20 % des classes maternelles. En France, seules quelques structures privées ont vu le jour récemment.

Concevoir des aires de jeux pour enfants prend beaucoup de temps, temps que nous n'avons pas toujours dans le cadre d'un concours. Nous proposons un parcours dans un anneau de 25 m de diamètre, incliné de 15 degrés, équipé de jeux d'obstacles et de toboggans délimitant un jardin central de 300 m^2 (voir photo p. 89). Le même jeu est proposé sur les deux concours et les deux concours sont remportés. Ces deux anneaux m'interrogent sur les relations entre jardin, paysage et apprentissage. Ils sont des enclos, mais c'est dans leur enceinte que le parcours a lieu. On passe librement en dessous et au travers. Ces deux architectures identiques, situées à la lisière de deux boisements différents d'Île-de-France, désignent chacune à leur manière à la fois un jardin et un paysage. Elles sont une invitation à une école buissonnière, celle du jardin et du paysage.

Faire la ville est aujourd'hui comme hier un exercice délicat qui s'apparente désormais à une équation à trois inconnues : l'innovation, le consensus et le développement. Les méthodes que sont la stricte composition urbaine ou la pure promotion immobilière ne permettent généralement pas d'activer ces trois indicateurs. Une nouvelle approche saura peut être mieux se partager : la parole, le plaisir, le paysage.

> *Only that day dawns to which we are awake.*
> **Henry David Thoreau.**
> *Walden ; Or, Life in the woods*, 1854.

L'approche paysagiste, qu'elle s'applique au jardin, à l'architecture ou à la ville, s'apparente à la couture, à la peinture, à la cuisine, à des motifs de jeux et de loisirs, de lieux et de milieux. Toutes démarches plus artistiques et sensibles que conceptuelles et rationnelles, et que les Français savent manier quand ils en assument la légèreté, la futilité, l'inutilité, c'est-à-dire l'importance capitale. Le paysage est l'art d'arranger les choses entre elles, d'en assurer les passages et les transitions, les ressorts et les résonances, et aussi de les raconter. En ce sens, cette approche complète et transforme l'approche plus systématique du *landscape urbanism* anglo-saxon.

Le travail du paysage, en s'appuyant sur des logiques géographiques ou agricoles, historiques et écologiques, désormais sociales et ludiques, tente de sortir d'une approche systématique de la planification urbaine pour chercher à faire entrer notre environnement urbain en intelligence avec son territoire, qu'il soit physique, mental ou politique.

Jardin et paysage, dans le contexte d'une société des loisirs, qui est aussi une société des plaisirs, nous proposent chacun à leur manière les motifs d'un art de vivre à réinventer chaque saison, fait de baignades et de jeux d'enfants, de fontaines et de jardins suspendus, de sport et de fête, toutes marques de l'urgence de la vie et du partage d'une possible élévation[88].

88. Possible élévation
Pour ma part, je me concentre désormais sur la culture et la multiplication :
- de réserves naturelles de toutes tailles, d'occurrences extensives et intensives de la nature en ville ;
- de lieux inédits et inclusifs d'appropriation, d'amusement, de baignade et de jeux ;
- le tout en préservant, pour mon équipe et mes clients, les conditions de plaisir nécessaires à la mise en œuvre de ce programme.

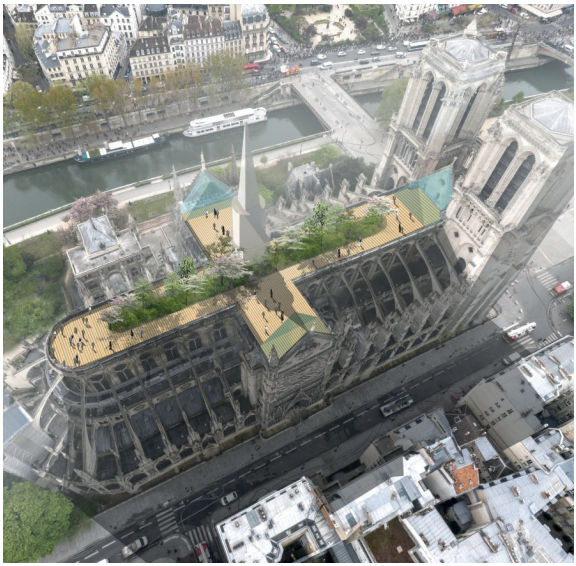
X - Épilogue

Le 15 avril 2019 à 19h50, à vélo rue Beaubourg, j'assiste à un spectacle apocalyptique : la flèche embrasée de Notre-Dame de Paris se brise et s'effondre dans les flammes d'un incendie monstrueux. En quelques heures, la toiture de la cathédrale est consumée tandis que s'élève une fumée jaunâtre, terrifiante.

Le lendemain, j'imagine qu'un jardin suspendu pourrait conjurer ce funeste événement et réparer le traumatisme collectif subi en direct par une nation médusée.

L'image que je publie dans la foulée sur LinkedIn est vue plus de 6 millions de fois, et créditée de 70 000 likes en quelques jours. Du *New York Times* à la télévision japonaise, l'image fait le tour du monde, non sans polémique. Elle me vaut quelques noms d'oiseaux, mais aussi d'émouvants encouragements.

Notre-Dame de Paris 2024
La toiture du monument le plus visité au monde est rendue accessible, faisant l'économie de centaines de chênes à abattre. Le long d'un jardin dédié à la biodiversité, un cheminement offre une vue panoramique sur la géographie parisienne. L'exact zéro kilométrique de la France (le parvis) prend de la hauteur et s'ouvre vers le Grand Paris, parmi les saints et les gargouilles à l'effigie de chimères, d'animaux disparus ou en passe de l'être (dodo, girafe, rhinocéros blanc, etc.). Ce projet léger et évolutif peut être achevé pour 2024, ce qui est plus difficile pour les autres scénarios de reconstruction imaginés jusqu'à présent. L'écologie est l'unique sujet qui nous relie les uns aux autres et qui scelle notre destin commun. En cela, elle est la seule religion universelle. Elle possède désormais ses écritures (les rapports du GIEC, hélas rarement traduits) et ses prophètes, dont une jeune suédoise en colère de seize ans qui pourrait bien changer le monde.



> *L'écologie est l'unique sujet qui nous relie les uns aux autres et qui scelle notre destin commun. En cela, elle est la seule religion universelle.*

En me plongeant dans l'histoire des cathédrales, des architectures romane et gothique[89], du christianisme et du Moyen Âge, je comprends que Notre-Dame est le résultat d'autant de destructions[90] que de transformations, qu'elle est depuis toujours un pur symbole de pouvoir, et que ce symbole a évolué dans le temps[91]. Notre-Dame est d'abord la représentation d'un ordre moral et religieux, mais également d'un pouvoir politique, en opposition avec la royauté qui s'exprime sur la partie occidentale de l'île de la Cité. Avec Viollet-le-Duc[92] qui y décline un univers hugolien, elle se fait l'expression d'une puissance littéraire, mais aussi innovatrice, évoquée en 1939 par Walter Benjamin dans son exposé *Paris, capitale du XIXe siècle*. Les transformations successives de Notre-Dame témoignent des préoccupations de chaque époque[93].

Les nôtres sont désormais connues de tous : le climat et la biodiversité. Les enjeux ne sont plus l'affirmation d'un pouvoir mais précisément le renoncement[94] à ce pouvoir. Pouvoir que nous avons pris sur la planète, sur la matière et les éléments, sur l'océan, sur les plantes[95] et sur les animaux, et d'une certaine manière sur tout ce qui peut-être désigné comme plus faible. Pouvoir qui ne nous a pourtant pas permis de venir à bout d'un incendie survenu sur l'île de la Cité,

89. Gothique
Les arcs-boutants, qui ont permis l'élévation des cathédrales sont le signe de l'architecture gothique. Notre-Dame de Paris n'en comportait pas au début de sa construction. Ceux que nous voyons aujourd'hui ont été ajoutés après coup, à l'occasion de transformations importantes sur la toiture intermédiaire, précédemment en pente, et aujourd'hui plate. D'un point de vue strictement structurel, ils sont inutiles. Leur unique fonction architecturale est la collecte des eaux pluviales de la toiture. Cette dernière, ainsi que la voûte, ne repose que verticalement sur les murs de l'édifice.

90. Destruction
La construction de Notre-Dame débute par la destruction d'une basilique romaine. Située 40 m à l'ouest de l'actuelle cathédrale, la basilique Saint-Étienne datait du IVe siècle, du règne de Constantin Ier. Ce célèbre empereur, adepte du culte solaire du *Sol Invictus*, se convertit à la religion chrétienne que pratiquait sa mère. Selon la tradition, à la veille de la bataille du pont de Milvius, il eut la vision du Christ et d'un signe auquel il attribua sa victoire. Il fut baptisé sur son lit de mort et a rendu possible le triomphe du christianisme dans l'Empire romain.

91. Plans
Les cathédrales romanes étaient construites sans plan tel que nous l'entendons aujourd'hui, et la question continue de faire débat pour les cathédrales gothiques. Les constructeurs avaient recours à des épures tracées directement au sol ou sur les murs pendant le chantier pour la reproduction de pièces de détail, mais on n'a retrouvé aucune trace de plan antérieur à leur construction. En revanche, plusieurs décennies après le démarrage du chantier, des discussions portaient encore sur leur hauteur et leur proportions, ce qui laisse entendre que les murs étaient érigés sans qu'on ait décidé de leur hauteur définitive. De nombreuses catastrophes ont accompagné les chantiers des cathédrales. Une rivière passait sous le chevet de Notre-Dame, obligeant à des reprises en sous-œuvre et de nombreuses adaptations architecturales au fur et à mesure de son érection.

92. Rétablissement
Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné.
Eugène Viollet-le-Duc.
Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI au XVI^e siècle, 1854.

93. Verticalité
Une permanence peut être cependant décryptée à la lumière de notre temps : celle de la domination de l'homme sur la femme, exprimée par la verticalité des tours, de la flèche plantée au centre de la croix, symbole du corps du Christ. Celle-ci remonte aux mythes les plus profonds du christianisme, avec le péché originel inspiré par Ève à Adam, qui fait de la femme dans notre société une perpétuelle coupable. À ce titre, la castration symbolique de la flèche abattue par les flammes peut être lue autant comme le symbole des transformations de nos représentations genrées, révélées par le mouvement #Meetoo que comme celui des scandales et remises en questions qui frappent l'Église aujourd'hui.

94. Renoncement
Les solutions qui vont s'imposer ne font pas plaisir : nous devrons drastiquement réduire notre consommation de chair animale et de matières premières, ainsi que nos émissions de CO_2, et freiner notre démographie. Cela voudrait dire concrètement et dans les plus brefs délais : renoncer à la viande, aux voyages en avion (le *flygskam* - la honte de voler en suédois - est le mouvement qui prend de l'ampleur en Scandinavie), renoncer à nos privilèges de pays riches, voire restreindre notre natalité.
Le problème aujourd'hui est que personne n'est prêt à ces renoncements.

95. Forêt
La charpente de la toiture, datant partiellement du XIIIe siècle, est constituée de chênes provenant probablement de forêts du Morvan. Transportées sur Paris par voie d'eau comme bois flotté, les billes de chêne étaient séchées sur place, à raison d'un centimètre d'épaisseur par an. En procédant selon nos techniques contemporaines, on sècherait le bois dans des étuves, ce qui donne des résultats très différents sur la structure des fibres du bois, avec une moindre stabilité aux variations d'humidité.
La charpente de la toiture est destinée à protéger la voûte des intempéries. Elle était recouverte de plomb, qui pose aujourd'hui un problème de pollution. Avant qu'elle ne parte en fumée, elle n'était pas visitée par le public.
On l'appelait "la forêt".

à moins de 50 m d'un fleuve, et ceci en dépit des efforts héroïques de centaines de sapeurs-pompiers.

Aux termes de reconstruction, de réfection, de restauration ou de réhabilitation, je préfère celui de rétablissement, qui renvoie à une convalescence après un traumatisme. Le rétablissement de Notre-Dame de Paris dépasse ainsi la stricte dimension architecturale, technique ou historique. Hautement religieux, il est aussi symbolique et politique. Et se superpose de manière frappante autant avec l'idée de jardin qu'avec celle de paysage et donc de biodiversité. Jardin et paysage sont des écoles d'humilité et de patience, de permanence et d'évolution, de partage et de générosité. Jardin et paysage sont des marques de respect que nous témoignons aux générations futures. Jardin et paysage ne sont pas étrangers au débat sur le rétablissement d'une cathédrale, auquel ils s'invitent. Ils sont notre histoire et notre futur.

Index des notes de bas de page

1. Note de bas de page p. 7
2. Jardin p. 8
3. Baignade p. 14
4. Confort p. 17
5. Expérience p. 19
6. Nature p. 19
7. Lieux de baignade = jardin p. 20
8. Courtoisie p. 21
9. Dimension cachée p. 21
10. Théâtre social p. 21
11. Environnement p. 23
12. Mouvement p. 23
13. Frottement p. 24
14. Bain de sang p. 25
15. Algues p. 28
16. ADN p. 28
17. Cheveux p. 32
18. Detroit p. 33
19. Pousse p. 33
20. Antiquité p. 33
21. Moto p. 34
22. Anti-nature p. 35
23. Altitude p. 41
24. Classement p. 44
25. Paris & la Seine p. 48
26. Paris & le canal de l'Ourcq p. 49
27. Boues rouges p. 50
28. Posture p. 56
29. Changement p. 58
30. Réserve naturelle p. 58
31. Flâneur p. 61
32. L'eau et les rêves p. 68
33. Désert p. 68
34. Tubercules p. 70
35. Oiseaux p. 71
36. Sol p. 71
37. Extinction de masse p. 71
38. COAL p. 71
39. Brooklyn p. 72
40. Viande p. 73
41. Jardins suspendus p. 73
42. Tours p. 74
43. Lotissements p. 74
44. Bas-Clichy p. 75
45. Balcon p. 77
46. Jeu p. 82
47. Urbanisme de parking p. 90

48. Circulations p. 91
49. PARK(ing) DAY p. 91
50. Histoire de ronds-points et de révolutions p. 92
51. Neutre p. 93
52. Route p. 95
53. Écologie p. 98
54. Réchauffement p. 99
55. Élevage p. 99
56. Intelligence collective p. 101
57. Bestial p. 103
58. Corps et âme p. 104
59. Tête p. 105
60. Matérialiste p. 105
61. Piquetage p. 106
62. Critique p. 106
63. Dimensions d'une place p. 108
64. Dimensions d'un parc p. 108
65. Concertation p. 113
66. Civilisation p. 116
67. Bobos p. 117
68. Blonde p. 117
69. Open space p. 118
70. Moto zen p. 118
71. Heavy metal p. 119
72. Partage p. 123
73. Amour p. 124
74. Confiance p. 124
75. Ce qui se passe p. 125
76. Gagner p. 125
77. Plaisir p. 125
78. Détails p. 127
79. Gastronomie p. 127
80 Un paysage serait toujours beau p. 146
81. Discours p. 147
82. Narration p. 147
83. Genre p. 155
84. Motif p. 158
85. Peinture p. 158
86. Traiter des villes par le paysage p. 162
87. Waldkindergarten p. 165
88. Possible élévation p. 167
89. Gothique p. 171
90. Destruction p. 171
91. Plans p. 172
92. Rétablissement p. 172
93. Verticalité p. 172
94. Renoncement p. 172
95. Forêt p. 172

Chronologie

5000 - 500 av. J.-C. Établissements palafittiques autour des Alpes
I-Ve s. Thermes romains à Zurich (Turicum)
1163 Début de la construction de Notre-Dame de Paris
1345 Fin de la construction de Notre-Dame de Paris
1476 Bataille de Morat
1525 Baignade et hurlements interdits à Zurich
1625 Sir Francis Bacon : *Of Gardens*
1532 Les conquistadors espagnols découvrent la pomme de terre
1600 Olivier de Serres : *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*
1601 Jean Robin plante le premier *Robinia pseudoacacia* à Paris
1649 Cromwell orchestre la répression irlandaise
1651 François Pierre La Varenne : *Le Cuisinier français*
1662 Louis XIV confie à Le Nôtre l'aménagement du parc du château de Versailles
1754 Naufrage au Brésil du moine bénédictin Antonio de Desterro Malheiro
1756 Début de la guerre de Sept Ans
1759 Voltaire : *Candide*
1772 Fin de l'interdiction de la pomme de terre en France
1831 Victor Hugo : *Notre-Dame de Paris*
1837 Bauschänzli, premier bain féminin à Zurich sur la Limmat
1845 Henry David Thoreau s'installe à Walden Pond, Massachusetts
1845 *Great Famine* en Irlande
1848 Général Eusébio Pinheiro Furtado : place du Rossio à Lisbonne, Mar Largo
1853 Théodore Rousseau : première réserve naturelle à Fontainebleau
1854 Eugène Viollet-le-Duc : *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*
1854 Henry David Thoreau : *Walden ou La vie dans les bois*
1857 Charles Baudelaire : *Les Fleurs du mal*
1863 Charles Baudelaire : *Le peintre de la vie moderne*
1872 Alexandre Dumas : *Grand dictionnaire de cuisine*
1880 Charles Darwin : *La puissance du mouvement chez les plantes*
1887 Zurich : Quainlagen
1888 Zurich : Männerbad (bain pour hommes) à Enge
1890 Zurich : Bad Utoquai
1893 Chaptal : *Mes Souvenirs sur Napoléon*
1907 Rond-point place de l'Étoile
1914 Alexandra David-Néel entre en ermitage dans l'Himalaya
1923 Paris : Baignade interdite
1927 Marcel Proust : *À la Recherche du temps perdu*
1934 Paul Valéry : *Pièces sur l'art*
1939 Walter Benjamin : *Paris, capitale du XIXe siècle*
1939 George Bernard Shaw : *Annajanska, the Bolshevik Empress*
1942 Paul Valéry : *Mauvaises pensées et autres*
1942 Gaston Bachelard : *L'Eau et les Rêves*
1945 Zurich : premier Limmatschwimmen
1948 Burrhus Frederic Skinner : *Walden Two*
1956 Franck Blackmore : règle de priorité inversée sur rond-point
1958 Irvin S. Yeaworth Jr. : *The Blob*

1960 Zurich : Seebad Enge
1962 Rachel Carson : *Silent Spring*
1964 Roland Barthes : *La Tour Eiffel*
1966 Tony Smith : *It was a dark night…*
1966 Edward T. Hall : *La Dimension cachée*
1966 Dan Graham : *Homes for America*
1967 Georges Pompidou : voies sur berges
1970 Ricardo Bofill : Walden 7
1971 Roberto Burle Marx : Copacabana
1971 L'Oréal : *Because I'm worth it*
1972 Walden III Middle and High School, Racine, Wisconsin
1973 Clément Rosset : *L'Anti-nature*
1973 Pierre Sansot : *Poétique de la ville*
1974 Robert M. Pirsig : *Zen and the Art of Motorcycle Maintenance*
1980 Gwangju : mouvement coréen pour la démocratisation
1984 John Brinckerhoff Jackson : *Discovering the Vernacular Landscape*
1984 Jean Bastié : *Géographie du Grand Paris*
1992 Zurich : première Street Parade
2004 Tadao Ando : Chichu Art Museum
2005 Clichy-sous-Bois : mort de Zyed Benna et Bouna Traoré
2006 Alain de Botton : *Essays in Love*
2010 Tunisie : révolution de jasmin
2011 Le Caire : révolution place Tahrir
2013 Code de la route : zones de rencontre
2015 Eyal Weizman : *The Roundabout Revolutions*
2015 Famille Dervaes : ferme urbaine californienne autosuffisante
2015 Detroit : *landscapers & barber shops*
2016 Alain de Botton : *The Course of Love*
2017 Audrey Dussutour : *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le blob sans oser le demander*
2017 Tim Ingold : *Faire : Anthropologie, archéologie, art et architecture*
2017 Aurélien Bellanger : *Le Grand Paris*
2017 Zurich : la Street Parade inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO
2018 James C. Scott : *Homo Domesticus, une histoire profonde des premiers États*
2018 Greta Thunberg : première grève scolaire pour le climat
2019 Incendie de Notre-Dame de Paris

Projets cités

BASE Paris
208, rue Saint-Maur
400 m²

BEL
Aire de jeux de Belleville
Mairie de Paris - DEVE
1000 m²

BEF
Baignade écologique
flottante
Brevet

BLD
Parc Blandan à Lyon
Le Grand Lyon
20 ha

CIGO
Candélabre
Édition Rohl

CPC
La Vallée
EIFFAGE & Châtenay-Malabry - 20 ha

CSB
Étude urbaine du Bas-Clichy
EPFIF IDF - 90 ha

GUISE
Jardin du Familistère de Guise
SMFG - 9 ha

LOR
Quartier Génicart-Sud à Lormont
Domofrance - 7 ha

MIC
Campus Michelin & place des Carmes
Michelin & Ville de Clermont-Ferrand - 20 ha

NIN
Porte Ninove à Bruxelles
Beliris - 2,5 ha

PLD
Place de la Défense
EPADESA - 2,5 ha

RUBBER Chair
Fauteuil, banc & table
Édition Sineu-Graff

SuperBASE
Produit par l'entreprise Florentaise

TEF
Parc de Tremblay-en-France
Ville de Tremblay-en-France
11 ha

VIL
Quartier Vilgénis à Massy
Paris Sud Aménagement
20 ha

Illustrations & photographies

BASE & Clément Willemin
Sauf :
p 27 (*Planktothrix rubescens*)
Peter Maininger
p 40 (Zurich) Karl Schütz
p 53 (BEF) Yam Studio
p 88 (LOR) Karolina Samborska
p 89 (TEF) Tu verras
p 100 (Casper)
Jason 2 ROV team
p 102 (*Physarum polycephalum*)
Frankenstoen
p 120-122 (208) Elodie Dupuis

Merci à :

(BASE Paris 2019)
Francesco Andreozzi, Camille Bertrand, Mathieu Baltenneck, Johanna Bonnefoy, Léa Brancato, Juliette Capdevielle, Alissone Cesarz, Benoite Daneels-Le Fèvre, Simon Ferré, Adrien Fourès, Shanda François, Florian Gaulin, Pierre Guillard, Mathilde Josse, Cédric Klein, Laure Lacan-Spata, Karim Lahiani, Adrien Lapouge, Louis Lazaroo, Maxime Leclercq, Morgane Le Bissonnais, Adeline Lopez Riano, Léa Louis-Joseph-Dogué, Mathieu Lucas, Charlotte Macé, Tristan Mary, Anaïs Michel, Jade Robin, Maxime Ravaux, Pauline Renaud, Dorota Rychlik, Eleonora Schiavi, Tanya Souris, Katarzyna Stawarska, Verdiana Spicciarelli, Tiffany Sutter

(BASE 2000-2019)
Mathieu Allain, Farah Anede, Thomas Antonietti, Daphna Alshech, Alexandra Arènes, Flora Arènes, Sarah Assael, Volha Aukhimovich, Anne Auriant, Juliane Auroy, Aurore Avril, Valeria Baldassarre, Laure Ballu, Nicolas Barnavon, Martin Bédier, Louis Belnou, Jennah Benni, Laura Benoit, Salomé Berhnard, Thibault Bigeon, Alessandra Biotto, Morgane Le Bissonnais, Mathilde Blancho, Ulysse Blau, Marc Blume, Louis Bonte, Julia Borredon, Léonie Bouchain, Aude Bougeard, Marie Boutavant, Maxime Cailleau, Valentin Calame, Clara Cardinaud, Olivier Cazin, Céline Chartier, Thomas Chavanes, Hicham Cherif d'Ouazzane, Gérôme Chevalier, Sophie Chevillard, Bénédicte Ciry, Anaëlle Cloarec, Maxime Cloarec, Dora Csilla Papp, Pierre-Thomas Cochaud-Doutreuwe, Eve Cœur, Pierre-Alexandre Collin, Émilie Collavet, Greta Colombo, Élise Conort, Laure Cordier, Julien Cordier, Gaila Costantini, Anaïs Costeramon, Léa Courilleau, Mikaël Dalmais, Sabine Daubney, Camille Dandelot, Manon Delajoud, Cécile Delannoy, Sylvain Delboy, Federica Dell'Orto, Aude Denoncin, Charlotte Desjardins, Paul Dessagne, Irène Djao Rakitine, Charlotte Drache-Lambert, Sylvain Ducre, Aurélien Duny, François Dupuy, Charles Enyedi, Aurélie Faivre, Camille Favre, Étienne Fouque, Sarah Fruit, Maria Garcia Mendez, Frédéric Garrigues, Aline Gayou, Pietro Giannini, Claudia

Ferrai, Pietro Giannini, Philip Giles Ferris, Étienne Fouque, Anne Gippet, Sylvia Girardin, Floriane Gojoz, Marie Gourbesville, Franscesca Gramegna, Axelle Grégoire, Maxime Grigault, François Guibert, David Haudiquet, Barbara Hellin, Alexandra Horsin, Marlen Hößelbarth, Lara Huchaima, Camille Hugbart, Garance Humeau, Baptiste Hupel, Morgane Jamin, Louise Johnson, Camille Journé, Morgane Journot, Alexandre Kauffmann, Étienne Konne, Allyson Koudijs, Léa L'Huillier, Rozenn Lagrée, Benjamin Lampaert, Julie Lavergne, Odile Lavie, Estelle Lebihan, Julie Lecuyer, Anais Lefebvre, Pauline Lefèbvre, Marine Lejamtel, Marie Lemouzy, Aurore Levalois, Guillaume Leuregans, Lise-Anne Louis, Alice Mahin, Martin Maas, Natasha Marcotulli, Mauro Marson, Marie Mazuy, Tom Mestiri, Tristan Moizo, Nolwenn Montagny, François Monfort, Laure Moreau, Federica Mori, Khouloud Nechi, Dewi Nenert, Clémence Nicolas, Nolwen Nicolas, Lise-Anne Olinet, Clément Pasquier, Michele Pelliconi, Anne Piveteau, Florence Peucat, Bénigne Pezet de Corval, Marguerite Pierre, Albane Poirier, Émilie Pommier, Anne Portecop, Constance Quenardel, Isadora Ramstein, Alexandra Raynaud, François Rencien, Swaantje Ridegh, Caroline Rocha, Charline Rollet, Diego Romero Ortega, Nancy Roquet, Athanassia Sakellariou, Marjorie Salles, Salvatge, Sarah Sauton, Charlotte Schmidt, Philippe Sepulveda, Caroline Sergent, Maria Serna Montes, Manon Shata, Anna Schild, Sonia Sifflet, Tiphaine Sirio, Florence Soulier, Jeanne Souvent, Marion Stamm, Pauline Szwed, Johan Tangapriganin, Valérie Tasseël, Celia Terametz, Sébastien The, Mathieu Thibault, Michael de Tourdonnet, Kieu Mai Truong, Rémy Turquin, François Vadepied, Sophie Vallez, Édith Valley, Simon Vautelet, Antoine Venel, Timothée Verdeau, Emma Vidor, Gianni Vinciguerra, Elyse Vittoz, Nicolas Waechter, Lily Wanat, Zhao Wang, Jonas Wibaux, Fabian Wicki, Eunice Wong, Ming Yeah, Hélène Zelter, Philippe Zamant, Sharareh Zahraei, Caroline Zgirski

Merci à :

Annabelle Hagmann, AHA

John Armleder, Henry Bava, Audrey Bertounesque, Joseph Beuys †, Thierry Boutonnier, Alfredo Brillembourg, Alain Bublex, Jérôme Butté, Gilles Clément, Thomas Corbasson, Jacques Coulon, Alain Declercq, François Decoster, Luc Delamain, Nicolas Delon, Arnaud Deveau, Yves Fanack, Charlotte Fauve, Loïc Fel, Charlotte Forsans, Édouard François, Jennifer Frey, Manuelle Gautrand, Guillaume Geoffroy-Dechaume †, Lauranne Germond, Pierre Giner, Christophe Girot, José-Manuel Goncalvès, Xavier Haegeli, Werner Herzog, Jacques Labourdette †, Béatrice Julien Labruyère, Philippe Lepeu, Emmanuel Kim, Christophe Lab, Tijani Loussaief, Michaël Marcos, Christophe Mercier, Filip Mirazovic, Nicolas Monin, Freddy Morel, Kourtoum Niare, Olivier Philippe, Pascal Pillard, César Popin, Maryse Quinton, Philippe Rahm, Dominique Réa, Martin Robain, Randy Rhoads †, Hubert Robert †, Anne Roqueplo, Franck Salama, Nicolas Sidier, Rokko Tcholoev, Gilles A. Tiberghien, Julien Tinson, Luigi Tirelli †, Gaston Tolila, Agathe Turmel, Ourania Vivien, Chris Younès,

tous mes clients et partenaires,

Martine, Pierre et Gautier Willemin,

Nadine Schütz ♥

Éditions
AHA
43 rue de Lancry
75010 Paris
aha-paris.com

ISBN
979-10-95126-05-8

Dépôt légal
Novembre 2019

Premier tirage
500 exemplaires

Achevé d'imprimé en
novembre 2019 sur les
presses de l'imprimerie
SNEL en Belgique.

Architecte paysagiste et urbaniste, Clément Willemin est né en 1975 et diplômé en 2000 de l'École Nationale Supérieure du Paysage de Versailles. La même année, il co-fonde l'agence BASE qui, en 2019, réunit à Paris, Lyon et Bordeaux une soixantaine de concepteurs, architectes, paysagistes et ingénieurs. Il est l'auteur de plus de 500 projets d'espaces publics, d'expositions et de conférences en France, en Belgique, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Russie et au Vietnam. Il a enseigné le paysage et l'urbanisme à Versailles, Paris, Strasbourg, Zurich, et Vienne. Clément Willemin est membre de l'ADAN, *Architectural Design Association of Nippon*, et membre fondateur de l'association COAL qui œuvre pour la promotion des artistes contemporains engagés sur les problématiques écologiques. Il reçoit en 2019 la médaille de l'urbanisme de l'Académie d'architecture.Clément Willemin vit à Paris et Zurich. Wald est sa nouvelle agence. *Walden x* est son premier essai.

Chacun de nous est un jardin.

Inutile d'ouvrir ce livre
si vous n'avez aucune imagination,
il ne vous apportera rien.

Prix : 17€

979-10-95126-05-8

AHA éditions